VOYAGE

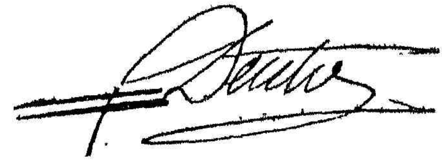
AUX INDES ORIENTALES

ET A LA CHINE.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Je saisirai tous ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, le 25 Juillet 1806.



On trouve chez le même Libraire :

VOYAGE

AUX INDES ORIENTALES ET A LA CHINE,

FAIT PAR ORDRE DE LOUIS XVI,

DEPUIS 1774 JUSQU'EN 1781.

Dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madécasses; suivi d'observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les Iles-de-France et de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines et les Moluques, et de recherches sur l'histoire naturelle de ce pays, etc., etc.

PAR M. SONNERAT,

Correspondant de l'Institut national de France, etc.

Nouvelle édition, revue et rétablie d'après le manuscrit autographe de l'autur; augmentée d'un Précis historique sur l'Inde, depuis 1778 juqu'à nos jours, de notes et de plusieurs Mémoires inédits, par M SONNINI.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVI.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Depuis qu'une des premières puissances de l'Europe a étendu sa domination sur les plus belles contrées de l'Asie orientale, qu'elle en a écarté toute concurrence, et qu'elle y gouverne à son gré; depuis que l'Inde est devenue pour l'Angleterre une source féconde et presque intarissable de richesses, de force et de puissance, l'intérêt qu'un pays déjà si célèbre inspirait s'est naturellement accru. Une nouvelle édition d'un ouvrage, dont la première fut épuisée peu de tems après sa publication, et qui renferme des notions aussi intéressantes que variées sur ce pays, ne pouvait, ce me semble, paraître plus à propos.

M. Sonnerat a voyagé dans l'Inde pendant plusieurs années; il tenait sa mission du Gouvernement, et il était revêtu d'un emploi qui, en l'entourant de la considération, le mettait à portée de recueillir des renseignemens exacts sur plusieurs points d'administration. Il joignait à ces avantages le talent de l'observation, beaucoup de zèle pour les sciences en général, et un goût éclairé pour l'Histoire naturelle en particulier. Aussi, dans le nombre des critiques qui parurent à l'époque où M. Sonnerat publia son *Voyage aux Indes et à la Chine*, il n'est pas difficile de s'apercevoir que quelques-unes furent autant dictées par l'envie que par l'amour de la vérité, et l'on n'en est pas moins forcé de convenir qu'aucun ouvrage n'a mieux fait connaître la

le commerce de cette île ; l'extrait des mémoires de M. Chevalier, gouverneur de Chandernagor, sur les îles Andamans, l'importance de leur possession, etc. ; des notes sur l'île de Madagascar, par un ancien officier de la compagnie des Indes ; une instruction sur la manière de planter et de cultiver les girofliers et les muscadiers, par M. Poivre ; l'extrait d'un mémoire du même administrateur, contenant l'état dans lequel il a remis la colonie de l'Ile-de-France à son successeur ; la critique de ce compte rendu, ou lettre de Rama, jardinier noir, à M. Poivre ; la notice des productions des îles Philippines ; la relation d'un voyage à Rio-Janeiro, par un officier de la marine royale, etc., etc.

Par cette énumération, je n'ai garde de vouloir insinuer que mon travail, dans la nouvelle édition du *Voyage aux Indes et à la Chine*, ait une grande importance. Tout en conservant l'ouvrage entier de M. Sonnerat, j'ai cherché seulement à augmenter, autant qu'il m'a été possible, son intérêt et son utilité. J'étais bien aise d'ailleurs de donner à l'auteur ce témoignage public de l'estime qu'il m'a inspiré.

SONNINI.

Nota. Les doubles *guillemets* indiquent les morceaux écrits ou remis par M. Sonnerat, et qui ne se trouvent pas dans la première édition de son *Voyage*. Ceux que j'ai ajoutés sont renfermés entre deux *crochets*.

VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
A LA CHINE.

LIVRE PREMIER.
DE L'INDE.

INTRODUCTION.

Tous les peuples remontent à une origine vraie ou fabuleuse : mais celle des indiens se perd dans la nuit des tems ; et sur cette matière, ainsi que sur tant d'autres, on est réduit à de simples conjectures.

Les anciens ont regardé les indiens comme les premiers habitans de la terre. Quoiqu'on ne puisse pas démontrer la vérité de cette opinion, elle a du moins tous les caractères de vraisemblance propres à la faire admettre. On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfans de la nature dûrent être

l'objet de sa complaisance. Ce n'est pas dans les glaces du nord, ni sur les sables brûlans de la Lybie, qu'elle leur choisit un berceau: le sol qui les vit naître, dût fournir abondamment et sans travail à leurs besoins; et sans doute ils ne furent pas destinés à l'arroser de leurs sueurs.

L'Inde seule offre les traces de cette fécondité primitive: toutes les autres parties du globe paraissent autant de conquêtes faites sur la stérilité.

C'est donc aux indiens qu'il faut accorder un droit d'aînesse, qu'ils pourraient encore justifier par le témoignage des livres hébraïques, où il est dit que le Phison, le Tigre, le Gange et l'Euphrate avaient une source commune dans le paradis terrestre.

Je sais que des savans très-distingués, tels que MM. Linnæus et Bailly, ont placé le berceau de l'espèce humaine dans la Sibérie, d'où ils ont prétendu que, par des émigrations successives, elle s'était répandue sur le reste de la terre.

Parmi les différentes raisons dont ils appuient leur systême, ils disent que c'est la seule contrée où le blé, le premier aliment des hommes civilisés, croisse naturellement.

Cette assertion serait fondée, si le blé pouvait être regardé comme une nourriture nécessaire à notre subsistance; mais il est évident que, dans l'état de nature, on n'en a point fait usage, parce qu'il exige des préparations préliminaires, qu'on ne pouvait pas lui donner. De nos jours même, la plus grande partie des hommes vit sans pain; et le riz, qui fait la principale nourriture des peuples de l'Asie, paraît bien mieux convenir à l'espèce naissante. Dailleurs, la Sibérie n'est pas le seul pays où le blé croisse sans culture; la Sicile offre le même phénomène.[1]

[1] L'origine du blé est encore fort incertaine, et ce qui le prouve, c'est le nombre des conjectures qui se sont succédées sur ce sujet. L'opinion que les botanistes de nos jours paraissent avoir adoptée, place en Asie le lieu natal de cette précieuse graminée; ils se fondent sur la découverte de l'epeautre, espèce de froment, (*triticum spelta*), faite par M. André Michaux, sur une montagne de Perse, à quatre journées au nord d'Hamadan; d'où ils infèrent que la patrie du froment ordinaire doit se trouver ou dans les mêmes cantons, ou dans quelque contrée de l'Asie, peu distante de la Perse.

Cette opinion, comme on le voit, n'est encore qu'une conjecture, et j'avoue qu'elle n'a guère à mes yeux

La présence du nitre, d'où M. Bailly prétend tirer une preuve d'habitation, n'est pas qu'un peu plus de vraisemblance que les autres. L'épeautre a de grands rapports, sans doute, avec le froment cultivé, mais il en diffère aussi à beaucoup d'égards; et quoique le botaniste y aperçoive les mêmes caractères que dans le blé, le cultivateur sait très-bien le distinguer en lui donnant une dénomination particulière, et le soumettant à une exploitation qui n'est pas la même que celle du blé.

Un sentiment d'un grand poids, celui de l'immortel Buffon, bien que critiqué avec une sorte d'indécence, me semble encore prévaloir sur tous ceux qui ont été énoncés à l'occasion de l'origine du blé. Cette plante, telle que nous la voyons, n'est plus celle que la nature forma d'abord; mais elle a été si constamment travaillée par la main de l'homme, que la domesticité et la culture l'ont pour ainsi dire métamorphosée, et qu'elle n'existe plus dans l'état naturel.

Voltaire attaqua l'opinion de Buffon, selon son usage, avec des plaisanteries. « Nous ne pensons pas, dit-il, (*Dictionnaire philosophique*), qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. » Buffon aussi était loin d'admettre une pareille absurdité; mais il pouvait croire avec toute raison, qu'un gramen soumis à une longue culture, qui équivaut pour les plantes à la domesticité des animaux, changeait de formes, au point de devenir méconnaissable. Pour nier cette assertion, il faut n'avoir pas fait attention aux nombreuses et singulières variétés

plus concluante en sa faveur. Les montagnes de l'Inde et du Pégu, qui, par leur position, leur forme et les précipices qu'elles renferment, sont absolument inhabitables, en contiennent plus que des lieux agréablement situés et fertiles. La terre, en Europe, contient autant de nitre que celle de l'Asie, parce qu'il est naturel à cet élément : mais il ne se développe que par une vive et longue fermentation, que la chaleur facilite dans l'Inde, et que nos saisons froides ne permettent pas en Europe.

Sans entreprendre de résoudre cette question savante, il est toujours vrai qu'on trouve chez les indiens les vestiges de l'antiquité la plus reculée, et que les premières étincelles de la raison dûrent briller dans ces climats, parce que les facultés intellectuelles ne se développent que dans le silence des besoins physiques. On sait, outre cela, que tous les peuples vinrent y puiser les élémens de leurs connaissances, et que Pythagore quitta la Grèce pour étudier sous les brachmanes, regardés alors comme les plus éclairés des

que plusieurs végétaux ont acquises dans nos potagers. Qui reconnaîtrait, par exemple, le chou sauvage dans le gros chou pommé ou dans le chou de Siam ? (S.)

hommes. Les Bacchus, les Sémiramis, les Sésostris, les Alexandre, et tant d'autres avant eux, n'auraient pas porté leurs armes dans l'Inde, s'ils n'y avaient été attirés par la célébrité de cette contrée. On ne vole pas à mille lieues de sa patrie, sacrifier deux cent mille hommes, pour s'emparer d'un pays inculte et sauvage. D'ailleurs, dans des tems bien antérieurs aux siècles de ces fameux conquérans, toutes les nations allaient déjà chez les indiens s'instruire et s'enrichir.

Avant que Rama [1] y apportât ses dogmes (époque qui remonte à plus de 4800 ans), les indiens étaient aussi instruits qu'ils le sont de nos jours: leurs fables, ainsi que leurs livres sacrés, en fournissent la preuve. Si nous observons les pagodes de Salcette et d'Ylloura, les pétrifications, de Trévicarré [2], nous remonterons à des tems très-éloignés; et si nous consultons les traditions indiennes, qui disent que la mer baignait autrefois les

[1] Vichenou, dans sa sixième *Incarnation*. *Voyez* liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

[2] Aldée, à sept lieues à l'ouest de Pondichéry. *Voyez* liv. I, chap. 2, *de la côte de Coromandel*.

Gates [1], combien de siècles ne se seront-ils pas écoulés depuis sa retraite ?

Les indiens cependant prétendent que la montagne Mérou, située dans le nord, était la demeure des anciens Pénitens ; ce qui (comme le dit M. Bailly) semblerait indiquer un peuple venu du nord pour se répandre dans l'Inde : mais à quelle époque est-il descendu des montagnes du Tibet ?

L'Inde, dans sa splendeur, donna des religions et des lois à tous les autres peuples ; l'Égypte et la Grèce lui dûrent à-la-fois leurs fables et leur sagesse.

On sera sans doute surpris de voir une nation célèbre dans l'antiquité, tomber ensuite dans l'ignorance et l'avilissement : mais pouvait-elle l'éviter ? et son état actuel n'est-il pas une suite nécessaire de sa position ? Un pays riche, où tout semble contribuer aux desirs de l'homme, ne tarde pas à devenir le théâtre sanglant de la guerre. Tel a été le sort de l'Inde. Ses annales ne pourraient qu'être infiniment intéressantes ; mais dans l'impossibilité de trouver les matériaux né-

[1] Montagnes très-hautes qui séparent la côte de Malabar de celle de Coromandel, et qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à Cachemire.

cessaires à un pareil ouvrage, on est presque toujours réduit à conjecturer.

Cependant, pour donner à mes lecteurs une idée juste d'un peuple si digne d'être connu, j'ai recueilli fidèlement les anecdotes éparses, propres à constater les révolutions qu'il a subies à diverses époques. Je me suis attaché principalement à faire connaître son culte, ses usages, ses coutumes actuelles et ses livres sacrés, parce qu'on a tout lieu de présumer qu'ils renferment son histoire allégorique.

Malgré tout cela, je sens combien il est difficile de donner une connaissance exacte et précise de son culte religieux. Il faudrait décrire les cérémonies et les opinions particulières de chaque peuple qui habite la presqu'île en-deçà du Gange : encore ne ferait-on qu'un voyage imparfait, parce que dans la même ville, dans la même tribu, les gens soumis aux mêmes lois, aux mêmes usages, et célébrant les mêmes fêtes, ne s'accordent pas sur la préséance de leurs dieux. Autant qu'il m'a été possible, j'ai tâché de rapprocher leurs idées, pour en former leur histoire.

Ce qu'ils ont de commun, c'est de re-

connaître les mêmes dieux principaux, et sous les mêmes noms, tels que Brouma, Vichenou et Chiven [1]; d'avoir la même opinion sur l'ame, sur les différentes transitions d'un corps dans un autre, et de regarder comme sacrés les mêmes livres qu'ils disent contenir tous les principes de leur religion.

Les erreurs de tous les peuples sont occasionnées par l'oubli de leur langue naturelle. Lorsqu'elle est tombée en désuétude, les glossateurs achèvent de la rendre inintelligible. Dans les commentaires que les brames de chaque pays ont faits des premiers livres sacrés, ils ont glissé les fables absurdes et ridicules qu'ils présumaient devoir être agréables à ceux auxquels ils les débitaient. De là cette diversité d'opinions sur la naissance, les actions, la nomenclature de leurs dieux, même des principaux; cette différence si grande de fêtes et de cérémonies; cette multitude infinie de dieux inférieurs, de demi-dieux et de saints, qui, comme les animaux sacrés de l'Égypte, sont célébrés et

[1] Brouma est le Dieu créateur; Vichenou, le Dieu conservateur; et Chiven, le Dieu destructeur. *Voyez* liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

adorés dans un endroit, tandis qu'ils sont méprisés ou méconnus dans un autre.

L'indien sage n'est cependant pas idolâtre. Il ne fait aucun cas des histoires que débitent les brames pour entretenir la faiblesse du peuple : il adore un Être suprême et infini, dont tout fait partie ; et quand on lui demande comment il se le représente, il répond sans hésiter : « Il m'est aussi « difficile de le représenter, qu'à vous de « figurer la voix qui sort de la bouche, « ou les sons que rend une cloche : nous « les entendons ; de même tout m'annonce « un Être suprême, sans que pour cela je « puisse le définir, ni le peindre sous une « forme sensible ».

Si, dans mon ouvrage, je n'ai pu remonter à l'origine des indiens, du moins ces recherches serviront-elles à constater les premiers progrès des arts et des sciences, de même que les différentes révolutions qu'ils ont essuyées : elles détermineront encore l'influence de ces peuples anciens sur leurs voisins, et aideront à la décision d'un problême regardé comme insoluble, savoir, si les chaldéens, les égyptiens, etc. ont reçu leurs connaissances des indiens, ou si ces

derniers tiennent les leurs de ces différentes nations.

Je dois de la reconnaissance à plusieurs personnes instruites, qui m'ont aidé dans cette entreprise, et m'ont communiqué les recherches qu'elles avaient faites sur le peuple chez lequel je voyageais. J'avoue avec plaisir que sans celles dont M. Martin, ancien conseiller des Indes, a bien voulu me faire part, et le travail opiniâtre qu'il a suivi pendant mon séjour dans l'Inde, je n'aurais pu donner qu'un ouvrage très-imparfait sur la religion des indiens. Le hasard ne m'a pas moins favorisé : j'avais la prétendue traduction de l'Ezour-Vedam, qu'on trouve à la bibliotheque du roi : je la fis lire à un brame savant, mais fanatique ; et comme cet ouvrage ne remplissait point l'idée qu'il voulait me donner de sa religion, il se crut obligé de m'en dévoiler les mystères.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des révolutions arrivées dans l'Inde, depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.

L'INDE a subi le sort des grands États : un pays aussi vaste ne pouvait rester long-tems sous la domination d'un seul homme ; les factions domestiques le divisèrent dans le principe, et les nations européennes achevèrent de le démembrer : les canons, plutôt que la politique asiatique, ébranlèrent le trône du mogol ; ils rendirent le prince esclave de ses sujets rebelles, et des européens qui purent pénétrer dans la capitale de ses vastes états.

Depuis que l'Inde est connue des européens, elle n'a cessé d'exciter leur insatiable cupidité ; vainqueurs et vaincus tour-à-tour, ils n'ont cherché qu'à s'y nuire mutuellement. Chaque nation a voulu se fixer d'une manière exclusive sur les bords du Gange. Les portugais y réussirent les premiers ; mais bientôt ils en furent chassés par les hollandais, qui s'emparèrent de leurs établissemens et s'élevèrent sur leurs ruines. Les français

prodiguèrent le sang et les richesses pour s'y établir solidement, et peut-être y seraient-ils parvenus, si les divisions qui survinrent entre Dupleix et La Bourdonnais n'avaient ruiné leur commerce et détruit toutes leurs espérances. [1] Les anglais, leurs successeurs, firent regretter le joug moins tyrannique des

[1] Dans le manuscrit original, cette phrase est écrite d'une toute autre manière et comme il suit : *et peut-être y seraient-ils parvenus sans le rappel de Dupleix; cet événement détruisit le commerce et ruina toutes leurs espérances.* Ces expressions étaient un juste hommage que M. Sonnerat rendait à un administrateur célèbre, et d'un génie aussi vaste qu'actif, qui soutint, pendant un grand nombre d'années, la gloire du nom Français dans l'Inde, et y étendit avec une rapidité prodigieuse la fortune publique et les fortunes particulières. L'intrigue, cette lèpre des cours, et la faiblesse qui régnait dans la direction de la compagnie des Indes, exagérèrent les défauts de Dupleix et prononcèrent son rappel. Depuis cette époque, les affaires de la France dans l'Inde ne cessèrent de décliner, et le champ fut pour ainsi dire abandonné aux vues ambitieuses des anglais, qui ne seraient jamais parvenus à les satisfaire, si l'injustice avait pû respecter les grandes qualités de l'administrateur français, et les services signalés qu'il avait rendus à sa patrie. Le propre de l'injustice est de ne pas souffrir que l'on révèle ses torts, et cela explique les motifs de la suppression de la phrase de M. Sonnerat. (S.)

autres nations : sans paraître souverains, à l'ombre d'un fantôme qu'ils décoraient du titre de Nabab, ils exercèrent le despotisme le plus dur, et commirent des concussions abominables. Cet excès de violence, joint aux fléaux de toute espèce qu'éprouvèrent les indiens, changea leur pays en une vaste solitude, dont la moitié, cultivée jadis par des hommes libres, n'est plus habitée aujourd'hui que par des bêtes féroces.

Plus les anglais ont fait de dépenses au Bengale et à la côte de Coromandel, plus ils se sont enrichis en multipliant les exactions en proportion de leurs avances. Quand ils exécutèrent à Madras tout ce qu'il était possible d'inventer pour fortifier cette ville, ils se contentèrent de montrer au nabab la nécessité d'avoir une place qui les mît à même de le soutenir et de l'affermir sur son trône. Pour reconnaître ce prétendu service, il doublait les impôts, et si les dépenses allaient à deux millions, il était obligé d'en payer quatre. Ce tyran subalterne causa la ruine de son gouvernement ; mais il ne le fit pas impunément, car il devint lui-même la victime de ses injustices et l'esclave de la nation qu'il avait protégée.

Les anglais pourraient retirer aujourd'hui des sommes immenses de l'Inde, s'ils avaient eu l'attention de mieux composer le conseil suprême de Calicuta[1]; mais le plus souvent les chefs de ce conseil ne parviennent à leurs places que par l'intrigue : la plupart ont passé dans les colonies en qualité d'employés, et se sont enrichis dans différens grades. Familiarisés avec les injustices, ils n'ont pas de peine à devenir tyrans ; sans connaître les hommes, sans savoir ce qu'ils leur doivent, il se chargent de les gouverner : par mille bassesses avouées de quatre ou cinq autres employés qui sont décorés du nom de conseillers, ils dégradent l'honneur de la nation qu'ils représentent. » « Abusant d'une autorité excessive, ils peuvent flétrir la réputation, ruiner la fortune et même disposer de la vie des citoyens. Un moment de mauvaise humeur, l'animosité, la haine, le caprice même peuvent rendre un gouverneur injuste. Sans doute il doit être respecté, mais il ne faut pas que l'état et l'existence des sujets du roi dépendent de ses caprices. Si les gouvernemens européens veulent établir un com-

[1] Capitale des établissemens anglais dans le Bengale. Les anglais prononcent et écrivent *Golgota*.

merce solide dans l'Inde, ils ne doivent pas accorder à une compagnie de marchands le droit de juger et de tyranniser les peuples; que les consuls des rois, chargés de protéger et d'éclairer le commerce, permettent à ces employés de rebuter une toile lorsqu'ils la trouvent défectueuse, mais non de disposer des sceptres. Quoi de plus ridicule, en effet, que de voir cinq à six employés, après avoir manié des étoffes pendant toute la matinée, s'assembler le soir pour nommer des rois? »«

Depuis la dernière guerre, l'Indostan essuyait de continuelles révolutions. Les peuples du nord s'étaient égorgés pour de nouveaux tyrans : ceux du midi avaient été soulevés par quelques brigands; ils avaient mis à prix la tête de leurs souverains, et s'étaient emparés de leurs royaumes.

Dans la partie du sud, Ader-Ali-Kan [1], après avoir pris le Maïssour, avait poussé ses conquêtes jusqu'à la côte de Malabar, et s'était fait reconnaître empereur : sans les marates qui s'opposèrent à ses exploits, il aurait soumis l'Inde entière. Les nations européennes même ne lui en imposaient pas,

[1] Prince maure, qu'on connaît sous les noms d'*Endernek* et d'*Aider*.

puisqu'il vint aux environs de Goudelour [1] mettre les anglais à contribution, pendant que ses troupes ravageaient toute la côte, et portaient le fer et le feu jusque sous les murs de Madras [2].

Le royaume de Maduré [3] éprouva aussi toutes les horreurs de la guerre. Kansaeb, chef de la province, las de vivre sous une domination tyrannique, secoua le joug, et se fit déclarer roi. Le nabab Mahamet-Ali, soutenu des anglais, ayant envoyé, de concert avec eux, une puissante armée pour s'opposer à ses entreprises, il fit une vigoureuse défense : les anglais furent repoussés trois fois ; mais un des officiers de Kansaeb ayant livré une des portes de la ville, cet usurpateur fut pris et remis à Mahamet-Ali par le général anglais, pour la somme de cent mille roupies [4]. Le nabab lui ayant demandé ce qu'il lui aurait fait s'il l'avait pris : Je t'aurais fait pendre, lui

[1] Comptoir anglais, à quatre lieues dans le sud de Pondichéry.

[2] Capitale des établissemens anglais à la côte de Coromandel.

[3] Le royaume de Maduré s'étend depuis le Tanjaour jusqu'au cap Comorin.

[4] Monnaie d'argent, qui vaut 2 liv. 8 s. de France.

répondit-il avec une noble fierté. Ces paroles furent l'arrêt de sa mort; il expira sur un gibet, et ses conquêtes, devenues la proie du vainqueur, furent réduites à la plus affreuse misère.

D'un autre côté, les anglais se lièrent avec Ragouba, prince marate, et voulurent s'emparer du royaume de Barodra, que la mort du roi venait de laisser à un enfant de trois mois; mais sa mère lui conserva la couronne par une action héroïque. Son armée commençait à plier devant celle de Ragouba; les dangers ne firent qu'augmenter son courage; elle perça les rangs tenant son fils entre ses bras: C'est votre roi, dit-elle à ses troupes, le seul qui doit vous donner des lois et qui vous tiendra compte un jour de ce que vous aurez fait pour lui. Par ce discours elle ranime ses soldats; tout change de face; l'armée ennemie est vaincue, et Ragouba est forcé de se retirer sous les murs de Surate, après avoir perdu quarante mille hommes.

Les comptoirs hollandais souffrirent de ces différentes révolutions: ils eurent à soutenir une guerre ruineuse à Cochin[1] contre quel-

[1] Capitale des Hollandais à la côte de Malabar.

ques princes du pays et contre Ader-Ali-Kan. Pour conserver cette place, ils se virent obligés de faire venir des troupes de Ceylan et même de Batavia ; tandis que les anglais, sous le nom du nabab, bloquaient leur capitale à la côte de Coromandel [1], et les resserraient étroitement.

Les établissemens français ne furent point à l'abri des troubles. Le comte Duprat, commandant de Mahé [2], s'empara de Calicut [3], à la demande du Samorin, qu'Ader-Ali-Kan allait attaquer ; mais ce prince se vengea peu de tems après, en donnant des secours au Kolastri [4], qui mit Mahé à contribution, parce que les français soutenaient le prince Coringote-Nair [5] qui refusait de lui payer tribut.

[1] Négapatnam.

[2] Comptoir français à la côte de Malabar.

[3] Ville indienne, résidence des *Samorins*, ou empereurs de la côte de Malabar. Les quatre nations européennes qui commercent dans l'Inde, y ont chacune une loge, devant laquelle elles arborent leur pavillon.

[4] Il est connu des indiens sous le nom de prince de *Chériquel*. Le nom de *Kolastri* signifie en langue du pays *Grand Patriarche*.

[5] Ce prince gouverne souverainement un pays de trois à quatre lieues, qui touche aux limites de Mahé.

A Surate, les anglais poussèrent la témérité jusqu'à renverser eux-mêmes le mât du pavillon français ; au Bengale, ils comblèrent les fossés que ceux-ci avaient creusés à Chandernagor [1] pour l'écoulement des eaux. Ils les obligèrent encore à rembarquer trente pièces de canon qui étaient dans la place pour les saluts, et ne leur laissèrent qu'une garde de cent noirs pour la police du comptoir.

Le Tanjaour [2] n'avait pas éprouvé moins de vicissitudes. Le prince de ce royaume, seul héritier de la couronne marate, avait

[1] Capitale des français dans le Bengale.

[2] Royaume à quarante lieues dans le sud-ouest de Pondichéry. Le Tanjaour est sans contredit le jardin de l'Inde. Il est arrosé par plusieurs branches du *Colram*, qui prend sa source dans les Gates. Le roi n'est point de caste brame, comme l'a cru M. Le Gentil : un brame ne peut être roi ; il peut gouverner un État, mais il ne peut commander à des militaires. Celui du Tanjaour est de race marate. Les mogols, qui ont donné des fers à presque tous les peuples de l'Inde, n'avaient point pénétré dans le Tanjaour ; et il y a fort peu de tems qu'*Ader-Ali-Kan* s'est emparé du Maduré, qui était gouverné par un roi gentil. Le *Kolastri*, il est vrai, quoique de caste brame, gouverne une partie de la côte de Malabar, comme grand patriarche ; mais il ne commande jamais les armées.

sagement préféré sa petite province, jusqu'alors heureuse et paisible, à un pays immense et désolé par des guerres continuelles. » « Il avait mieux aimé gouverner un peuple doux et tranquille, que de commander à des héros qui laissaient par-tout sur leur passage, des traces de leur fureur et de leurs brigandages. » « Dans les troubles de l'Indostan, sa capitale était la seule qu'on eût respectée; par cette raison elle était devenue le dépôt des richesses de cette vaste contrée: ces trésors accumulés réveillèrent la cupidité des anglais; le conseil de Madras voulut se les approprier. Les anglais entreprirent la conquête du Tanjaour au nom du nabab, firent le siége de la capitale, et, profitant d'un jour de fête des gentils, montèrent à l'assaut sans trouver de résistance. Ils pénétrèrent bientôt jusqu'au Dorbar [1], où ils trouvèrent le prince avec ses femmes. Les richesses immenses dont ils s'emparèrent, furent partagées entre les employés de la compagnie, chacun à raison de son grade; et le nabab, la compagnie et la nation anglaise ne retirèrent aucun avantage de cette

1 Salle d'audience, où les rois tiennent leur conseil.

hostilité »« commise par des marchands qu'elles avaient envoyés dans l'Inde pour faire des cargaisons, et qui, sans aucun prétexte, attaquaient un roi pour avoir le droit de le piller. »«

Le lord Pigot, le même qui fit sauter Pondichéry, profita de cette circonstance pour rétablir une fortune considérable qu'il avait dissipée à Londres. Il demanda instamment à retourner dans l'Inde, pour rendre le Tanjaour à son premier maître, attaqué, vaincu et dépouillé contre le droit des gens. La compagnie ne manqua pas de s'y opposer; mais les royalistes l'emportèrent, et le lord Pigot partit avec son ancien titre de gouverneur de Madras. A son arrivée, il communiqua ses ordres au conseil : cette assemblée, formée de marchands qui retiraient des sommes prodigieuses du Tanjaour, et dont la cupidité n'était pas encore satisfaite, ne voulut jamais consentir à la restitution de ce royaume. Le lord Pigot n'en remplit pas moins sa mission. Il osa traverser Pondichéry, et se promener pendant un jour entier dans cette ville renaissante, dont il avait fait un monceau de décombres et ruiné les habitans. Français! vous montrâtes dans cette occasion

que toute inimitié est éteinte dans vos cœurs après la publication de la paix ; vous le reçûtes à bras ouverts, vous courûtes même au-devant de lui pour le voir passer et le reconnaître ; vos maisons, qu'il avait fait abattre, n'étaient pas cependant encore relevées, et vous n'étiez pas sortis de la misère où il vous avait plongés.

Arrivé dans le Tanjaour, sa fortune fut bientôt rétablie par les riches présens qu'on lui fit. Il rendit le royaume à son maître légitime, se réservant seulement la forteresse, dans laquelle il mit une garnison anglaise, sous prétexte de la défendre.

La jalousie du conseil de Madras éclata bientôt ; il ne voulut pas ratifier les opérations du lord ; ce qui le divisa en deux partis : celui du lord fut le plus faible, et ses ennemis ayant trouvé dans leurs archives que le gouverneur ne pouvait rien entreprendre sans l'approbation du conseil, le déposèrent, interdirent ses partisans, et nommèrent le sieur Straton à sa place. Ce même jour, le lord Pigot fut trahi par le général Stwart et conduit au Grand-Mont[1], où l'on eut soin de le garder à vue.

[1] Montagne à quatre lieues dans l'ouest de Madras.

On ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait été trop loin. On reçut des ordres d'Europe qui rappelaient le conseil et rétablissaient le lord dans tous ses droits ; mais il était mort empoisonné.

C'est à-peu-près dans le même tems, que M. de Bellecombe vint remplacer M. Law de Lauriston, en qualité de gouverneur général des établissemens français. Juste sans faiblesse, il fut bientôt considéré dans l'Inde ; tous les princes l'envoyèrent complimenter sur son arrivée, et Mahamet-Ali [1], l'ennemi de la nation française, suivit leur exemple, et lui envoya en présent une somme assez considérable, qu'il refusa d'accepter, en lui répondant qu'un officier français ne pouvait être enrichi que par son maître.

Les premières années de son gouvernement furent paisibles. Resserrés dans des bornes très-étroites par les traités de la

au bas de laquelle la compagnie et quantité d'habitans de cette ville ont des maisons de plaisance : on trouve au sommet une église romaine, bâtie en l'honneur de Saint-Thomas, où l'on prétend qu'il a fait quelques miracles.

[1] Nabab de la province d'Arcate, de laquelle Pondichéry dépend.

dernière guerre, les français s'occupaient à relever les murs de Pondichéry. Les tristes décombres de cette ville, théâtre autrefois des victoires obtenues par les Dumas et les Dupleix, présentaient encore un spectacle affligeant.

Son commerce languissait depuis la dissolution de la compagnie. Les négocians, au nombre de trois ou quatre, n'étaient pas assez riches pour charger les vaisseaux qui mouillaient à cette côte. Après y avoir pris quelques balles, les armateurs se voyaient obligés d'aller mendier le fret entier de leurs bâtimens dans les comptoirs voisins; ce qui facilitait aux anglais l'exportation des fortunes brillantes qu'ils y faisaient en très-peu de tems.

Vainqueurs et maîtres de l'Indostan, les anglais parurent d'abord ne s'occuper que du commerce; et, pour cacher leurs projets d'invasion et de conquêtes, ils semblèrent dédaigner la royauté: sous ce voile artificieux ils dictaient des lois à toutes les nations, commandaient aux rois, les faisaient trembler au moindre signal, et sous le nom de protecteurs, ils jetèrent dans l'esclavage des peuples que l'habitude rendit doux et timides

Seuls négocians dans l'Inde, ils jouissaient paisiblement d'un revenu de trois cents millions. Une partie servait au paiement des troupes nombreuses qu'ils étaient obligés d'entretenir dans leurs places, et l'autre enrichissait les employés. » « Il n'était pas rare de voir deux ou trois de ces employés s'associer pour envoyer en Europe des cargaisons de roupies, sans avoir jamais fait aucun commerce. » «

Heureux dans toutes leurs entreprises, les anglais n'avaient qu'à désirer pour réussir ; mais on doit convenir qu'ils ont eu plus de bonheur que de sagesse ; car en portant un œil observateur sur leur conseil dans l'Inde, on cherche en vain la machine qui fit mouvoir tant de ressorts.

Les hollandais et les danois, paisibles spectateurs des troubles de l'Inde, vexés de tems en tems par les anglais, faisaient tranquillement leur commerce. Concurrens trop faibles pour exciter la jalousie anglaise, cette nation leur permettait d'acheter le rebut de toutes les manufactures.

Tout semblait présager une paix durable, lorsque les anglais, sans déclarer la guerre aux français, résolurent de s'emparer de

leurs établissemens et de les chasser entièrement de l'Inde. Ils leur prirent successivement Chandernagor, Karikal, firent prisonniers les chefs des Loges de Mazulipatan, d'Yanaon, de Surate [1], et commencèrent les hostilités à Pondichéry en juin 1778.

Une rupture et des hostilités aussi précipitées jetèrent la consternation dans le cœur des habitans. La place était ouverte de tous côtés à l'ennemi, dénuée de secours

[1] Quelque odieuse que soit une telle conduite, on en sera moins surpris si l'on examine quelle était la position des anglais en Europe. On conviendra qu'il leur importait d'en agir de la sorte, pour se maintenir dans un pays qui leur procure des revenus immenses. La guerre n'était point déclarée, mais on la leur annonçait comme prochaine et inévitable, et ils étaient affaiblis par les troubles de la Nouvelle-Angleterre. Leurs agens dans l'Inde n'espéraient aucun secours d'Europe; ils savaient au contraire que les français en recevraient de l'Ile de France : le débarquement ne pouvait s'en faire qu'à Pondichéry; il était de leur intérêt de s'emparer de cette place; ils ôtaient par-là presque toute espérance aux français de pouvoir s'établir dans l'Inde pendant cette guerre. Possesseurs de cette place, il fallait alors des forces considérables pour les repousser; et lorsqu'on a à exécuter un débarquement de troupes et de munitions, on trouve des obstacles inattendus, qui font souvent échouer les projets les mieux combinés.

et privée d'argent ; le souvenir des anciens malheurs, dont les traces existaient encore, redoublait la crainte de les voir renouveler. Plusieurs des indiens se rappelant l'inhumanité des nations européennes, sortirent de la ville avec leurs femmes et leurs enfans. D'autres, fondant leur espoir sur la réputation dont jouissait le général Bellecombe, se contentèrent de faire passer leurs biens dans des pays neutres, résolus d'attendre l'issue de ce siége.

Plus les difficultés sont grandes, plus elles font briller l'homme qui leur oppose la prudence et le courage. M. de Bellecombe mit de la sagesse dans ses démarches et de la célérité dans les travaux. La place fut suffisamment pourvue de vivres : cinq mille ouvriers furent employés aux fortifications, en un mois les fossés furent creusés, les remparts élevés et les bastions en état de défendre la ville. Une pluie extraordinaire inonda les campagnes, et jeta jusqu'à sept à huit pieds d'eau dans les fossés ; les vaisseaux enfin qui se trouvèrent en rade furent armés pour faire face à l'escadre ennemie.

Le 8 août, l'armée anglaise, composée de vingt-quatre mille hommes, et commandée

par le général Munro, vint camper sur le Côteau [1] à une lieue de Pondichéry. L'escadre composée de cinq vaisseaux, parut en même tems par le travers de la rade. L'escadre française, d'égale force [2], mit à la voile le lendemain pour l'aller combattre. Elles se joignirent bientôt, et se trouvèrent

[1] On appelle *le Côteau*, une petite chaîne de montagnes qui a une lieue de longueur, et au bas de laquelle les habitans de Pondichéry ont bâti des maisons de plaisance. Elle sert de renseignement aux vaisseaux qui viennent à la côte.

[2] *Le Brillant*, de 64 canons, commandé par M. de Tronjoly, capitaine de vaisseau et commandant la division; la frégate *la Pourvoyeuse*, de 40 canons, commandée par M. de Saint-Orin, capitaine de vaisseau; la frégate *le Sartine*, de 24 canons, commandée par M. du Cheyla, lieutenant de vaisseau; *le Lauriston*, vaisseau particulier de 28 pièces de canon, commandé par M. Lefer, ancien officier de la compagnie, et depuis fait chevalier de Saint-Louis et lieutenant de vaisseaux; *le Brisson*, de 26 pièces de canon, commandé par M. de Chezau.

L'escadre anglaise était composée du *Ripon*, de 60 canons, commandé par le commodore Vernon; du *Coventry*, frégate de 28 pièces de canon; du *Cormoran*, frégate de 14 pièces de canon; du *Sixhorse* et du *Valentin*, vaisseaux de la compagnie armés en guerre, de 28 pièces de canon.

en présence assez près de la rade, pour engager le combat. On se canonna vivement pendant une heure : le commodore fut si maltraité, qu'il se vit obligé de prendre la fuite. Le commandant de la division française se serait couvert de gloire, s'il n'eût pas borné son ambition à rester maître du champ de bataille ; car il aurait immanquablement pris son ennemi, s'il l'eût suivi dans sa retraite. Par cette action mémorable, la France se trouvait dans le cas de disputer aux anglais l'empire de l'Inde : mais se bornant à ce faible avantage, il se rapprocha de la rade pour mettre ses blessés à terre, et l'on chanta un *Te Deum* en action de graces.

Pendant vingt-quatre heures, les français eurent l'espérance de rentrer dans une partie de leurs anciennes possessions. Si l'escadre anglaise eût été défaite, le général Munro eût été obligé de lever le siége ; les français auraient mis mille hommes à terre, qui, joints aux secours qu'on pouvait recevoir de l'Ile de France et à ceux fournis par Ader-Ali-Kan et Lalé [1], ne pouvaient manquer de produire une grande révolution.

[1] Chef d'un parti de quatre à cinq cents français, qui sont à la solde de *Mizamali.*

Il était facile d'aller brûler les vaisseaux anglais dans la rade de Madras; mais après ce combat, qu'on prit pour une victoire, la marine n'osa rien entreprendre. Paisible dans un tems où elle aurait dû être active, elle laissa passer dans la rade deux vaisseaux anglais, qui venaient à petites voiles prendre connaissance de Pondichéry, ne sachant point que les hostilités étaient commencées. Ils se rendirent à Madras, où ils débarquèrent leurs cargaisons, de même que les troupes qu'ils y portaient, et vinrent ensuite se joindre à l'escadre. Quand ils eurent dépassé Pondichéry, les deux frégates françaises leur donnèrent la chasse et les poursuivirent jusque par le travers de Sadras : mais la vue de l'escadre anglaise les força à la retraite. La frégate *le Sartine* se sépara ensuite par de mauvaises manœuvres de *la Pourvoyeuse*, et fut prise par une frégate ennemie.

L'escadre anglaise reparut le 20 du même mois devant Pondichéry. Les vaisseaux français mirent à la voile, et serrèrent le vent toute la journée pour la rejoindre : mais les courans les firent tomber dans le nord. L'escadre ennemie était au vent : en laissant arriver, elle aurait pu livrer le combat de

bonne heure; elle le refusa cependant, soit qu'elle craignît sur le soir les vents du large, qui commençaient à se déclarer, soit qu'elle ne voulût point exposer la prise du vaisseau français *l'Aimable Nanette*, qu'elle avait faite à la pointe du jour, à la vue de l'escadre française, ou qu'elle s'occupât à conserver les munitions qu'elle avait à débarquer pour former le siége. Par une fatalité déplorable, le commandant français abandonna la côte dans la nuit, et fit route pour l'Ile de France. L'escadre anglaise, maîtresse de la rade, vint mouiller et bloquer la place. Elle débarqua ses munitions, tandis que les troupes de terre formaient leurs batteries. Les français se défendirent avec courage, et ils détruisaient le jour ce que les ennemis faisaient pendant la nuit. Malgré la faiblesse de la garnison, plusieurs sorties ordonnées à propos par le général Bellecombe, » « et commandées par M. de Madek, » « firent perdre beaucoup de monde aux anglais : on leur enleva des batteries, on encloua plusieurs canons et mortiers, et l'on ramena dans la place une pièce de fonte de six livres de balle.

Le 25 septembre, les ennemis se trouvèrent sur la crête des glacis, et commen-

cèrent à battre en brèche, dans la partie du sud, le bastion de l'hôpital, et dans le nord, le bastion nord-ouest.

Le 13 octobre, ils saignèrent les fossés et se préparèrent à donner l'assaut. La brèche était praticable, ou plutôt toute la ville ne formait qu'une brèche: la garnison, réduite à quatre cents hommes, ne pouvait opposer qu'une faible résistance à une armée aussi considérable. Le général Bellecombe comptait encore sur les secours qui devaient arriver de l'Ile de France : il attendait aussi le retour de l'escadre, ne pouvant croire qu'elle eût abandonné la côte; mais il fut détrompé par une lettre du capitaine de *la Pourvoyeuse*, qui, n'ayant pas voulu suivre le commandant français, était resté à Négapatnam. Nayant plus de munition, se voyant abandonné de tous côtés, ce brave général ne songea plus qu'à faire une belle capitulation pour sauver la fortune de ses concitoyens, et rendit Pondichéry le 18 octobre.

Les anglais n'en furent les maîtres qu'après avoir perdu cinq mille hommes, dont quatre cents européens et cinquante-quatre officiers: leur dépense s'est montée à onze

lacs de pagodes, qui font à-peu-près dix millions de notre monnaie.

La défense de cette ville fait le plus grand honneur à M. de Bellecombe : il n'a jamais démenti le caractère d'un bon officier, paraissant toujours sans inquiétude, se montrant souvent sur les bastions, encourageant les soldats, consolant et faisant soigner attentivement ceux qui étaient dans les hôpitaux. C'est par une conduite aussi sage et une vigilance toujours soutenue, qu'il a acquis et mérité sa réputation, et la reconnaissance des habitans de Pondichéry.

CHAPITRE II.

De la Côte de Coromandel.

Cette côte, ainsi que celle de Malabar, a essuyé de grandes révolutions. [1] Les chefs les plus adroits y ont érigé des souverainetés, et les ont formées aux dépens de ceux qui l'étaient moins. C'est ainsi que nous avons vu, il n'y a pas long-tems, le gouverneur français maître d'une partie de l'Indostan, prendre le titre de Nabab et s'en faire rendre les honneurs. [2]

Les principaux comptoirs des européens sur cette côte, sont Pondichéry et Karikal aux français; les anglais possèdent Madras

[1] Ce pays portait dans l'antiquité le nom de *Sora*, ou *Sora-Mendulum*, d'où s'est formé par corruption la dénomination de *choro-mandel* ou *coromandel*. (S.)

[2] M. Dupleix dont les grands talens et les vastes projets eussent assuré dans l'Inde la gloire et la fortune des Français, si l'intrigue ne fut parvenue à faire rappeler ce grand administrateur, et à remplacer ses hautes conceptions par des plans mal conçus et la faiblesse des moyens. *Voyez* ma note à la page 13. (S.)

et Goudelour; les hollandais, Négapatnam, Sadras, Paliacate; et les danois Trinquebar. Il y a aussi quelques Aldées considérables, telles que Naour et Portenove, qui appartiennent aux princes du pays.[1]

Pondichéry, la capitale des français, le disputait autrefois aux plus belles villes de l'Inde; rasée entièrement par les anglais, on l'a rétablie depuis avec plus de goût; des maisons superbes s'élevèrent sur ses ruines, les rues furent alignées et plantées d'arbres, un magnifique palais bâti pour le gouverneur commandait à une grande place d'armes entourée d'un double rang d'arbres; les fortifications n'étaient pas encore achevées quand les anglais les démolirent. [Le commerce de Pondichéry consistait en sel que l'on transportait au Bengale, et en teinture bleue. L'on y fabriquait des toiles blanches et bleues à dessins, des percales et des platilles.]

Karikal, par sa position, est susceptible de devenir un chef-lieu. Les maisons indiennes y sont plus propres et mieux bâties

[1] *Voyez* sur l'état présent de ces contrées, mes additions à la fin du livre III. (S.)

que dans aucun autre endroit; des arbres plantés de chaque côté des rues les couvrent de leur ombrage, et la ville est tirée au cordeau. Voisine du Tanjaour, elle pourrait devenir le grenier de l'Inde: plusieurs Aldées considérables en dépendent et lui paient tribut; en un mot, cet établissement français, dont les limites s'étendent jusqu'a la rivière de Naour, est le seul qui couvre ses dépenses [1]. La population en augmentera dans la suite, parce qu'il est très-sûr que les négocians et les Banians de Naour se mettront de préférence à l'abri de nos forts, où ils jouiront de la liberté du commerce et de l'assurance de leur fortune. Il serait facile de creuser un port dans la rivière et de conduire ses eaux jusqu'aux murs de la ville. Dans les Aldées voisines, on fabrique des toiles inférieures à celles du nord, des mouchoirs, des guingans

[1] Jusqu'à ce que la France ait repris dans l'Inde l'ascendant qu'elle avait autrefois, l'on doit regarder comme un tableau du passé et comme une perspective pour l'avenir, les détails qui, au tems de M. Sonnerat, appartenaient au commerce français. Karikal, aussi bien que plusieurs autres établissemens, sont entre les mains de nos ennemis: il y a tout lieu de croire que, sous un gouvernement fort et énergique, ils ne tarderont pas à en être arrachés. (S.)

et de grosses chittes, que les hollandais viennent enlever pour les porter à la côte de l'Est. [Le territoire de Karikal est très-fertile ; il fournit beaucoup de riz et d'autres denrées : on y fait du sel dont le Bengale s'approvisionne.]

Madras, ou fort Saint-George, est très-bien fortifié ; ce n'est qu'avec des forces majeures qu'on pourrait venir à bout de s'en rendre maître. [Dès 1640, les anglais se sont établis à Madras ; c'est le principal établissement de leur compagnie des Indes sur la côte orientale de la péninsule. Ils appellent cette ville *Blacktown*, c'est-à-dire *Ville noire*, parce qu'elle est habitée par les naturels du pays ; c'est une belle cité, régulièrement bâtie. Les européens se sont réservés le fort Saint-George, forteresse d'une construction récente, et la meilleure peut-être de toutes celles que possède la Grande-Bretagne.

Madras n'a ni port, ni hâvre capable de recevoir de gros vaisseaux. C'est un inconvénient que cette ville partage avec les autres établissemens sur la même côte, dans une étendue de quinze degrés, ou de trois cents soixante-quinze lieues. Une barre ou ressac

considérable brise aussi le long de ces rivages, qui n'ont cessé d'être inhospitaliers que pour la cupidité européenne. Les bateaux du pays, d'une construction légère et flexible, peuvent seuls braver la violence de cette barre, dont les chocs mettent en pièces les chaloupes et les canots des vaisseaux. Si l'on parvenait à débarrasser les embouchures des deux fleuves qui viennent mêler leurs eaux à celles de la mer près de Madras, des bancs et des ressifs dont elles sont encombrées, un port d'une utilité inappréciable se présenterait à la navigation et au commerce, dans un lieu qui semble les repousser par les difficultés et les périls de son abord.] Goudelour est hors d'état de soutenir une attaque; ses portes ne sont défendues par aucun ouvrage; ses murs bâtis en briques et sans fossés, offrent une vaste enceinte, où l'on ne voit que quelques bastions absolument dépourvus de canons.

Négapatnam est la capitale des hollandais.[1] Cette ville est fort grande: privée de fossés comme Goudelour, elle n'est entourée

[1] Les anglais se sont emparés de Négapatnam, dont la position et le commerce ne pouvaient manquer de tenter ces fiers et ambitieux dominateurs de l'Inde. (S.)

que d'un mauvais mur ; les bords de la mer sont ouverts. La citadelle est dans le sud ; quoique petite, elle paraît forte ; mais elle est trop près de la ville. Toutes les marchandises que la compagnie fait fabriquer dans l'Inde, se rendent dans cette place ; c'est de-là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination. Elle est arrosée par une rivière très-agréable ; les bâtimens de deux à trois cents tonneaux peuvent y entrer et s'y trouvent à l'abri dans tous les tems ; ses eaux ont la propriété de pétrifier les crabes ; on en voit souvent qui ont subi cette transformation ; mais il est difficile de s'en procurer d'entiers. Les habitans les ramassent et s'en servent en médecine : pulvérisés et mis dans une boisson quelconque, ils leur attribuent le pouvoir de guérir de la pierre ; ils prétendent aussi qu'ils clarifient et rafraîchissent l'eau, quand on les y laisse séjourner.

Le jardin de la compagnie est hors de la ville : on y voit une tour carrée qui tombe en ruines, et qui devait être extrêmement haute ; elle conserve encore le nom de pagode de Chine, parce qu'elle fut bâtie par les chinois, lorsqu'ils faisaient eux-mêmes le commerce de l'Inde.

Sadras est renommé par ses guingans, ses toiles peintes; et Paliacate par ses mouchoirs. [Mais les manufactures de cette dernière ville sont presqu'entièrement tombées, depuis que le génie commercial des anglais les ont attirées à Madras.]

La plupart des villes de l'intérieur ne sont que des ruines éparses; rien ne retrace l'antique célébrité de ses habitans. A côté des temples, ces vastes monumens de la magnificence religieuse, on ne voit que des masures et des chaumières qui servent d'asile au riche comme au pauvre.

L'Inde ne rentrera jamais dans son premier état; les guerres l'ont dépeuplée, les étrangers en ont emporté les richesses : celui qui possède encore quelque argent, le porte dans les bois ou l'ensevelit dans la terre, pour le dérober aux mains avides de l'usurpateur; et ce malheureux peuple n'a que le souvenir d'avoir été libre et riche en même-tems.

Les fortunes sont employées à bâtir des chauderies [1] sur les chemins pour la commodité des voyageurs, qui y trouvent un

[1] Les chauderies sont dans l'Inde ce que les caravansérais sont en Perse : elles sont fort multipliées.

abri contre les injures de l'air. Les indiens regardent cette action comme très-agréable aux dieux. Ces chauderies sont d'une construction gothique ; dans la plupart on n'y emploie pas un morceau de bois : elles sont composées pour l'ordinaire d'un grand appartement, quelquefois divisé en deux, sans portes ni fenêtres ; mais entièrement ouvert du côté du sud, il règne tout autour une galerie voûtée ; à côté de l'édifice, qui est toujours placé auprès d'un bois, on voit constamment un étang et un pagotin dédié à Polléar, afin que le voyageur puisse faire ses ablutions et ses prières avant de se mettre en route. Dans quelques-unes même on pousse l'hospitalité jusqu'à lui donner du cange [1] pour se rafraîchir.

Dans les villages éloignés des villes européennes et du séjour des nababs, le peuple conserve encore un reste de l'antique simplicité. Le chef est regardé comme le père de tous ; on n'est point obligé de lui faire la cour ; il n'est distingué des autres, que parce qu'il termine les différends. Des terres communes, dont les revenus sont destinés aux dépenses de l'Aldée, fournissent au paie-

[1] Eau de riz.

ment des ouvriers publics, de même qu'à l'entretien des pauvres et des comédiens qui passent. Le laboureur qui a brisé sa charrue, n'a qu'à fournir les matériaux nécessaires, et le forgeron la raccommode sans qu'il lui en coûte rien. Quand le roi de France se chargea de l'administration de l'Inde, l'intendant de Pondichéry voulut abolir cet usage pour que la ferme des terres montât plus haut; mais il n'en put jamais venir à bout.

Les vents du nord commencent à souffler à la côte de Coromandel, dans le mois de septembre; le mois d'octobre est ordinairement pluvieux : celui de décembre ramène les vents de nord-est, dont la violence enfle la mer, et rend la barre très-mauvaise. Ceux de sud commencent à reparaître au mois d'avril; enfin ceux de terre règnent dans les mois de mai et de juin, et sont toujours chargés de grains et d'orages qui viennent des Gatcs. » « Montagnes qui séparent la côte Malabar de la côte de Coromandel, et qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à Cachemire. » « Sur le soir, la brise du large rafraîchit l'atmosphère : par un effet singulier, l'eau est aussi froide que la glace pendant les vents de terre, qui sont d'une

chaleur insupportable, tandis qu'elle est presque tiéde quand la fraîcheur du large se fait sentir.

La chaîne de montagnes qui passe par Gingi, de même que les pétrifications qu'on y trouve, attestent que cette partie du globe a essuyé de grandes révolutions. Celles de Trévicarré, Aldée à sept lieues de Pondichéry, ne méritent pas moins l'attention de l'observateur : les montagnes ne sont pas absolument hautes, et sont formées d'un mélange de quartz, de seld-spath décomposé, et de matières ferrugineuses. Les eaux ont creusé pleusieurs grottes très-profondes dans le bas. Les indiens en ont facilité la formation en pratiquant des colonnes d'espace en espace ; elles leur servent aujourd'hui de pagodes. Il est bien singulier qu'on trouve des arbres très-gros, pétrifiés à l'air libre sur ces montagnes arides, où jamais un brin d'herbe n'a pu prendre racine, tant elles sont dépourvues de terre. La plupart de ces arbres sont venus en travers le long des ravines ; ce mélange décomposé de quartz et de feld-spath, accumulé sur les deux extrémités, s'est durci au point de ne plus former qu'une même masse de pierre avec les bouts de l'ar-

bre ; le milieu, suspendu en l'air, sert de pont pour traverser les ravines. Ce phénomène semble annoncer que la terre couvrait autrefois ces montagnes, et les vivifiait par la végétation. Un bouleversement terrible les dépouilla de cette parure, et ne respecta que les rochers arides qui s'opposèrent à ses efforts. Devenues stériles par cette catastrophe, elles ne se sont plus couronnées de verdure ; les arbres qui les décoraient, privés de l'élément qui leur donnait la vie, se desséchèrent : mais la nature les a conservés pour nous offrir des monumens de cette grande époque.

Les montagnes de Gingi ne sont pas moins remarquables : elles sont composées d'une chaîne de gros rochers détachés, presque ronds et posés les uns sur les autres ; ils semblent avoir été arrangés par la main des hommes ; l'herbe et quelques petits arbrisseaux n'y croissent que dans des trous où le vent a déposé de la terre. Ces montagnes sont encore renommées par les forts qui les commandent : il n'y a pas long-tems qu'ils appartenaient à la France ; mais elle fut forcée de les abandonner dans la dernière guerre.

Les habitans de la côte de Coromandel

sont appellés *Tamouls ;* les européens les nomment improprement *Malabars :* ils sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous, lâches et efféminés ; les mogols les tiennent assujétis avec une facilité qui prouve leur peu de courage.

L'humeur de ces peuples est portée à la joie et à la gaieté : ils aiment les jeux, la danse, les spectacles et la musique. Il n'est point de nation plus sobre ; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage et quelques fruits ; voilà sa nourriture ordinaire. » « Cette manière de se nourrir est la même que celle des anciens bramines et gymnosophistes, dont les indiens suivent encore, à cet égard, les coutumes, selon le témoignage des historiens.

Alexandre d'Alexandrie, dit que Pline fait mention d'un pareil usage parmi les romains, qui a duré 600 ans, pendant lesquels on n'aurait pu trouver, dans Rome même, un seul boulanger. » « Les Tamouls ne font que deux repas par jour ; ce qu'on peut appeler leur déjeûné, n'est autre chose que de l'eau de riz ou du riz fort clair, gardé de la veille. Il y a cependant des castes qui mangent du poisson et du mouton, mais elles n'en font

pas leur nourriture habituelle ; ce n'est que dans les festins qu'ils s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les parias seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache ou du buffle : c'est une abomination qu'on regarde comme le plus grand des crimes ; quiconque s'en rend coupable, est déchu de sa caste. » « Les prêtres égyptiens et les anciens grecs observaient l'usage de ne manger rien de ce qui avait reçu vie. Entre les lois de Triptolême, que l'on a vues encore long-tems après lui, dans le temple d'Eleusis à Athènes, on remarquait celle-ci : *il ne faut point manger de la chair.*

Parmi les chrétiens, on a vu les manichéens et d'autres avoir le même scrupule. Marcion disait que ceux qui mangeaient de la chair ne pouvaient être sauvés. Il était défendu aux juifs de manger du cochon; l'alcoran le défend aussi aux mahométans, et le védam contient des défenses très-formelles aux indiens de manger de la vache. » «

Les indiens ont en horreur toute liqueur ou boisson forte, capable d'enivrer; il n'y a que les castes les plus viles qui en boivent; et si les autres en font usage, c'est dans le

plus grand secret : ces peuples détestent l'ivrognerie, à cause de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent[1]. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance et la simplicité des hommes du premier âge : du biscuit au lait saupoudré de sucre, et des gâteaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux : le plus souvent ils ne boivent que de l'eau pure; mais lorsqu'ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin et des oignons, qu'ils avalent à longs traits. Des feuilles d'arbres artistement cousues avec des brins d'herbes, leur servent de plats et d'assiettes. Leur coutume est de manger en silence, couchés sur des nattes de palmiers ou sur quelque morceau de toile, en observant de ne pas toucher de leur salive les alimens qu'ils portent à la bouche; ce qui produirait une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les habits des indiens sont faits pour le

[1] Strabon témoigne que de tout tems l'aversion des indiens pour l'ivrognerie a été si grande, qu'une femme trouvant un roi dans l'ivresse pouvait le tuer, et que, pour récompense, celui qui succédait à la couronne était obligé de l'épouser.

pays qu'ils habitent : ils consistent en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre pièce de sept à huit coudées de long, leur entoure le corps en différentes manières, sans avoir rien de déterminé : un linge fin comme de la mousseline leur enveloppe la tête : un grand nombre, sur-tout les habitans de la côte, portent une grande culotte ou caleçon très-large qui descend presque à la cheville, et une longue robe (à la mauresque) de toile blanche, qui se croise sur la poitrine : les riches la portent souvent en mousseline, et quelquefois brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient et la serre sur les hanches ; ils ont la tête couverte d'une toque, espèce de turban : cette parure, qui est contre l'ancien usage, ne s'est introduite que depuis la conquête des mogols ; mais les indiens sont aisément distingués des mogols, parce que les robes des premiers se croisent sur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elles se croisent du côté droit dans l'habillement des mogols.

La plupart vont nuds pieds ; plusieurs portent des sandales ; d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou

d'étoffes brodées en or et en argent, terminées par une pointe longue et recourbée. Leurs oreilles sont extrêmement alongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent; ces boucles sont de forme ovale, et ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois leur habillement est encore plus simple ; il n'est pas rare de voir des indiens dont tout le vêtement n'est qu'un morceau de toile qui sert à cacher les parties naturelles.

Leurs femmes sont presque toutes de petite taille, communément laides, mal-propres et dégoûtantes, excepté celles de quelques castes, dont le visage est moins désagréable, et qui ne sont pas aussi ennemies de la propreté : les maris ne leur permettent pas de manger avec eux ; ce sont d'honnêtes esclaves, pour lesquelles ils ont cependant des attentions. L'usage commun et général est de n'en avoir qu'une ; mais dans certaines castes on en a plusieurs, et la polygamie n'est pas rare chez les rajas, qui ne se gênent point à cet égard.

Une simple pièce de toile, qu'on appelle *pagne*, fait l'habillement des femmes, en les

couvrant par deux ou trois tours depuis la ceinture jusqu'aux pieds; un bout de cette même toile, après avoir passé sur les épaules et sur la tête, vient tomber sur la gorge; mais souvent elles vont nues depuis la ceinture jusqu'à la tête. A la côte d'Orixa, elles portent de plus un petit corset dont les manches n'excèdent pas le coude; il s'attache par-derrière et prend le contour de la gorge, de manière qu'il la soutient sans la gêner; le reste du corps est nud depuis le dessous de la gorge jusqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en toile peintes, et les plus riches en étoffes faites avec la laine des moutons du Tibet; ces étoffes, qu'on appelle *challes*, surpassent nos plus belles soieries en finesse: il y en a qui valent jusqu'à mille livres de notre monnaie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail: ils jouent sur la jambe, et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues; elles teignent en noir le tour des yeux, pour leur donner plus

de vivacité ; elles teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles de mindi. [Le *mindi* des indiens est l'arbrisseau que les arabes nomment *henné* ou *hanna*, et les turcs *kanna*. Linnæus l'a placé dans le genre *lawsonia*, de l'*octandrie monogynie*, huitième classe de plantes qui comprend celles dont les fleurs ont huit étamines et un style ; et il l'a désigné par cette phrase : *lawsonia foliis subsessilibus ovatis, utrinquè acutis ..... lawsonia inermis*. Cette dénomination spécifique est celle que Forskol a adoptée dans sa *flora egyptiaco-arabica*. La même plante est décrite dans l'*Encyclopédie*, sous les noms de *henné à fleurs blanches* et de *lawsonia alba*.

Quoique la figure du mindi ou du henné se trouve dans plusieurs ouvrages de botanique, cet arbrisseau n'est représenté nulle part avec plus de détails et d'exactitude, que dans mon *Voyage dans la haute et basse Egypte*. (Paris, an 7, Buisson) planche 14 de l'atlas.

C'est un des arbustes qui flattent le plus la vue et l'odorat ; il s'élève à la hauteur de huit ou dix pieds ; ses branches sont disposées par

paires, opposées, minces, couvertes d'une écorce d'un blanc mêlé de jaune, et garnies de petites feuilles opposées, oblongues, terminées en pointe aigue et d'un vert pâle. Les fleurs naissent aux extrémités des branches en grappes longues et claires, et un mélange adouci de blanc et de jaune les colore. Ces fleurs, d'une nuance si délicate, répandent au loin l'odeur la plus suave, et elles embaument les jardins et les appartemens, qu'elles embellissent dans tout l'Orient. Elles y forment, comme aux tems les plus reculés, le bouquet chéri de la beauté qui se plaît encore à en parer et à en parfumer son sein. *Botrus Cypri dilectus meus mihi, ... inter ubera mea commorabitur*, a dit Salomon dans le *Cantique des Cantiques*, chap. 1, vers 13 et 14. Il est en effet généralement reconnu que le mindi est le *kupros* des anciens grecs. Des capsules arrondies remplacent les fleurs partagées en quatre loges, remplies de semences angulaires et brunes.

L'Egypte, l'Arabie et presque toutes les parties de l'Asie méridionale produisent le mindi. La poudre verdâtre de ses feuilles desséchées, fournit aux femmes de ces contrées la matière avec laquelle, par un goût assez

bizarre, elles se teignent en rouge-orangé, la paume des mains, la plante des pieds, tous les ongles, et quelquefois les doigts de la main et du pied. Parmi les arabes, quelques hommes se couvrent aussi la barbe de cette teinture, et cette sorte de parure passe, en quelque sorte, pour un raffinement de coquèterie. Les marchés de toutes les villes de l'Orient sont constamment fournis de poudre de mindi ou de henné; pour en faire usage, on la délaie dans de l'eau, afin de former une pâte dont on frotte la peau aux endroits que l'on veut teindre; on les enveloppe ensuite d'un linge, et au bout de deux ou trois heures, la couleur vive d'orangé s'y trouve fixée assez fortement pour ne point s'effacer de long-tems, malgré la transpiration habituelle, provoquée par la chaleur du climat, et bien que l'on y ait la coutume de se laver, plusieurs fois le jour, les mains et les pieds avec de l'eau tiède et du savon; il suffit de renouveler la teinture tous les quinze jours; mais elle est beaucoup plus adhérente sur les ongles que sur la peau, et même elle passe pour n'avoir pas besoin d'y être renouvelée.

Les propriétés du mindi ne se bornent pas à la toilette des orientaux. Il est aisé de juger

qu'une matière dont on retire avec tant de facilité une couleur adhérente, durable, et que l'on peut, selon les mélanges, étendre du jaune au rouge le plus vif, offre de grandes ressources à l'art de la teinture. Plusieurs navires chargés de feuilles de cet arbrisseau, réduites en poudre, partent annuellement d'Alexandrie et distribuent des ballots de cette denrée à Smyrne, à Constantinople et à Salonique, d'où on en transporte dans quelques pays du nord, où on l'emploie à la teinture des fourrures et à la préparation des cuirs.

Le midi de la France offre, ce me semble, des points assez heureusement situés, pour que ce charmant arbrisseau puisse y croître et y prospérer. Sa culture fournirait aux arts des produits utiles, et une nouvelle branche au commerce.

Miller a cultivé le mindi en Angleterre, mais dans les serres chaudes où l'on est obligé de le tenir constamment; car il ne peut souffrir le plein air de la Grande-Bretagne. Il serait plus facile de l'accoutumer par degré au climat de la France méridionale, et il serait, ainsi que je viens de le remarquer, une acquisition aussi utile qu'agréable.

Voici la méthode de culture qui a réussi au savant jardinier anglais : on sème les graines sur une couche chaude, au commencement du printems, afin que celles qui auront poussé puissent acquérir de la force avant l'hiver. Quand les plantes sont en état d'être enlevées, on les met chacune séparément dans de petits pots, remplis d'une terre légère et sablonneuse, et que l'on plonge dans une couche chaude de tan : on les tient à l'ombre jusqu'à ce qu'elles aient formé de nouvelles racines; après quoi on les traite comme les cafeyers, avec cette seule différence qu'on ne doit pas les arroser beaucoup en hiver ; elles périssent communément lorsqu'on leur donne trop d'humidité dans cette saison. Pendant les chaleurs, ces plantes, quoique en serre, ont besoin de beaucoup d'air.]

Dans certaines castes, les femmes se frottent le corps et le visage avec du safran; des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et remplies de joyaux; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco ; quelques-unes les portent en tresse, d'autres en forment

derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des chinois.

Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, et dont l'un des bouts passant de droite à gauche, leur couvre le sein et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête.

Cette manière de s'habiller doit nécessairement produire des déréglemens, qui sont d'ailleurs très-communs chez des peuples mous et efféminés : ils sont de plus accoutumés dès leur enfance à mépriser la décence et la pudeur ; car les enfans de l'un et de l'autre sexe ne portent aucune espèce d'habillemens jusqu'à l'âge de puberté.

Dans le tems de l'infirmité ordinaire à leur sexe, les femmes sont obligées de vivre quatre ou cinq jours séparées de la société, comme impures et souillées : tout ce qu'elles touchent dans cet état, est regardé de même ; c'est une obligation légale pour elles de se purifier par des bains et des breuvages.

Les maisons des indiens n'ont rien de la grandeur orientale : bornées à un seul étage, elles sont presque toutes bâties de terre ou

de briques, recouvertes de chaux; elles n'ont point de fenêtres, ou du moins n'en ont que de très-petites : la porte est toujours étroite et basse. On met sur le devant une petite galerie appelée *Varangue*, et formée par le toit qui déborde le mur; on l'étaie de plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordinaire sans ornemens, et portées sur un banc de terre battue qu'on recouvre de chaux. L'intérieur est presque toujours de forme carrée; dans le milieu on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pareille à celle qui domine sur la rue.

Les brames et les gens pieux enduisent le pavé de bouze de vache, et quelquefois même les murs; quoiqu'ils ne le fassent que par esprit de religion, ils en tirent l'avantage d'éloigner les insectes, qui sont en grande quantité dans l'Inde, et qu'on chasse par ce moyen. Les pratiques de religion n'ont-elles donc eu pour fondement chez tous les peuples que des préservatifs contre les maux physiques? [L'odeur de cette espèce d'enduit qui se sèche très-promptement, n'est point désagréable. La fiente ou bouze des bœufs et des vaches, encore fraîche, se nomme *chani*;

on la délaie avec un peu d'eau pour en frotter les appartemens et nettoyer les meubles ; c'est dans l'esprit des indiens, un moyen puissant, mais un peu singulier de purification.

« Quant à l'urine des mêmes animaux, dit « l'auteur des *Essais philosophiques sur les « mœurs de divers animaux étrangers*, il « n'y a que celle des vaches qui jouisse spé« cialement de maintes propriétés. Dès le « matin, lorsqu'elles quittent l'étable, l'on « voit quantité de femmes et de filles s'a« vancer, d'un air recueilli, chacune avec « un petit vase de cuivre à la main ; elles les « suivent pas-à-pas, les caressent, leur tirent « la queue et châtouillent même pieusement « la partie dont elles attendent cette eau lus« trale, qui, par une grace spéciale, vû l'in« nocence de ces animaux, a été rendue pro« pre aux purifications légales, nécessaires « dans les diverses positions de la vie ; bien « entendu qu'on y joigne les oraisons appro« priées aux circonstances. »]

Les meubles sont aussi simples que les maisons : ils consistent en une natte ou un tapis étendu par terre, une ou deux figures ou tableaux des dieux et quelques vases de terre entassés les uns sur les autres, dont

ils se servent pour renfermer les instrumens du ménage. Cependant à la côte, le commerce leur donne l'aisance d'avoir des maisons plus grandes et plus propres, recouvertes en *argamasse*, espèce de stuc sur lequel l'eau ne peut mordre. [On compose ce stuc, dont la blancheur et le poli égalent le plus beau marbre, avec de la chaux de coquillages, du sable de rivière, des blancs d'œufs, du lait caillé, du beurre fondu ou de l'huile.] Alors les toîts forment une galerie où ils vont jouir de la fraîcheur du soir; mais ce n'est que dans les colonies européennes où ils peuvent en jouir sans craindre la tyrannie du gouvernement, dont ils ne sont point à l'abri dans l'intérieur des terres.

A l'exception de quelques carrosses venus d'Europe, on ne voit dans l'Inde d'autre voiture que le gari et le palanquin; le premier est une espèce de belvéder, garni tout autour de rideaux, porté sur un petit chariot à deux roues, et traîné par des bœufs à loupe [1]. Ces animaux suivent un cheval au galop, et font jusqu'à vingt lieues par jour : quand ils sont jeunes, on leur plie les cornes pour les rendre

[1] C'est le bison blanc de M. de Buffon.

uniformes, et leur donner un contour agréable ; on les garnit de cercles d'or : on peint aussi de diverses couleurs les jambes et la poitrine de l'animal jusqu'à la moitié du corps.

Le palanquin est une voiture assez commode et très-douce ; c'est une espèce de petit lit recouvert d'un tandelet, et garni d'un matelas et de coussins plus ou moins précieux ; il est traversé par un bambou [1] arqué

[1] Le bambou est une espèce de roseau, [*arundo bambus* Lin. Rumphe (*amb.* 4), et d'après lui, M. Adanson (*Encyclopédie*), ont fait mention de vingt-neuf espèces ou variétés de bambous.] Il pousse une multitude de rameaux, d'un bois noueux, très-dur et creux en-dedans, recouvert d'un enduit qui ressemble au plus beau vernis. Il est verd tant que l'arbre est sur pied, et blanchit en séchant. Ses feuilles sont rares, étroites, et de la longueur de trois à quatre pouces. Lorsque les tiges sortent de terre, elles ressemblent à des asperges : alors on les confit au vinaigre. C'est un des arbres les plus utiles que l'Inde ait produit. Il a parfaitement réussi dans les Antilles, où il a été porté par les anglais. Plus le bambou sèche, plus il acquiert de consistance et de dureté. Le rapprochement de ses nœuds lui donne une force prodigieuse ; et, quoique plus léger que ne le serait un roseau de la même grosseur, il supporte les fardeaux

dans le milieu, qui tient au palanquin, et sur les bouts duquel se mettent cinq à six porteurs qu'on appelle *boués*. Ces porteurs vont très-vite; ils font jusqu'à deux lieues par heure, et s'excitent dans leur marche par des chants dont ils répètent ensemble les refrains avec un accord et une justesse surprenante.

les plus pesans, sans plier ni se rompre. Deux morceaux de bambou, de dix pieds de longueur sur trois pouces de diamètre, peuvent porter quinze cents livres.

CHAPITRE III.

De la Côte de Malabar.

La côte de Malabar est située depuis le cap Comorin jusqu'au cap Saint-Jean, au nord-nord-ouest; et en remontant du côté de Guzurate, elle court nord-nord-est. Jusqu'à Mahé, la partie du sud ne forme qu'une plaine couverte de bois. Celle du nord, plus aride, est dominée par les Gates, les plus hautes montagnes de l'Inde, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à cinq cents lieues dans les terres vers Cachemire : elles séparent le Malabar du Coromandel. Elles divisent aussi les saisons; quand l'hiver est d'un côté, l'été règne de l'autre : ce qui prouve l'influence des montagnes sur les vents.

C'est improprement qu'on appelle ce pays *Malabar;* il se nomme *Maléalon*, et l'habitant au singulier *Maléatan*, qui fait au plurier *Maléatar.* Les portugais en firent par corruption le nom de *Malabar;* et dans la suite, quand ils abordèrent à la côte de

Coromandel, trouvant que le peuple ressemblait par la figure, et même un peu par le langage, à celui qu'ils venaient de quitter, ils l'appelèrent aussi *Malabar*. [Suivant les relations des missionnaires danois, citées par Werendhy dans la préface de sa grammaire malaise; le nom de *Malabar* dérive du mot Malabare *Malegalem*, qui signifie *riche en montagnes*. Dans la même langue, les terminaisons *ar*, *tar*, *bar*, expriment *un peuple*; d'où il résulte que *Maleiwar* ou *Malleibar*, dont la syllabe *lei* quand on la prononce vîte, a le même son que *la*, signifie *montagnards* ou habitans des montagnes, nom que l'on donna à ce peuple après qu'il eut abandonné ses montagnes.]

La côte de Malabar et divisée en onze royaumes : le Travancourt, dont les Etats commencent au cap Comorin, le royaume de Cochin et de Calicut, le Carnate, le Cananor, le Kolastri, le Canara, la Sonde, le Bonzolo, les Marates et les Mogols [1].

[1] C'est improprement que les historiens ont donné le nom de *Maures* aux mogols qui ont conquis toute la presqu'île de l'Inde en-deça du Gange. Ce nom leur fut donné par les Portugais, parce qu'ils étaient mahométans. Ils sont tartares. Les européens appellent même

C'est la partie du globe où les révolutions se succèdent le plus promptement. Avec de la politique et du courage, un brigand donne en peu de tems des lois à toute la côte, mais il ne tarde pas à devenir le tributaire de quelqu'autre audacieux qui marche sur ses traces, et subit bientôt le même sort.

Quant aux principaux établissemens des européens sur cette côte, les hollandais y possèdent Cochin, les français Mahé [1], les portugais Goa, les anglais Bombaye et Talichery : on voit encore plusieurs villes indiennes où chaque nation a une loge, comme à Surate et à Calicut.

Bombaye jouit d'un excellent port, d'autant plus précieux qu'il est le seul de la côte. La ville est bien fortifiée. [Le nom de Bombaye est venu par corruption, des deux mots portugais *Buon Bahia*, qui signifient *bonne baie*. Une forteresse spacieuse défend la

maures tous les habitans qui ne sont pas gentils. On a confondu aussi avec les mogols la caste des tailleurs. Ces derniers sont bien mahométans, comme les mogols; mais ils n'ont pas la même origine, et descendent des arabes qui se sont alliés avec des femmes du pays.

[1] *Voyez* ma note à la page suivante. (S.)

ville, qui a un chantier et un arsenal pour la marine.]

Les murs de Goa sont baignés par une rivière considérable, mais les vaisseaux de guerre n'y peuvent hiverner; Cochin est dans une situation agréable; Mahé dans une position unique pour être fortifié. Quand M. de la Bourdonnais l'eut conquis, il y bâtit des forts qui pouvaient nous y faire respecter; mais les anglais s'emparèrent de cette place, et rasèrent les fortifications : nous commencions à les rétablir lorsqu'ils les ont encore détruites dans la guerre présente [1].

Cette place mériterait qu'on s'en occupât, à cause du commerce exclusif du poivre le plus estimé, que le roi de Carnate nous permettait dans ses Etats. [L'on peut en tirer annuellement jusqu'à dix-sept ou dix-huit milliers pesant. On le recueille dans les Aldées, depuis la côte jusqu'aux Gates.] D'autres objets

[1] Il est nécessaire de rappeler que M. Sonnerat écrivait avant la révolution de France, et que la guerre dont il parle est la guerre d'Amérique. A la paix, les anglais rendirent Mahé, mais tout démantelé; et depuis que la compagnie anglaise a conquis l'empire de Mayssour, il est bien difficile que Mahé ne soit pas dans sa dépendance. (S.)

de commerce se présentent encore à Mahé: tels sont le gingembre, la canelle, le cardamome [1] et le santal. [Linnæus a rangé le sandal ou santal, dans le genre du même nom, *santalum*, de la tétrandie monogynie. C'est un aussi grand arbre que le noyer d'Europe, ses feuilles sont opposées et en ovale oblong, ses fleurs sont disposées en corymbes sur des pédoncules axillaires, et ses fruits ne ressemblent pas mal à nos cerises; mais leur couleur est noire et leur goût insipide.

Il ne s'agit ici que du santal blanc (*santalum album* Lin.) Le rouge n'est pas aussi estimé. Quant au santal jaune ou citrin, ce n'est point une espèce particulière; Rumphe, de même que d'autres auteurs qui ont écrit sur les végétaux des Indes, assurent que le bois connu dans le commerce sous cette dénomination, est fourni par le cœur du santal blanc.

Le bois de santal sert à parfumer les temples et les appartemens des riches. Il est très-recherché des chinois. Mêlé avec le bois du benjoin (*laurus benzoin* Lin.) l'on en forme des pastilles et des mèches, qui se brûlent

[1] La description du cardamome se trouve au liv. V, chap. 5. (S.)

dans les fêtes religieuses et domestiques. Les indiens composent aussi avec le santal une sorte de pommade, dont ils se frottent le corps, non-seulement à cause de l'odeur agréable qu'elle répand, mais aussi parce qu'ils lui supposent une vertu rafraîchissante. Nos pharmacies sont munies de santal blanc; mais elles n'en consomment aujourd'hui qu'une très-petite quantité, parce que cette substance, considérée comme remède, n'entre presque plus dans les prescriptions de nos médecins.]

La rivière qui baigne les murs de Mahé est agréable et profonde; en creusant un peu la barre, on pourrait y faire un port qui recevrait les vaisseaux de cinq et six cents tonneaux. L'intérieur du pays est bien cultivé; les montagnes sont taillées en amphithéâtre pour être semées de riz. Chaque habitant a son carré de terre bordé d'un mur de six pieds de haut et planté de cocotiers, de jacquiers, de mourouq et de houette, sur lesquels grimpent le poivre et le bétel: rien n'est plus agréable que ces habitations. Les champs de riz sont divisés en plusieurs parties de cinquante à soixante pieds, et bordés d'une élévation de terre d'un pied et

demi de hauteur, assez large pour qu'un homme puissé y passer; de cette manière, ces carrés forment autant de réservoirs qui retiennent les eaux dans les rizières. [Les arbres dont on vient de parler n'étant pas tous généralement connus, il paraît convenable d'en donner une idée.

Il y a plusieurs espèces de jacquiers (*artocarpus*) genre de plantes à fleurs incomplètes de la *monœcie monandrie*. L'une de ces espèces est le *jacquier découpé*, (*artocarpus incisa* Lin.) arbre célèbre sous le nom d'*arbre à pain* ou de *rima*.

L'espèce que désigne M. Sonnerat, est vraisemblablement celle que les botanistes distinguent par la dénomination de *jacquier des Indes* ou *jacquier proprement dit*. (*Artocarpus integrifolia* Lin.; *artocarpus communis* Forster; *artocarpus jaca* Lam.; *Boananka*, *tsjaca-maram* et *pelau*, dans différentes parties de l'Inde.

Ce jacquier, *jaque* ou *jak*, est un assez grand arbre dont la cime est fort rameuse, et dont l'écorce épaisse laisse découler, quand on l'entame, un suc laiteux qui, en se desséchant, devient une résine élastique, semblable à celle du caout-chouc. Les feuilles sont

très - entières, ovales, dures, nerveuses en-dessous et longues de trois à cinq pouces sur plus de deux de largeur. Les fruits viennent contre le tronc ou les plus fortes branches; ils sont souvent plus gros que la tête d'un enfant; leur forme est oblongue, leur surface est garnie de petites pointes, comme la peau d'un hérisson, et leur poids va jusqu'à cinquante livres.

Les habitans de l'Asie méridionale tirent un grand parti du jacquier. Sous l'enveloppe épineuse du fruit se trouvent plusieurs semences ou noyaux, qui se mangent rôtis comme des châtaignes, et la pulpe qui les entoure a une saveur douce et exquise. A mesure que ces fruits mûrissent, on les couvre de nattes ou d'autres matières semblables, pour les mettre à l'abri de la voracité des animaux, qui en sont aussi friands que les hommes. De la liqueur laiteuse qui découle de l'arbre par les incisions faites à son écorce, on fait de la glu; ses racines coupées par morceaux et bouillies dans l'eau, donnent une couleur jaune; enfin le fruit passe pour un excellent sudorifique.

Une variété du jacquier, ou peut-être une espèce particulière, que M. de Lamarck paraît

avoir confondue avec le jacquier commun, produit des fruits qui répandent une odeur cadavéreuse et insupportable, lorsqu'on les apporte dans les marchés ; ils n'en sont pas moins bons et agréables à manger. Cette variété est appelée *durio* à Java, et *nanko* à Sumatra.

Je présume que le mourouq est le *ben oleifère*, communément nommé *mourouquier* par les européens établis dans l'Inde. Il est du genre *guilandina* dans la *décandrie monogynie : guilandina inermis, foliis subpinnatis ; foliolis inferioribus ternatis. . . . . guilandina moringa* Lin. M. de Lamarck (*Encyclop. méthod.*) l'a appelé *ben oleifère :* dénomination très-convenable, puisqu'elle présente d'abord à l'esprit la principale propriété du mourouquier, celle de fournir une huile inodore, qui ne rancit point et que nos parfumeurs emploient pour retenir et conserver l'odeur des fleurs.

Cette huile, que l'on connaît dans le commerce sous le nom d'*huile de ben*, se tire par expression de l'amande blanchâtre de la noix du mourouquier, arbre de moyenne hauteur, à écorce noirâtre, et dont la saveur piquante approche de celle du raifort, à

feuilles alternes et composées de petites folioles ovoïdes, inégales et de couleur verte, à fleurs blanchâtres et disposées en pannicules au sommet des rameaux, à longues siliques, divisées en trois loges, qui contiennent des espèces de petites noix.

L'odeur des fleurs de cet arbre est fort agréable; les siliques vertes et tendres sont un des assaisonnemens les plus en usage dans les cuisines des indiens; les racines raclées se servent sur leurs tables comme le raifort, et presque toutes les parties de l'arbre entrent dans leurs médicamens comme de bons remèdes contre les spasmes.

En donnant à une espèce de fromager le nom de *houette* pour *ouate*, M. Sonnerat a appliqué au tout la désignation d'une partie remarquable; les semences que renferme le fruit très-alongé de cet arbre, sont en effet recouvertes d'une grande quantité d'ouate, fine et soyeuse, ressemblante au coton. Les fleurs sont blanches en-dehors et d'un rose tendre en-dedans; elles ont cinq étamines, dont chaque filament porte deux ou trois anthères arquées et entortillées ensemble. Les feuilles digitées se composent de sept à neuf folioles lancéolées, pointues, d'un vert gai

en-dessus et cendrées en-dessous. Les branches sont pendantes; la tête s'élève droite à la hauteur de vingt-quatre à vingt-cinq pieds, et l'écorce est verdâtre, fine et lisse; on peut aisément la détacher.

Cette espèce, différente de celle que décrit M. Sonnerat au livre V, §. III, se nomme *kadipe* en indou. C'est le *fromager pentandre* de l'Encyclopédie méthodique, et le *bombax foliis septenatis, floribus pentandris : antheris lunatis binis aut ternis.... bombax pentandrum* de Linnæus. Le genre *bombax* fait partie de la *monadelphie polyandrie.*]

Les habitans de la côte de Malabar sont industrieux sans être artistes, et sont doux par faiblesse. Tel est le caractère que donne la mollesse.

Le samorin régnait autrefois sur toute la côte, dont il était l'empereur; les autres princes et même le roi des Maldives lui payaient un tribut. Il résidait à Calicut, et cette capitale devint bientôt l'entrepôt des marchandises de l'Inde; toutes les nations venaient y commercer, et leur concours rendait cette ville une des plus florissantes de l'Asie; mais le samorin fut détrôné par un usurpateur, qui ne put conserver le royaume

à ses descendans, qu'en permettant une cérémonie qui se pratique au couronnement de tous les empereurs. La famille du samorin entretient douze jeunes gens vigoureux, qui, lors de cette époque, se vouent à la mort; ils s'enivrent d'opium et deviennent furieux. Alors ils se présentent pour assassiner le nouveau roi qui doit paraître en public, monté sur un trône élevé de plusieurs marches. Si l'un des douze pouvait le tuer, l'ancienne famille du samorin rentrerait dans ses droits; mais il est environné de douze mille hommes armés, qui massacrent ces fanatiques.

Les habitans sont divisés en castes [1] ou tribus; mais les brames ne sont pas regardés comme de bonne caste par ceux de la côte de Coromandel. D'après la tradition de leurs livres sacrés, ils prétendent que Vichenou [2] les maudit, lors de son incarnation, sous le nom de *Parassourama*, parce qu'ils lui refusèrent l'emplacement d'une cabane, après en avoir reçu des royaumes [3]; aussi ces

[1] Du mot portugais *Casta*, qui signifie *lignée, génération, famille.*

[2] Dieu conservateur. *Voyez* liv. II, *de la Mythologie des Indiens.*

[3] *Voyez* liv. II, *de la Mythologie des Indiens.*

brames ne se marient point, mais ils ont le privilége de jouir de toutes les naïresses; c'est un avantage que les portugais, regardés comme de très-grande caste, obtinrent et conservèrent jusqu'à ce qu'ils se fussent trahis par l'ivrognerie et le libertinage avec toute espèce de femmes. Ce droit tient aux usages du pays; une femme peut s'abandonner sans honte à tous les hommes qui ne sont point d'une caste inférieure à la sienne, parce que les enfans, quoi qu'en dise M. de Voltaire, n'appartiennent point à celui qui les a faits, mais au frère de la mère; en naissant ils deviennent les héritiers légitimes de tous ses biens, même de la couronne, s'il est roi.

Les naïrs sont les militaires; ils ont aussi le droit de jouir de toutes les femmes de leur caste. Leurs armes, qu'ils portent toujours, les distinguent des autres tribus. On les reconnaît encore à leur insolente fierté. Quand ils aperçoivent des parias, ils crient de loin pour les avertir de ne se pas trouver sur leur passage. Si quelqu'un de ces malheureux s'approchait trop d'un naïr et le touchait par mégarde, le naïr a le droit de le tuer, action qu'ils regardent comme très-innocente, et dont on ne se plaint jamais. Il

est vrai que les parias ont un jour de l'année, où les naïrs qu'ils peuvent toucher deviennent leurs esclaves ; mais cela n'arrive jamais, par l'attention que portent ces derniers à se bien cacher ce jour-là [1].

Les filles ont la gorge nue jusqu'à l'âge de puberté, alors elles la couvrent ; mais quand elles passent devant un européen ou une personne d'une caste supérieure, elles la dévoilent par honnêteté : les femmes mariées l'ont toujours découverte.

Les habitans vivent misérablement : ils enfouissent tout l'argent qu'ils peuvent amasser, persuadés que plus ils sont riches quand ils meurent, plus ils sont heureux dans l'autre monde.

[1] C'est ainsi qu'à Rome, pendant les Saturnales, les maîtres devenaient les valets de leurs esclaves ; coutume qui prouve que si, dans tous les tems, on a violé les lois de la nature, elles n'ont jamais été entièrement méconnues. Attentive à ne pas laisser prescrire ses droits, elle ne cesse de les revendiquer. La philosophie s'arrête avec complaisance sur ces faits isolés, qui portent son empreinte et disposent fortement pour elle.

CHAPITRE IV.

De Surate.

Cette ville, située à l'entrée du golfe Cambaye sur la rive sud du Taphi, fut jadis belle et célèbre; mais plusieurs fois détruite et plusieurs fois rebâtie, elle n'offre aujourd'hui qu'un amas de masures, où rien ne retrace les brillantes descriptions qu'en ont faites Prévôt, d'Orville et l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique*. Les grands vaisseaux ne peuvent entrer dans la rivière, comme ils l'ont avancé; elle n'offre même qu'un mouillage incommode aux petits bâtimens. Souvent, dans l'impuissance d'y manœuvrer, les bateaux ordinaires sont obligés d'attendre la marée pour en sortir : quelquefois ceux qui sont chargés mettent quinze jours pour se rendre à bord des vaisseaux, qui mouillent à sept lieues de la ville et à trois de la côte. S'ils pouvaient mouiller à une lieue de Surate (ce qui demanderait que cette ville fût placée sur le bord de la mer, à l'entrée de la rivière), il n'est pas

douteux que dans peu de tems elle ne devînt la villè la plus peuplée, la plus commerçante et la plus riche de l'univers. [Quelque incommode que soit le port de Surate, il est néanmoins fréquenté par les vaisseaux qui s'y rendent d'Europe et de toutes les parties de l'Inde, parce qu'il est le seul sur la côte occidentale qui leur présente un mouillage sûr pendant la saison où règnent les vents de nord-est et de nord-ouest. Mais dès que les vents de sud et d'ouest commencent à souffler avec violence, ce mouillage devient extrêmement dangereux.

Les portugais furent les premiers européens qui s'établirent à Surate. La petite rivière Tapi ou Taphi qui baigne les murs de cette ville et dont le cours est fort tortueux, tient, dans l'opinion des banians, le premier rang après le Gange, qu'ils considèrent comme le plus ancien fleuve du monde; ils ont pour elle le même respect religieux, et sa fête est célébrée avec presque autant de solemnité.]

Les anglais, les hollandais et les portugais ont un comptoir dans cette place. La France y entretenait un consul, qui ne put jamais obtenir d'arborer le pavillon français à sa loge, et qui, dans cette guerre, a été obligé de se retirer. [Il est facile de juger que cette

défense était une suite du pouvoir que les anglais exerçaient à Surate et qui s'est encore accru. Ces despotes de l'Inde ne s'étaient pas contentés d'empêcher le pavillon français de flotter au-dessus de la loge de notre consul, ils avaient poussé l'abus de la puissance jusqu'à forcer le consul de France de détruire l'escalier par lequel il descendait de son jardin à la rivière.]

Le nabab fait sa résidence à une lieue de la ville : tributaire du mogol, il est esclave des anglais, qui dirigent toutes ses opérations, et commandent sans paraître souverains. La citadelle leur appartient : ils y placent leur pavillon à côté de celui du nabab, et leurs troupes gardent l'intérieur, tandis que les siennes occupent le dehors. La ville, autrefois moins peuplée, n'exigeait qu'une médiocre enceinte : les habitans l'entourèrent d'un mauvais mur de briques, pour se mettre à l'abri des insultes des marates ; mais quand le commerce y eut attiré de toutes parts les négocians et les ouvriers, il fallut bâtir des faubourgs et les enfermer dans une seconde enceinte.

Cet agrandissement donne cinq lieues de tour à Surate. Elle contient six cents mille

habitans : les anglais gardent la première enceinte, et les troupes du nabab la seconde.

Les hommes de tous les pays et de toutes les religions ont la liberté de s'établir à Surate. On y trouve des persans, des gentils, des mahométans et des chrétiens. Les parsis ou guèbres, descendans des anciens disciples de Zoroastre, qui adorent le feu, y ont un temple, monument de la simplicité des mœurs du peuple qui l'a construit. C'est une chaumière couverte de paille, qui renferme le feu sacré, continuellement entretenu par les prêtres. Vexés par les tartares, ces guèbres abandonnèrent successivement la Perse, le Koëstan, Ormus et Diu : pour se dérober à leur poursuite, ils s'embarquèrent et furent assaillis d'une tempête qui les jeta sur la côte de Guzurate. Quand ils y furent arrivés, leur premier soin fut de remercier Dieu de les avoir sauvés, et d'élever un temple au feu Behram. Quoique très-nombreux aujourd'hui, ils semblent ne former qu'une famille.

La classe des banians a des membres extrêmement riches ; mais les révolutions inattendues qui se succèdent continuellement, ne leur permettent pas de le paraître.

Surate est renommé par ses bayadères, dont le véritable nom est *dévédassi :* celui de bayadères que nous leur donnons, vient du mot *balladeiras,* qui signifie en portugais *danseuses.* Elles se consacrent à honorer les Dieux, qu'elles suivent dans les processions, en dansant et chantant devant leurs images. Un ouvrier destine ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, et l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile. On leur donne des maîtres de danse et de musique : les brames cultivent leur jeunesse, dont ils dérobent les prémices ; elles finissent par devenir femmes publiques. Alors elles forment un corps entre elles, et s'associent avec des musiciens, pour aller danser et amuser ceux qui les font appeler. Elles dansent et chantent au son du tal [1] et du matalan [2], qui les animent, les mettent en action et règlent leur

[1] Le tal est un instrument composé de deux espèces de petits plats, dont l'un est d'acier, et l'autre de cuivre. On les fait battre l'un contre l'autre ; ce qui rend un son aigre. Les tals qui précèdent la marche des nababs, sont de cuivre et beaucoup plus grands. *Voyez* pl. XVI, fig. 13.

[2] Espèce de petit tambour, qu'on porte en travers sur le corps, pour avoir la facilité de frapper avec les mains des deux côtés. *Voyez* pl. XVI, fig. 12.

mesure et leurs pas. Celui qui tient le tal, se penche du côté des danseuses, et semble leur communiquer, par la manière dont il frappe, la passion qu'elles mettent dans leurs gestes et dans leurs postures. Le mouvement de leurs yeux, qu'elles ferment à moitié tandis qu'elles penchent négligemment le corps en adoucissant la voix, annonce la plus grande volupté. Plusieurs hommes placés derrière, chantent en chœur le refrain de chaque verset. Les bayadères ont grand soin de se parer quand elles sont appelées : elles se parfument, se couvrent de bijoux, et mettent des habits tissus d'or et d'argent.

La branche la plus considérable du commerce de Surate, est le coton. Cette ville est le dépôt de celui de Daman, de Cambaye et des environs. On en charge plusieurs vaisseaux pour la Chine et le Bengale. Les agates, les pierres précieuses et les perles sont encore un objet essentiel de commerce. On tire des Gates un bois de tek [1] préférable, pour la construction, à celui du Pégu et d'Yanaon. Les vaisseaux construits à Surate durent jusqu'à cent cinquante ans : le blé qu'on récolte dans les environs, est le plus estimé de l'Inde.

[1] *Voyez* liv. IV, chap. 2. (S.)

CHAPITRE V.

De la division des Castes.

C'est à Sésostris que les indiens doivent, à ce qu'on croit, leur état civil et politique. Lorsque ce roi s'empara de l'Inde, il divisa le peuple en sept classes, parmi lesquelles les brachmanes ou sages tenaient le premier rang. Libres, exempts de travail, ils ne servaient personne; ils étaient seuls chargés de recevoir les offrandes pour les sacrifices. Le corps de la noblesse formait la seconde, et on ne choisissait les rois, les ministres, les généraux, tous ceux enfin qui gouvernaient ou défendaient l'Etat, que dans cette classe. Les magistrats, les laboureurs, les soldats et les artisans formaient les classes qui suivaient ces deux premières.

Quand les brames se furent élevés sur la chute des brachmanes, ils changèrent les lois et l'ancien culte, et réduisirent à quatre les sept classes primitives. La leur fut la première, et les mit au-dessus des rois : c'est cette division qui subsiste encore aujourd'hui.

La première classe comprend donc les bramés, qui sont les ministres de la religion [1]. Les chartriers, xatriers ou sétréas, qui sont les rajas, c'est-à-dire, ceux qui des-

[1] »« Tous les anciens historiens et beaucoup de modernes ont conservé aux brames le nom de *bruchmanes;* quelques-uns leur donnent le nom de *bramesses;* d'autres les appellent *brumins* ou *bramines.*

Jean de Bairos, historien portugais, les appelait *bramanes*, ce qui paraît assez naturel, puisqu'ils prennent leur nom de Brama.

Jean de Touist, dans sa *description du royaume de Guzarate*, dit qu'on les appelait *bramans.*

Plusieurs prétendent qu'ils descendent d'Abraham, par les enfans qu'il eut de Chettura, sa concubine; car ceux-ci, selon l'écriture, ayant été chassés de la maison paternelle, et se retirant vers l'orient, ont pu s'établir dans les Indes, et former un peuple nouveau dans les climats brûlés par l'ardeur du soleil. Les présens qu'Abraham leur avait faits en partant, outre l'or et les habits qu'ils emportèrent, étaient les sciences et les arts, mais principalement l'astrologie et la magie naturelle, dans lesquelles ils se sont montrés de tout tems fort habiles.

Epiphane sur-tout est de cette opinion; il dit, dans son ouvrage contre les hérésies, que les enfans d'Abraham, sortis de Chettura, ayant été comme abandonnés de leur père et bannis, s'étaient retirés dans le pays de *Magodia*, contrée de l'Arabie Heureuse, et qu'ils ont pu de là parvenir jusqu'aux Indes. »«

cendent des familles royales, composent la seconde classe. L'obscurité et la fable couvrent l'origine des anciens rois, dont ils se prétendent issus. La troisième classe est composée de vassiers, vaniguers ou veinsjas, qui sont les marchands : la quatrième est celle des choutres ou soudras ; elle renferme tous les corps de métiers. » « Cette division du peuple indien se trouve la même dans Abraham Roger, *sur la vie et les mœurs des bramines.* Il compte quatre *lignées* ou familles, dont la première est celle des *bramines*, la seconde les *sétréas*, la troisième les *veinsjas* et la quatrième les *soudras*. Quoique ces noms diffèrent en apparence de ceux que leur donne M. Sonnerat, ils signifient au fond la même chose.

On prétend qu'autrefois cette nation était divisée en sept corps ou tribus, parmi lesquelles les *bramines* et *gymnosophistes* tenaient le premier rang : ils étaient libres, exempts de travail, et ne servaient personne. Leur occupation était de recevoir les offrandes pour les sacrifices, et d'avoir soin des morts. Ils faisaient accroire au peuple qu'ils savaient tout ce qui se passait dans le paradis et dans l'enfer.

Après les bramines, venait le corps de la noblesse, dans lequel on choisissait les rois, les ministres, les généraux, tous ceux enfin qui gouvernaient ou défendaient l'Etat. Les magistrats, les laboureurs, les soldats et les artisans formaient les classes qui suivaient ces deux premières. » «

L'opinion commune sur l'origine de ces quatre corps ou castes, est que les brames sont sortis de la tête de Brouma : c'est pour cette raison qu'on les regarde comme des hommes privilégiés, à qui cette grande divinité a communiqué son esprit et sa sagesse. On fait naître les rajas de ses épaules, parce qu'ils soutiennent le poids du gouvernement, et qu'ils portent les armes pour la défense de la patrie. Les vassiers doivent leur origine à son ventre; ce qui désigne l'entretien du corps. Enfin on fait sortir les choutres des pieds de ce dieu, voulant marquer par-là tout ce qu'il y a de pénible dans la vie, parce que leur caste est composée d'artisans et de mercénaires, qui vaquent aux offices les plus fatigans.

La tribu des brames se subdivise en trois, et comprend les vaïdiguers, les sivebramnals et les strivaichenavals.

Les vaïdiguers occupent le premier rang.

Ce sont les pandjancarers [1] qui font les almanachs et tirent les augures : ils font les cérémonies pour les morts, et dirigent les opérations matrimoniales, depuis l'instant où l'on demande une fille jusqu'à ce que le mariage soit entièrement conclu. Ces brames sont tenus de réciter tous les jours les védams, de faire exactement le sandivané [2] matin et soir, quand le soleil se lève et lorsqu'il se couche, et de se baigner en faisant cette prière. Chaque jour, ils vont chez les indiens qui leur font des aumônes, pour leur annoncer les jours heureux ou malheureux. Ils sont tous de la secte de Chiven, et se frottent le corps, les bras, les épaules et le front de cendres de bouze de vache.

[1] Ce mot dérive de Pandjangam. C'est ainsi qu'on appelle un livre astronomique, que les brames du Tanjaour et ceux du temple de Cangivaron composent tous les ans. On y voit à quelle heure le soleil entre dans chaque signe du zodiaque, ses éclipses, celles de la lune, l'heure du jour à laquelle cette planète entre dans une des vingt-sept étoiles, qu'ils appellent ses maisons. On y voit encore le tems où les planètes malfaisantes passent au zénith, et enfin tout ce qui a rapport aux fêtes.

[2] *Voyez* liv. III, chap. 6, *des Cérémonies particulières des Indiens.*

De grand matin, avant de faire le sandivané, de même qu'à midi, avant leur premier repas, ils mettent sur leur front deux ou trois lignes de santal préparé [1], qu'ils mêlent avec du *safran* pour le rendre plus jaune. Ils ajoutent dans le milieu une marque ronde, d'un jaune rougeâtre, composé de safran mêlé de chaux qui le rougit, et deux ou trois grains de riz entiers. On nomme ce signe *Atchadépotou*. Quelquefois ils ne mettent qu'une ligne de santal, avec une marque rouge sang de bœuf dans le milieu : pour lors ils en ajoutent une noire sous cette dernière, ou bien ils portent, en croissant, une ligne de safran et de chaux, dans le milieu de laquelle ils mettent une marque noire en forme de larme, et par-dessous une autre plus petite, ronde et de la même couleur. Ils font ces marques noires avec des charbons provenus des offrandes brûlées devant la figure de Chiven; mais pour l'ordinaire, c'est le résidu de toiles brûlées avec du beurre sur la montagne de Tirounamaley. Les bramcs de ce temple en font présent à leurs confrères,

[1] Cette préparation consiste à frotter du santal avec de l'eau sur une pierre dure; ce qui forme une pâte jaune, épaisse, quoique fluide, dont quelquefois les chivénistes se peignent aussi les tempes.

de même qu'aux autres indiens distingués de différentes villes de la côte de Coromandel.

Les sivebramnals font des cérémonies dans les temples de Chiven, et les colliers de fleurs dont on orne le Lingam [1]. Ils préparent le santal pour les signes qu'on met à ce dieu, et font cuire les offrandes qui lui sont présentées. Ce sont eux qui par des prières et des cérémonies, font descendre les dieux dans les temples, et désignent l'endroit où l'on doit les construire. Sectateurs de Chiven, c'est de leur tribu qu'on tire les gourous; ils doivent réciter continuellement les védams, se baigner trois fois par jour, c'est-à-dire, le matin et le soir en faisant le sandivané; de même qu'avant d'aller mettre les signes de santal au Lingam, ou l'orner de fleurs; ce qui se fait à midi. La même cérémonie se répète toutes les fois qu'ils veulent toucher à leur dieu [2].

Les Sivebramnals se frottent la poitrine, les épaules, les bras et le front, de cendres de bouze de vache. Avant le dîner, ils se mettent

[1] Le Lingam est la représentation des parties naturelles de l'homme et de la femme, réunies. *Voyez* liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

[2] Les prêtres des égyptiens et des juifs pratiquaient cette même cérémonie avant d'entrer dans leurs temples.

sur le front une marque ronde de santal et de couleur jaune. Quelquefois ils placent au milieu un point noir fait avec le noir de fumée, qu'ils retirent du camphre brûlé devant la figure du Chiven. Comme ils doivent toujours avoir des cendres sur eux, ils en remettent après s'être baignés.

Les Strivaichevanals sont les brames de Vichenou ; ils sont chargés des cérémonies dans ses temples, et ils sont dans leur secte ce que les sivebrammals sont dans celle de Chiven. C'est de leur tribu que se tirent les gourous de Vichenou, qu'on appelle *Adjariars* [1]. Cette tribu se subdivise en deux autres, dont les opinions sont différentes sur la nature de Dieu ; l'une se nomme *Vadakalers*, et l'autre *Tingalers* ; on les distingue par le signe du front, qui ressemble à un *upsilon* : celui des

[1] Le nom de *gourou*, quoique collectif, n'est cependant attribué particulièrement qu'aux ministres de Chiven; ceux de Vichenou s'appellent *Adjariars*. Le gourou est toujours un brame qui instruit les indiens de la religion, fait leurs grands sacrifices, et les initie aux mystères : c'est une espèce de charge, qui passe de père en fils. Les indiens ont pour eux le plus grand respect : ils se précipitent à terre en les abordant, et ne leur parlent que la main sur la bouche, afin d'empêcher que l'haleine ne souillent leur corps.

vandakalers descend sur le nez, et se termine en pointe; les bords en sont blancs et la marque du milieu jaune. Le signe des tingalers se termine en s'arrondissant entre les deux sourcils; les bords en sont blancs, et la marque du milieu rouge; il se nomme *tirnamon* ou *tiroussounnam*; nom qui lui vient de ce que l'espèce de craie avec laquelle on fait la marque jaune s'appelle *namon* ou *naman*; la marque blanche est faite avec du safran et de la chaux. La marque blanche représente Vichenou, la jaune et la rouge Latchimi son épouse. C'est à leur lever et à jeun qu'ils doivent mettre ces signes.

Tous les brames portent un cordon en écharpe, qui va de gauche à droite, placé sur la chair. Il se donne à l'âge de sept à neuf ans avec beaucoup de cérémonies. Ces nouveaux initiés se nomment *Brammassari*, c'est-à-dire, jeunes élèves de la caste de Brouma, qui étudient les rites, les usages, et tout ce qui concerne l'état sacerdotal. A l'âge de douze ans ils reçoivent le nom de Brames, et on leur confère le pouvoir de faire les fonctions du sacerdoce. Cette dernière cérémonie est toujours suivie du mariage, au moment duquel on leur donne un autre cordon. Dans l'intervalle de

ces deux ordinations, les novices sont obligés de se lever tous les jours de grand matin pour se purifier par le bain et faire la prière; il faut encore qu'ils emploient la journée à apprendre par cœur des leçons de théologie, et des morceaux tirés des vies de leurs Dieux.

La ligne ou cordon des brames est composée d'un nombre déterminé de fils de coton, que l'on observe scrupuleusement; elle est filée sans quenouille, par la main des brames, avec les doigts seulement; il faut prendre garde à la qualité du coton, à la manière de le tenir entre les doigts, et au nombre des brins qui doivent entrer dans son tissu, auquel on fait un nœud, appelé le *nœud de Brouma*, qui est un assemblage de plusieurs autres nœuds. La ligne des novices n'a que trois brins, composés de plusieurs fils avec un nœud seulement; celle qu'on donne à la seconde ordination, au moment du mariage, doit avoir six brins avec deux nœuds; et à mesure que les brames ont des enfans, on augmente le nombre des fils et des nœuds, jusqu'au point marqué par les védams.

La cérémonie de conférer la ligne à un enfant brame se fait avec beaucoup d'appareil; on rassemble tous les parens et les amis de la

famille sous une tente ou pandal, dressée dans la cour de la maison paternelle : on commence la fête par se frotter d'huile et se purifier ; les homans ou sacrifices se répètent jusqu'à cent huit fois ; on les croirait manqués, si le feu sacré qu'on entretient venait à s'éteindre. On distribue du bétel [1] et on attache ensuite au bras de l'enfant un préservatif ou talisman, qui est un petit joyau sur lequel sont tracés quelques caractères mystérieux : tel est le cérémonial du premier jour. Le lendemain, le brammassari ou novice se purifie de grand matin par le bain ; les brames se rassemblent sous la tente préparée, et après avoir répété les mêmes sacrifices que le jour précédent, le père lui coupe, dans

[1] Le bétel est la feuille d'une plante du genre du poivre : on la place au pied d'un arbre, sur lequel elle grimpe ; sa feuille ressemble à celle du poivrier. On la prépare avec de la noix d'arèque et un peu de chaux brulée, faite de coquillages. Les indiens en mâchent sans cesse, mais ne l'avalent point : leur palais se trouve agréablement flatté du jus qu'ils en expriment. Le bétel fait beaucoup saliver, conserve les dents et rend l'haleine agréable. C'est un usage général dans toutes les cérémonies et les visites, de présenter le bétel. *Voyez* de plus grands détails sur le bétel au livre V, parag. 3, *des Plantes*. (S.)

cinq endroits différens, quelque peu de cheveux avec un rasoir, qu'il a eu soin de purifier par une aspersion d'eau lustrale; il mêle ces cheveux avec du riz cuit, que la mère tient dans les mains; alors le barbier rase le jeune brame, et il lui laisse cinq toupets de cheveux aux endroits marqués par le père : le candidat ayant été souillé par la main du barbier, se purifie en se lavant aussitôt qu'il est rasé. Le sacrifice du riz brûlé et les libations se répètent. On frotte ensuite le bramassari de santal, et on lui marque le front du signe caractéristique de sa secte; le petit linge qui doit couvrir sa nudité se place mystérieusement. On attache à sa ligne, qui fait le principal objet de la fête, un petit morceau de peau de cerf. Des femmes, en faisant le tour de la tente, présentent ce cordon dans un bassin, aux brames de l'assemblée, afin qu'ils le bénissent en le touchant de la main; après ce cérémonial, l'officiant le met au cou du novice, et lui donne sa bénédiction : ils se mettent ensuite sous un voile, et le ministre lui apprend un mot de deux ou trois syllabes, qui ne doit être entendu de personne. Le jeune brame reçoit ensuite des instructions relatives à son ministère, et on frotte la ligne

de safran; enfin, la dernière cérémonie est de tirer l'œillade au brammassari.

Plusieurs castes de la tribu des choutres, tels que les chétis et les cométis, les charpentiers, les forgerons, les orfèvres, et d'autres castes, ont aussi le droit de porter la ligne. C'est une preuve qu'elle n'est pas une marque de distinction du sacerdoce : cependant les brames ne la leur souffrent que parce qu'ils disent que c'est un beau harnois à un âne. Les cérémonies qu'on observe en la conférant, varient selon la différence des castes; mais parmi les brames, elles se font avec plus de pompe et d'ostentation [1].

Les brames vont presque tous la tête nue;

[1] Des missionnaires ont cru devoir aussi porter la ligne, et ne pas la faire quitter à ceux de leurs néophytes qui l'avaient reçue selon le rit de leur caste, afin de ne pas les éloigner par la privation d'une marque d'honneur à laquelle ils les voyaient fortement attachés. Mais le concile de Goa condamna cette mitigation : l'affaire fut portée au tribunal du saint-siége; Grégoire XV qui l'occupait, donna une bulle par laquelle il permit de porter la ligne dans les Indes, afin d'y propager les conversions; mais sous la restriction que les néophytes abandonneraient celles qu'ils tenaient de la main des brames, pour en recevoir une bénite par les missionnaires, selon le rit de l'église.

ils se rasent les cheveux, à l'exception d'un petit toupet qu'ils laissent derrière la tête, et qu'on nomme *condoubi*, à peu-près semblable au penesé des chinois; il pend par-derrière avec un nœud, ce qui distingue particulièrement les brames des autres castes. Leur habillement est une pagne ou toile qui leur fait le tour du corps au-dessus des hanches, se relève entre les cuisses, et tombe devant par un de ses bouts.

Les brames vaïdiguers, sivebramnals et strivaïchenavals peuvent se marier; mais ils ne doivent vivre que d'aumônes, et s'abstenir, ainsi que les prêtres égyptiens, de tout ce qui a vie. Il leur est défendu d'assister aux enterremens; et ils ne peuvent entrer dans une maison où se trouve un cadavre que dix jours après qu'on l'en a retiré. Ils ont secoué aujourd'hui ces préjugés, suivent les funérailles, et vont consoler les parens dans les maisons des morts, afin d'en obtenir quelques aumônes.

Trois autres tribus se disent brames; mais les premiers ne veulent pas les reconnaître pour tels. Les autres indiens les regardent comme basses castes de brames; elles comprennent le tatouvadiels, les goutcheliers et les moratia-papars.

Les tatouvadiels, sectateurs de Vichenou, se frottent de santal et portent au front une ligne noire perpendiculaire, avec une marque ronde de couleur rouge qu'ils mettent dans le milieu.

Les goutcheliers peuvent être des deux sectes : quand ils sont de celle de Chiven, ils portent les mêmes signes que les sivebrammals, et les mêmes que les tatouvadiels, s'ils sont de la secte de Vichenou.

Les moratia-papars, quoique formant entre eux une tribu différente, ne sont point distingués des goutcheliers.

Ces trois dernières tribus ne sont obligées à aucune cérémonie, ne servent point dans les temples, et ne vivent pas d'aumônes comme les autres brames. Ils se mettent au service de ceux qui veulent les payer, prennent de l'emploi chez les mogols, et même chez les européens; leur habit ne diffère pas de celui des autres habitans.

Les brames, comme se prétendant sortis de la tête de Brouma, se sont arrogés, à l'exclusion de toutes les autres castes, les fonctions du sacerdoce [1] : ils sont les gardiens et

[1] Parmi les juifs, le sacerdoce appartenait à la seule

les interprètes des livres de la loi; le droit d'instruire et d'enseigner leur appartient, et ils sont juges de tous les différends; ils persuadent au peuple qu'ils tiennent toutes ces prérogatives de Dieu même; et d'après ces idées, qu'ils ont soin d'inculquer, on les regarde comme des hommes célestes [1].

tribu de Lévi : il fallait y être né pour devenir lévite ou prêtre. Il faut de même, chez les indiens, être né brame pour prétendre aux honneurs du sacerdoce. Le mérite, les services, rien n'y peut faire admettre un sujet qui ne serait pas né dans cette caste.

[1] Chaque peuple a ses brames : ils sont regardés chez tous comme des hommes saints et des illuminés, qui parlent à la divinité, la représentent sur la terre, et disposent du ciel en son nom. Tels étaient les philosophes chez les grecs, les mages parmi les perses, les chaldéens chez les assyriens, les druides parmi les gaulois, et les tuditanes chez les espagnols, etc.

»« C'est donc avec raison que le P. Papin attribue aux brames cinq des prérogatives principales : la première, de pouvoir célébrer la fête du *jagam*, dans laquelle ils égorgent une bête dont ils mangent la chair; la seconde, de montrer aux autres la manière de célébrer le *jagam*; la troisième, de lire et d'apprendre le *védam*; la quatrième, d'expliquer et d'enseigner aux autres familles ce livre de la loi; et la cinquième, d'être exempts de faire l'aumône, les autorisant seuls à la demander. Ils font beaucoup valoir ce dernier privilége, à la faveur duquel

Quoique leur caste soit dépositaire du sacerdoce, tous cependant n'en exercent pas les

ils donnent à peine à leurs confrères nécessiteux, mais jamais à d'autres. Quand on leur demande la charité, ils répondent *pro*, *pro*, c'est-à-dire, *passez*, *passez*. Cependant ils recommandent continuellement d'être charitable, sur-tout envers les brames, parce que c'est une œuvre agréable à Dieu, au lieu que de donner à d'autres, c'est une action indifférente ou du moins une bonne œuvre perdue. A force d'exciter la générosité de leurs bienfaiteurs, ils les ruinent souvent; aussi les voit-on assidus à leur porte, les jours de libéralité et de dévotion.

Abraham Roger rapporte aussi quelques-unes des supercheries des brames, et leurs tours d'adresse dans l'administration des affaires temporelles : il dit que non-seulement ceux qui demeurent dans les villes ont soin d'enseigner aux autres à lire, à écrire, à chiffrer, mais encore de les rendre subtils dans leur religion, et que le souverain leur donne de quoi faire subsister honnêtement leurs familles; mais comme il est obligé de les entretenir tous, et que le nombre en est fort grand, surtout dans les campagnes, où l'on en voit quantité qui vivent d'aumônes et de leur travail, le roi leur abandonne des villages avec leurs dépendances, dans la possession desquels lui ou ses successeurs rentrent souvent, après un certain laps de tems.

Afin de prévenir ce retrait, les brames imaginèrent d'obtenir des espèces de lettres patentes qui leur accordaient la permission de se partager ces terres : ils firent graver sur le cuivre le partage et le rescrit du roi, qui les auto-

fonctions dans les pagodes; le nombre en serait trop grand : plusieurs font leurs sacrifices et leurs cérémonies dans leurs propres maisons avec leur habillement ordinaire; ce n'est que dans certaines occasions qu'on en convoque une multitude dans les temples : quelques-uns gagnent leur vie à dire la bonne aventure; d'autres vivent en cénobites dans des monastères, que des princes et des gens riches leur ont fait bâtir par dévotion : une ou deux familles seulement sont réservées pour le service des pagodes; elles sont rentées et vivent fort à leur aise. Les mets qu'on présente aux idoles, leur fournissent une abondante nourriture. La vénération qu'on a pour leur personne et leur caractère, est si grande que les princes et les particuliers opulens

risait à le faire; par ce moyen ses successeurs ne pouvaient revenir contre la donation : ceux-ci d'ailleurs craindraient que les plaintes des bramês indigens n'attirassent sur eux la colère des Dieux; et les intéressés à les entretenir dans ces sentimens timorés, ne manquent pas d'appuyer sur la certitude d'une vengeance céleste, si on leur retirait ces dons charitables. Ainsi ils ont trouvé le secret de ne rien laisser échapper de ce qui est une fois entre leurs mains. Les habitans du pays disent qu'ils absorbent plus de la troisième partie des revenus de l'Etat. »«

donnent tous les jours, ou un certain nombre de jours dans l'année, à manger à vingt, trente, cinquante et même cent brames. Ces prêtres leur persuadent que l'œuvre la plus méritoire est de leur faire des largesses, de leur bâtir des monastères, et de les respecter comme des Dieux.

Ces idées prennent aisément dans l'esprit d'un peuple crédule et superstitieux; de là vient l'usage de leur faire présent en certaines occasions de dix sortes de choses, ce qu'on appelle les *dix dons*. Cette offrande se pratique sur-tout à la mort des gens riches; alors on leur donne une ou plusieurs vaches, quelques pièces de terre, du beurre, de la toile, du sucre, du sel, des vases de métal, quelques monnaies d'or, et enfin des denrées pour leur nourriture.

Leur personne est si sacrée qu'ils ne peuvent être punis de mort pour quelque crime que ce puisse être. Si quelqu'un d'eux l'a méritée, on lui crève les yeux; mais on le laisse vivre. Tuer un brame est un des cinq grands péchés presque irrémissibles; et les védams ordonnent à quiconque serait coupable d'un pareil meurtre, de faire un pélerinage de douze ans en demandant l'aumône, ayant à la main le

crâne du brame, dans lequel il est obligé de manger et de boire tout ce qu'on lui donne ; ce tems expiré, il doit encore faire beaucoup d'aumônes, et bâtir un temple au dieu de la secte du brame qu'il a tué [1].

Les peines qu'ils infligent à leurs femmes surprises en adultère, est de les renfermer entre quatre murailles ; mais s'ils les aiment, ils leur pardonnent, et la faute est oubliée. Cette réconciliation donne lieu à un grand festin auquel beaucoup de brames et de bramines sont invités, et la coupable les sert à

[1] Les juifs avaient une coutume à-peu-près semblable. Un meurtrier était banni pour trois ans, et condamné à parcourir toutes les villes de sa nation, en criant par les rues qu'il était un homicide. Pendant ce tems, il ne pouvait ni manger de la viande, ni boire du vin. Obligé de laisser croître ses cheveux et sa barbe, sans se laver, il ne lui était permis de se couvrir la tête qu'une fois par mois. Le bras avec lequel il avait commis le meurtre, était attaché par une chaîne à son cou : c'est ainsi qu'il expiait son crime.

[Quelques-uns subissaient une autre peine, qui consistait à se coucher par terre devant la synagogue, et les passans marchaient sur le corps du coupable. Lorsque les juifs avaient encore leur propre roi, et qu'ils n'étaient pas gouvernés par les romains, un meurtrier était puni de mort. Presque toutes les nations s'accordent à lui infliger ce châtiment].

table. François Caron, dans son *Histoire indienne*, rapporte qu'un brâme ayant trouvé sa femme couchée avec un autre, la lia et tua l'adultère. Le lendemain il invita tous ses parens et ceux de sa femme à un festin; quand on fut à table, et au moment où l'on commençait à se réjouir, le mari sortit pour aller couper au mort les parties de la génération, qu'il mit dans une boîte ornée de fleurs; après quoi déliant sa femme, et la couvrant d'un suaire, il lui ordonna d'aller porter la boîte aux convives. La malheureuse obéit, et vint se jeter demi-morte aux genoux de l'assemblée; à l'ouverture de la boîte elle s'évanouit, et le mari lui coupa la tête [1].

Revenons à la division des castes. La seconde tribu composée de chatriers ou rajas, et des militaires, se subdivise en trois, et comprend les bondilliers, les rajapoutrers, et les maratiers : tous les membres de cette tribu ne peuvent prendre que le métier des armes; ceux qui ne sont pas rois servent en qualité

[1] Les romains avaient aussi le pouvoir de tuer leurs femmes surprises en adultère. Dans le Japon, il n'est pas seulement permis aux maris de les tuer, mais en leur absence, tous les parens, et même les domestiques peuvent le faire.

de soldats. Les rajas, avant la conquête des mogols, étaient maîtres du gouvernement : ils conservent encore quelques petites souverainetés dans les montagnes. La caste des bondilliers est presque éteinte : on n'en connaît plus qu'une famille à la côte de Coromandel ; c'est celle des derniers rois de Gingi. Cette tribu peut être indifféremment de la secte de Chiven ou de Vichenou. Ils ne peuvent lire le védam ; mais ils ont la prérogative d'en entendre la lecture.

La troisième tribu, c'est-à-dire celle des marchands, appelés *vassiers*, est presque éteinte ; il n'en reste plus que quelques familles dans le royaume de Ramessourin ; elle n'est pas la même que celle des marchands qui trafiquent aujourd'hui dans toute l'Inde, sous le nom de *chétis* et de *cométis*.

La tribu des choutres, qui forme la quatrième, est la plus nombreuse ; elle se divise en main droite et en main gauche.

La main droite comprend 1.° les vélagers, qui se subdivisent en chogia-vélagers, carécatou-vélagers, niroupouchis-vélagers, et doulouva-vélagers, connus aussi sous le nom d'*aguamoudiers*, que les européens appellent *dobachis*, nom qui signifie *serviteurs*. Les

laboureurs occupent le premier rang chez les vélagers, les autres prennent de l'emploi par-tout où ils en trouvent. 2.° Les caravers, caste talinga : ce sont les marchands de manille de verre. 3.° Les camouvars, caste talinga, qui diffère peu de la précédente ; ils font le même commerce. 4.° Les coiladiors, caste talinga. 5.° Les cométis ou marchands : ils étaient autrefois de la main gauche, et ne formaient qu'une classe avec les chétis ; mais depuis qu'ils ont prié les choutres de la main droite de les recevoir comme leurs enfans, ils sont entrés dans l'autre rang. 6.° Les natamadiers. 7.° Les caquilliers ou tisserands. 8.° Les bainiers, espèce de religieux que l'on appelle *poutcharis*, qui vivent d'aumônes et se tiennent dans les temples de Mariatale, déesse de la petite vérole[1]. 9.° Les amaters ou barbiers. 10.° Les panichévers, qui sont les serviteurs des vélagers. 11.° Les vanars ou blanchisseurs. 12.° Les condoumiers ou médecins, qui guérissent les morsures des serpens. 13.° Les dévédassi-quels ou tévadia-quels que nous appelons communément *bayadères*. Ceux qui composent ces cinq dernières castes peu-

[1] Voy. liv. III, chap. 7, *des Religieux indiens*.

vent être de la main droite ou de la main gauche. Ceux qui servent les choutres de la main droite sont censés être dans ce rang, et ne peuvent point servir ceux de la main gauche; et ceux de cette main, à leur tour, ne servent pas ceux de l'autre.

14.° Les parias forment la dernière caste; ils sont regardés par les autres indiens comme des gens infâmes, souillés, abominables et réprouvés : dans les actes publics et dans la vie civile, on ne daigne pas les mettre au rang des castes. Proscrits par cet avilissement, ils ont leurs habitations dans des quartiers séparés. Ce n'est point assez qu'ils soient éloignés des villes, bourgs ou villages communs aux restes de la nation, il faut encore qu'il y ait une distance assez considérable pour que le vent ne communique pas des influences impures et contagieuses, qu'on craindrait de leur trop grande proximité.

Leurs maisons sont des cahutes où un homme peut à peine entrer, et elles forment de petits villages qu'on appelle *Paretcheris*. Il leur est défendu de puiser de l'eau dans les puits des autres castes; ils en ont de particuliers aux environs de leurs demeures, autour desquels ils sont obligés de mettre des

os d'animaux, afin qu'on les reconnaisse et qu'on les évite. En général les fonctions des parias consistent à rendre les services les plus vils et les plus dégoûtans. Quand un indien d'une autre caste permet à quelqu'un d'entre eux de lui parler, cet infortuné est obligé de tenir une main devant sa bouche, afin d'empêcher son haleine de se porter vers lui; et s'il le rencontre sur un grand chemin, il faut qu'il se détourne pour le laisser passer. Si quelque indien, fût-ce même un choutre, touche par mégarde un paria, il est obligé d'aller se purifier dans le bain. Les brames ne peuvent les regarder, et les parias sont obligés de fuir dès qu'ils en voient. Ils ne sont d'aucune secte : exclus des assemblées du peuple, ils ne peuvent jamais entrer dans les temples, et sont exempts de prier et de faire des offrandes. Le mépris et l'aversion qu'on a pour eux sont portés si loin, qu'on se donne bien de garde de manger quelque chose qu'ils auraient apprêté, ou de boire dans des vases dont ils se seraient servis : ils ne peuvent entrer dans la maison d'un indien d'une autre caste, ou s'ils sont chargés de quelque travail dans une maison, on pratique une porte qui ne sert que pour eux; mais ils

doivent passer en baissant les yeux ; car si l'on s'apercevait qu'ils eussent regardé dans la cuisine, on serait obligé d'en briser tous les ustensiles. Un indien croira faire une bonne œuvre en sauvant la vie à des insectes, des serpens et autres animaux ; tandis qu'il laissera périr un paria plutôt que de lui tendre la main pour le retirer d'un précipice, dans la crainte de se souiller en le touchant.

Les parias servent chez les vélagers pour cultiver la terre ou panser les chevaux, et chez les européens en qualité de cuisiniers et de porte-faix. Ils ne sont tenus à aucun régime, mangent du bœuf et boivent des liqueurs spiritueuses. Cet attentat contre un animal sacré, et l'abrutissement où l'ivrognerie plongeait les coupables, est, selon quelques écrivains, l'origine de leur infamie : il est plus probable que c'est à la superstition que ces malheureux doivent l'avilissement dans lequel ils vivent ; les indiens n'ont tant de mépris pour eux, que parce qu'ils pensent que quand on fait beaucoup de mal sur la terre, on renaît paria. Sans doute, lors de la division des castes, on conserva la ligne de démarcation qui, dans tous les pays, sépare le riche du pauvre ; la partie la plus indigente

fut rejetée à la dernière classe, et condamnée à n'en jamais sortir. La misère et l'opprobre y devinrent héréditaires. Cette première injustice fut l'ouvrage de la politique ; mais dans la suite elle fut aggravée par la religion. Pour se décharger du crime de l'avoir commise, les indiens y cherchèrent une cause surnaturelle; le dogme de la transmigration des ames leur en facilita les moyens. Il était naturel d'imaginer que le coupable ne devait revivre que pour souffrir; et dans ce principe la triste condition de paria lui fut assignée [1].

[1] »« Du tems d'Abraham Roger, on distinguait deux sortes de *parias*. Il nomme les premiers *parias* et les seconds *siriperen*. Les parias qui sont, dit-il, censés de meilleures familles que les autres, ne mangent point dans les maisons des *sirperens* ; mais ceux-ci mangent chez les parias, à qui ils sont obligés de rendre toutes sortes de respect, en se tenant debout devant eux, les mains élevées.

En 1640, un siriperen n'ayant pas voulu rendre ces honneurs à des parias de Paliacate, ceux-ci le saisirent, et lui coupèrent les cheveux en signe d'ignominie. C'était le plus grand affront qu'on pût lui faire. Cette sorte de punition paraît être un reste de l'ancien usage des indiens. Isidore rapporte que, quand un homme avait commis une faute considérable, le roi lui commandait de se faire couper les cheveux, ce que le peuple regardait comme le plus grand déshonneur. Lorsque les *siri-*

Le nombre des parias est si grand, que s'ils voulaient sortir de l'opprobre où on les tient, ils seraient en état d'opprimer les autres castes; mais ils y sont absolument insensibles. L'infamie des parias rejaillit sur les européens; ces derniers sont d'autant plus en horreur, qu'outre leur peu de respect pour la vache, dont ils mangent la chair, les indiens leur reprochent encore de cracher dans les maisons et même dans les temples, de boire en appliquant le vase aux lèvres, de porter les doigts à la bouche, de manière que la salive les souille, etc. »« Le hollandais Gauthier Schouten, dans son *Voyage aux Indes orien-*

perens, ajoute Abraham Roger, se marient, ils ne peuvent pas dresser de *pandal* ou tente nuptiale, à plus de trois bâtons; et s'ils passaient ce nombre, tout le monde s'ameûterait contre eux, tant on est stricte sur le maintien des usages et des priviléges de chacun.

Il faut savoir que dans l'Inde, on met devant la porte des mariés quelques branches d'arbre, pour en tirer de l'ombrage, et on attache à d'assez gros bâtons des feuilles de *pisang*, comme symboles de la joie : ce sont ces bâtons ou piquets que les *siriperens* n'ont pas le droit de mettre au-delà de trois dans leurs fêtes nuptiales; et s'il leur arrivait d'en planter seulement un de plus, cette licence leur attirerait de terribles affaires de la part du gouvernement et sur-tout des *parias*, leurs confrères »«.

tales, raconte une aventure qui lui arriva à lui et à ses compagnons : étant pressés par la soif, ils allèrent à un puits et y trouvèrent un pot attaché à une corde ; ils s'en servirent pour puiser de l'eau, et burent dans les cruches qui se rencontrèrent là. A peine avaient-ils bu, qu'une troupe de femmes armées de bâtons vint fondre sur eux. Elles brisèrent d'abord les cruches, et poussèrent de grands cris et des hurlemens ; ensuite elles battirent des mains et vinrent regarder les européens sous le nez, en leur disant des injures. La cause de ces emportemens venait de ce que, traitant les chrétiens de gens immondes, elles étaient persuadées qu'ils avaient souillé leurs vases, non-seulement en s'en servant pour boire, mais encore en les touchant de leurs lèvres. » « Ainsi un européen est tout ce que les indiens connaissent de plus méprisable ; ils le nomment *Parangui*, nom qu'ils donnèrent aux portugais, lorsque ceux-ci abordèrent dans leur pays ; et c'est un terme qui marque le souverain mépris qu'ils ont pour toutes les nations de l'Europe [1].

[1] Ce mépris qu'ils ont pour les européens, leur fait regarder la religion chrétienne avec une espèce d'horreur. Les brames, intéressés à la décrier, s'efforcent

La tribu de la main gauche comprend, 1°. les chétis ou marchands, autre tribu que

de fortifier l'aversion invincible que les indiens ont pour les européens. Quand on parle devant eux du christianisme, ils s'écrient que les chrétiens sont des infâmes, *qui mangent de la vache et boivent du vin* : ils ajoutent qu'ils sont encore plus détestables que les *parias*; et il n'en faut pas davantage pour arrêter un indien qui aurait le desir de se faire chrétien. Les clameurs s'élèvent encore davantage, lorsqu'on lui voit faire la plus légère démarche relative à sa conversion : il entend alors crier de toutes parts qu'il va perdre les prérogatives de sa caste, qu'on ne le souffrira plus dans la société, qu'il deviendra *paria*, *parangui*, et le plus méprisable de tous les hommes. Alors la force du préjugé, la honte et la crainte étouffent en lui les dispositions favorables où il pourrait être d'embrasser la religion chrétienne.

Quelques missionnaires voyant que l'horreur pour les parias et la manière de vivre des européens étaient des obstacles aux progrès du christianisme, affectèrent l'extérieur des brames, des pénitens et des saniassis, en se conformant à leur manière de vivre et de s'habiller; ils évitèrent sur-tout de communiquer avec les parias, ainsi que de leur administrer les sacremens : mais M. de Tournon, légat apostolique pour les missions étrangères, condamna cette politique comme contraire à l'évangile, qui ne met aucune distinction entre les fidèles. Il ordonna d'administrer les parias, et son décret a été confirmé par les successeurs de Clément XI, sous le pontificat duquel il fut rendu.

les cométis. 2°. Les camalers, qui renferment sous cette dénomination tous les artisans qui se servent du marteau, tels que les tatars ou orfèvres, les tachiers ou charpentiers, les caroumars ou forgerons, les canars ou chaudronniers et cuivriers; les membres de cette caste se regardent tous comme parens. 3°. Les vanniers, qui font l'huile. 4°. Les sanars ou sourers, qui recueillent le calou, liqueur qu'on tire du palmier. 5°. Les pallis, dont les femmes sont de la main droite, parce qu'elles portent au cou, comme les femmes de la main droite, des grains de verre de la grosseur d'une tête d'épingle, qu'on nomme *cariamants*. 6° Les chédars ou tisserands, autre tribu que ceux de la main droite, de même dénomination. 7°. Les sacliels ou cordonniers, qui sont dans la tribu de la main gauche ce que les parias sont dans l'autre; mais ils sont encore plus méprisés que les parias, parce qu'ils emploient le cuir de vache à faire des chaussures. Cependant, malgré cette profanation, et le scrupule d'être souillé en se servant de ce qui vient de cette caste avilie, on ne laisse pas de porter des chaussures.

Quelques indiens prétendent qu'anciennement les choutres étaient tous compris dans

la même classe, et qu'ils furent divisés en différentes tribus par le roi Salivagana, dont l'existence remonte à dix-huit cents ans.

Les castes suivantes sont totalement séparées, et n'entrent point dans la division de main droite et de main gauche.

Les eidcyers ou pasteurs sont tous vichenou-baters; ils étaient autrefois d'aussi basse caste que les parias, et relégués comme eux hors des villes. L'amas de cahutes qui formaient leur habitation, s'appellait *edetchery*; mais depuis l'incarnation de Vichenou sous le nom de *Quichena*, qu'un berger éleva chez lui comme son propre fils, ils sont reconnus pour la première caste des choutres, peuvent faire le commerce et prétendre à toutes sortes d'honneurs; mais ils s'aviliraient et perdraient leur caste s'ils embrassaient les métiers dans lesquels on se sert du marteau.

Les cossévers ou potiers sont tous chivabaters.

Les moutchiers ou peintres, doreurs et malletiers sont aussi vichenou-baters, quoique talingas; les autres castes les méprisent et les regardent comme parias, parce qu'ils touchent du cuir dans leurs métiers. Les moutchiers ne mangent rien de ce qui a eu

vie; ce n'est que dans cette caste que le frère épouse la sœur, et l'oncle la nièce.

Les chémavaders sont les pêcheurs de rivière, et les patnavers des bords de la mer; les européens les appellent *maquois* : ces deux tribus sont toujours de la secte de Chiven.

Les oders et les caravers sont chargés de transporter les marchandises d'un royaume à l'autre; toujours en marche, ils ne demeurent jamais dans les villes, et transportent avec eux leurs cahutes; elles consistent en une couverture de feuilles de palmier, qu'ils mettent sur un bœuf. Quand ils sont pauvres, ils travaillent à la terre.

Les villiers, les iroulers et les véders sont regardés comme des animaux par les autres castes. Ils vivent sur les montagnes et dans les bois, sans craindre les tigres ni les serpens, qu'ils tâchent d'éloigner par des prières connues d'eux seuls; ils se nourrissent uniquement des productions de la nature, et se couvrent le corps de feuilles d'arbres; la plupart ne quittent jamais leurs forêts. D'autres, dont l'habitation se trouve près des Aldées, y portent du miel pour avoir quelques morceaux de toile. Ils font toujours grand feu dans leurs cahutes, et se regardent comme très-heureux

de ne point vivre avec les autres hommes. Ils reconnaissent un seul Dieu, mais ne lui bâtissent aucun temple, et ne lui font aucune adoration.

Les faroguis vivent aussi dans les bois, et n'adorent que le soleil; ils ne mangent qu'après lui avoir fait leur adoration, et n'oseraient mettre un morceau dans la bouche s'ils n'avaient vu cet astre. Ils sont persuadés, comme les villiers et les iroulers, que l'homme finit avec la vie : comment se peut-il faire, disent-ils, qu'un corps réduit en cendres ou en poussière qui s'exhale dans les airs, ou qui se confond avec la terre, puisse reprendre sa forme pour recommencer une autre carrière [1] ? C'est peut-être cette idée qui les fait vivre comme des bêtes, sans distinction de père, de mère, de frère, ni de sœur, disant qu'ils couchent avec leur propre femme, quand ils couchent avec une autre [2].

[1] Parmi les juifs, les saducéens, et parmi les chrétiens, les manichéens et d'autres ont nié la résurrection des morts.

[2] Plusieurs nations étaient de ce sentiment. Chrysippe, si l'on en doit croire Diogène de Laërte, dans la vie de ce philosophe, dit que ceux-là ne font pas sagement, qui regardent comme honteux et comme un

Les indiens ignorent aujourd'hui ce qui causa la division de la main droite et de la main gauche : ils se disputent de part et d'autre la prééminence, sans pouvoir jamais

mal de coucher avec sa mère, sa fille ou sa sœur. Les mèdes, les phrygiens, les galates, les égyptiens et beaucoup d'autres peuples, pensaient de même : les babyloniens et les perses n'avaient aucune horreur de ces assemblages incestueux; ils permettaient les mariages entre le père et la fille, le fils et la mère, le frère et la sœur. On dit qu'ils tenaient cette coutume d'un certain Andsham, grand-prêtre du feu, qui fut établi dans cette dignité par Nemrod. Comme il faisait le premier sacrifice, le démon lui dit qu'il n'y avait personne digne de servir ou d'adorer le feu, que ceux qui connaissaient charnellement leur mère, leur fille ou leur sœur. Andsham, d'après cet avertissement, se mit en état de bien servir le feu, et les mages l'ont depuis imité.

»« Quelques historiens assurent que les indiens de ces dernières sectes n'osent professer publiquement leurs opinions hardies et licencieuses : le zèle des autres brames ne le souffrirait pas et pourrait les en faire repentir, comme il est arrivé par le massacre qu'ils ont fait de plusieurs d'entre eux. Ainsi l'intérêt de leur propre vie les oblige à prendre des précautions pour faire des prosélytes. Il est même étonnant de les trouver parmi les ministres de la religion; mais il y a apparence que cette secte ne subsiste plus aujourd'hui, puisque le P. Papin n'en fait aucune mention, lui qui n'épargnait pas les brames quand il en trouvait l'occasion »«.

s'accorder sur ce point; mais ils ont grand soin d'empêcher que ceux de la main opposée jouissent des droits de l'autre, comme de passer en voiture ou à pied, avec des sandales de bois, dans les rues qu'ils habitent : ils peuvent cependant y passer à pied pour leurs affaires avec des souliers ou à pieds nuds. Les processions de mariage, ni les convois des morts, ne peuvent passer dans les quartiers qu'habitent les castes de la main opposée. Celles de la main gauche ne peuvent monter un cheval blanc, ni porter des pavillons et des parasols blancs dans les processions matrimoniales, comme les tribus de la main droite. Chaque caste a des termes qui lui sont affectés, dont il n'est pas permis à l'autre de se servir; leurs usages, leurs droits, leurs priviléges, tout est distinct et marqué. La moindre infraction de ces règles est dans le cas de produire une guerre civile. Cependant ils vont tous adorer Dieu dans le même temple, excepté dans les établissemens européens, et dans les Aldées riches, où l'orgueil a multiplié ces édifices.

Les sectateurs de Chiven se frottent la poitrine de cendres de bouze de vache en se levant, et mettent, avant leur premier repas

au milieu du front, une marque ronde jaune de santal, ainsi que trois lignes de la même couleur sur la poitrine et les bras. Les sectateurs de Vichenou mettent au front, selon leur opinion, les mêmes signes que les strivaïchenavals.

On voit par cette division des castes, que chacune fait un peuple particulier, que la religion et les lois empêchent de se confondre avec les autres, même dans les unions conjugales; parce que c'est toujours dans sa famille qu'on se choisit une épouse, et jamais dans les autres, fussent-elles de la même tribu. Le fils d'un laboureur ne peut être que laboureur, et se marier qu'avec la fille de son cousin, qui fait le même métier; cette différence des classes n'est pas moins sensible dans le commerce habituel de la société. L'inférieure ne manque jamais de respect à la supérieure, et le brame ne peut manger avec le roi, ni ce dernier avec le choutre, sans s'exposer à l'avilissement.

C'est ainsi qu'un peuple qui, par son antiquité, devrait avoir épuré la raison, se traîne encore sous l'empire des préjugés et de l'ignorance. Loin d'être ramené à l'égalité naturelle, par les révolutions qu'il éprouve tous

les jours, il semble n'exister que pour en briser continuellement les liens.

La plupart des nations étaient divisées de même ; l'Égypte avait sept tribus, Athènes quatre, et l'Arabie trois, entre lesquelles les prêtres étaient les plus considérés : les romains avaient deux classes de citoyens ; presque tous les États de l'Europe, à l'imitation de l'Inde, admettent des distinctions dans leur corps civil ; et nous qui les blâmons, sommes-nous plus justes et plus sages ; n'avons-nous pas nos castes ?

CHAPITRE VI.

De l'initiation des Indiens.

Il n'est point de religion où l'on ne trouve des initiations et des épreuves plus ou moins longues et pénibles. Cela doit être ainsi. En effet, il est juste et prudent de connaître les mœurs et le caractère d'un homme, avant de l'admettre dans une société quelconque. Si cet examen se pratique directement ou indirectement dans tous les états de la vie civile, à combien plus forte raison ne doit-il pas être employé lorsqu'il s'agit de révéler à un prosélyte les mystères et les dogmes religieux ? Aussi les initiations existèrent-elles de tous les siècles et dans tous les pays.

Chez les hébreux, les lévites; en Égypte, les prêtres de Cérès-Eleusine; dans la Grèce, ceux de Cybèle; à Rome, les pontifes, les aruspices et les vestales; dans la Gaule, les druides, tous eurent des épreuves rigoureuses, et de plusieurs années, qu'ils faisaient subir à leurs disciples avant de les recevoir parmi eux.

autre initié. Cependant il lui est permis de le proférer à l'oreille d'un initié agonisant de sa secte, afin que cette prière étant entendue du mourant, il soit sauvé. Chaque secte a une prière différente.

Ce mot secret est l'unique prière des indiens : ils appellent louanges les prières de leurs livres, et n'en font point mystère; mais ils regardent celle de l'initiation comme si sacrée, que jusqu'ici aucun n'a voulu la révéler aux européens.

L'initié ayant répété plusieurs fois la prière, le gourou lui enseigne les cérémonies qu'il doit faire à son lever et à tous ses repas. Il lui apprend encore plusieurs cantiques en l'honneur des Dieux, et le renvoie en lui recommandant de vivre honnêtement. Depuis ce jour, l'initié ne doit jamais manquer à faire les cérémonies; s'il s'en abstient, il pèche.

Peu d'indiens se font initier aux cérémonies du Lingam, parce qu'elles sont si longues qu'elles ne leur laisseraient pas le tems de vaquer à aucune affaire. Au reste, cette initiation n'est point du tout nécessaire; ce n'est qu'un degré de perfection de plus.

CHAPITRE VII.

Mariage des Indiens.

LE mariage, qui assez généralement partout est l'acte le plus important de la vie civile, l'est dans l'Inde encore plus qu'ailleurs. Les indiens sont tellement persuadés que les Dieux ne leur ont accordé l'existence que pour se reproduire, qu'ils regardent la stérilité comme une malédiction : ils se remarient jusqu'à ce qu'ils aient des enfans, et sur-tout des mâles ; et quand ils n'en peuvent avoir d'aucune femme, ils choisissent parmi leurs plus proches parens un garçon, qu'ils adoptent, pour qu'il remplisse les devoirs de fils à leurs obsèques : cette raison est pour eux un puissant motif que nous n'avons point, de souhaiter une postérité mâle. Mourir sans laisser un enfant, au moins adoptif, est pour eux le plus grand malheur : il est facile de juger combien une pareille opinion doit influer sur la multiplication de l'espèce, dans un pays si abondant en subsistances. » « Les brames, sur-tout, cherchent à

marier leurs enfans de bonne heure. Les Rabbins, Eliezer et Salomon Jarke en donnent la raison : c'est, disent-ils, qu'un homme qui n'a point de femme n'est pas homme ; et que quiconque n'a pas soin, dans son tems, de multiplier le genre humain, comme ont fait ses pères, se rend aussi coupable qu'un meurtrier, ou plutôt il devient lui-même meurtrier, parce qu'il détruit et égorge en quelque sorte, les enfans auxquels il aurait pu donner le jour. »«

Semblables en cela à divers peuples orientaux [1], les indiens poussent jusqu'à l'extrême leur délicatesse sur la virginité : ils épousent les filles avant qu'elles aient atteint l'âge de puberté [2] ; et dédaignent celles qui sont nubiles, parce qu'ils n'auraient pas une en-

[1] Sur-tout les arméniens. *Voyez Recherches philosophiques sur les Américains*, par M. Paw.

[2] Les égyptiens, les spartiates et les romains épousaient de même les filles avant l'âge de puberté. Chez eux, le mariage était un devoir, et ils avaient des lois pour fixer l'âge où l'on devait se marier. »« Cependant il y a des castes indiennes où l'on ne marie les filles que quand elles ont atteint l'âge de puberté ; mais en général, on les marie avant cette époque. »« Les juifs prenaient aussi de jeunes filles, et leur grand-prêtre devait les épouser avant l'âge de douze ans.

tière certitude qu'elles sont intactes.[1] Mais par une de ces étranges bizarreries où jette souvent l'abus d'un principe outré, tandis que c'est une honte pour les filles de n'être pas mariées avant le tems où elles peuvent concevoir, ce n'en est pas une pour les hommes de se marier lorsqu'ils ont perdu la faculté d'engendrer : il n'est pas rare de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans. Ces peuples qui ne raisonnent pas, ne voient point que des alliances si dispropor-

[1] Cet usage vient peut-être de ce que la première nuit des noces appartient de droit au brame qui a fait le mariage. L'âge tendre de l'enfant l'empêche de jouir de ce privilége; ce qui reviendrait assez à ce que dit Thomas Lagrue, traducteur d'*Abraham Roger* : il remarque qu'à la côte de Malabar, les seigneurs qui se marient, prient leurs souverains de coucher les deux ou trois premières nuits de leurs noces avec leurs femmes, après quoi ils viennent les chercher en pompe au son des instrumens, avec les plus grands témoignages de joie. En d'autres endroits, ajoute-t-il, ils offrent les prémices de leurs femmes aux idoles, à l'impuissance desquelles les prêtres suppléent : ailleurs, tous les conviés couchent la première nuit avec la mariée.

Le roi de Calicut donne la valeur de cinq cents écus au plus considérable d'entre les prêtres, pour coucher, avant lui, avec la femme qu'il veut épouser.

tionnées sont absolument incompatibles avec la fin qu'ils se proposent dans le mariage, et dont l'accomplissement leur paraît un devoir indispensable et sacré.

Les veuves ne se remarient jamais : toutes vierges que soient celles qui perdent leur mari avant d'être en état de remplir le vœu de la nature, la superstition les condamne à un éternel célibat. La viduité est regardée comme un très-grand malheur. On imagine qu'il ne leur serait point arrivé, si elles ne l'avaient mérité dans une vie précédente. Celui qui épouserait une veuve serait censé s'opposer au cours de la justice divine, et s'exposer lui-même à la colère des Dieux. Pour peu que leurs parens soient dévots, ils ne manquent pas de faire des pélerinages, des pénitences et des aumônes, en expiation des péchés antérieures de leurs filles, afin qu'elles soient plus heureuses dans leur prochaine transmigration. Tel est le déplorable effet du dogme de la métempsycose, par rapport à la condition des veuves : elle la rend infiniment triste, parce qu'elle est sans remède.

La fille qu'on épouse ne doit pas seulement être de la même caste que le mari, il faut encore qu'elle soit de la même famille ; en con-

séquence un indien a le droit d'épouser la fille de son père ou du frère de sa mère, si elle est plus jeune que lui; et lorsqu'il la demande, les parens ne peuvent la lui refuser. Il n'y a que les frères et les sœurs qui ne puissent contracter mariage ensemble; mais sous ce nom sont compris les enfans du frère, du père et des sœurs de la mère.[1]

»« Le brame Padmanaba*, disputant avec Abraham Roger, lui dit que l'inceste (entendu sans doute à leur manière et tel qu'il vient d'être expliqué), était un des cinq grands péchés qui ne se pardonnent pas facilement; que le védam ordonnait de couper les parties sexuelles à celui qui s'en serait rendu coupable, de les lui mettre entre les mains, et de le laisser mourir sans lui donner aucun secours. Comme on suppose que la femme n'a pu se prêter à ce commerce incestueux sans avoir été séduite, il n'y a point de peine portée contre elle, du moins le védam n'en marque aucune.

Padmanabo racontait à ce sujet, qu'un

[1] Les frères du père et les sœurs de la mère sont tous nommés pères ou mères; grand-pères ou grand'mères, s'ils sont aînés; petits-pères ou petites-mères, s'ils sont cadets.

brame encore vivant de son tems, aux environs de Paliacate, avait couché, par ignorance, avec sa mère qu'il trouva dans le même endroit où il avait coutume de voir sa femme. La mère de son côté était dans la persuasion que c'était son mari; mais le brame ayant reconnu sa méprise, s'infligea lui-même la peine ordonnée par le védam, et alla se précipiter dans un étang. On le secourut et on lui sauva la vie, parce qu'il avait fait le mal sans y penser. » «

Les mariages indiens se divisent en deux espèces: l'une universelle, qu'ils nomment en *pariam*; l'autre, en *cannigadanam*.

ARTICLE PREMIER.

Mariage en Pariam.

L'ON nomme *pariam*, une somme déterminée de vingt-un ou tout au plus trente-un ponnes,[1] que le père de l'époux ou le chef de sa famille donne au père de la fille quelques jours avant le mariage, comme le prix de la fille qu'il achète pour son fils. En re-

[1] Le ponne vaut dix fanons, soit d'or, soit d'argent, selon les pays où ces monnaies ont cours: le fanon vaut 10 sous de France.

mettant la somme, il dit à haute voix devant un brame et les parens assemblés : *l'or est à vous, et la fille est à moi* : le père de la fille répond de même tout haut : *l'or est à moi, et la fille est à vous*. Le pariam n'est donc autre chose qu'un achat que le mari fait de sa femme : aussi le mot *collougradou*, qui signifie qu'un homme est marié, veut dire proprement qu'il a acheté une femme. Quelquefois le père de la fille convertit pour elle le pariam en bijoux ; mais c'est une libéralité de sa part : il peut aussi la gratifier d'autres joyaux et de présens. Mais à sa mort, si elle n'a point eu d'enfans, il est en droit de réclamer ce qu'il a donné, et sur-tout le pariam, qui est devenu son bien. Il lui est permis de contribuer à la pompe du mariage, mais il n'y est pas obligé, la famille de l'époux devant faire toutes les dépenses.

» « On peut appeler le pariam que l'on considère comme des arrhes, les *fiançailles* des indiens ; elles sont un commencement de fête, par une distribution de bétel que fait le père de la fille aux parens et aux amis du prétendu : ceux-ci répondent à cette politesse par un présent de même nature. Alors le père déclare qu'il marie sa fille avec un tel, de telle

famille, dont il prononce les noms, et si le tems est propre au mariage, on l'accomplit et les noces se célèbrent.[1] »«

Le futur est forcé de donner à sa femme le Pariécouré; c'est une pagne dont la fille se revêt le jour des noces, et qui n'est employée qu'à ce seul usage : elle est toujours de soie, même chez les plus pauvres. Le mari doit aussi fournir le tali, petit joyau d'or, qu'il attache avec un cordon au cou de la fille; c'est la dernière cérémonie; elle donne la sanction au mariage, qui ne peut plus être rompu dès que le tali est attaché.

Si un homme meurt sans enfans mâles, la succession appartient de droit à ses plus proches parens paternels : les veuves et les filles sont inhabiles à succéder; les héritiers sont tenus de pourvoir à leur logement, entretien et établissement. Cette obligation existe, lors même que le mari n'aurait point laissé de biens. S'il ne laisse que des dettes, ceux qui

[1] Strabon dit que l'époux futur pouvait contenter le père de la fille en lui donnant une couple de bœufs. Cette coutume, selon Tacite, était aussi en usage chez les germains. Aristote dit la même chose des grecs; les thraces l'observaient également; les turcs, les arabes et les peuples du Pégu la pratiquent aussi.

auraient dû hériter (supposé que le partage des biens patrimoniaux n'ait point été fait) sont contraints de les payer. Si les frères ont partagé leurs biens, et que l'un d'eux ne laisse que des filles, elles en héritent, parce que ses frères avec lesquels il a rompu la communauté, n'ont plus de droit à son héritage : mais un tel événement est fort rare, parce qu'en pareil cas on ne manque jamais d'adopter un garçon.

ARTICLE II.

Mariage en Cannigadanam.

DONNER sa fille en mariage sans exiger de pariam, c'est la marier en cannigadanam : ce terme signifie *don d'une vierge.* La religion, en recommandant la charité envers son prochain, en a distingué de trois espèces, qu'elle a regardées comme les plus méritoires ; ce sont le godanam ou don de vaches [1], le bou-

[1] Le godanam se fait pour l'ordinaire à l'extrémité de la vie. Il est rare qu'on s'en exempte, lorsqu'on a le moyen de le faire. C'est à des brames que le mourant donne des vaches ; et comme il faut qu'il manifeste sa volonté clairement et publiquement, il doit toucher l'animal qu'il offre, et c'est la queue qu'on lui met ordinairement en main. Dans les pagodes, il y a nombre

danam ou don de terres [1], et le cannigadanam ou don de vierge : celui qui accepte un de ces dons, est censé se charger des péchés de son bienfaiteur, et doit les expier par de bonnes œuvres et des cérémonies religieuses.

Le cannigadanam se fait, soit en donnant à des brames pauvres une somme suffisante pour les dépenses de leur mariage, soit en faisant épouser sa fille à un parent pauvre, qui, sans cette charité, n'aurait pas eu le moyen de se marier : ordinairement le beau-père joint au don de la fille des présens en bijoux, en argent ou en maisons. Il fait tous les frais de la noce, et quelquefois, par une espèce d'adoption, il fait participer son gendre à son héritage, en lui donnant une part d'en-

de tableaux où cette belle action est consignée : c'est ce qui a fait croire et répéter par tous ceux qui ont écrit sur la Mythologie des Indiens, que ceux-ci se croyaient assurés d'une éternelle félicité, lorsqu'en mourant ils tenaient la queue d'une vache. La vérité est qu'ils se trouvent fort heureux de mourir en faisant ce don.

[1] Le boudanam n'est fait que par des personnes aisées : elles donnent des terres labourables ou des jardins à des temples ou à des brames, ou bien elles font construire sur les routes des étangs ou des madans, bâtimens publics plus connus sous le nom de *chauderies*.

fant. Quoique ces présens ne soient pas essentiels au mariage en cannigadanam, il est néanmoins très-rare que le père de la fille n'en fasse point, parce qu'il ne peut y avoir qu'un homme sans biens et sans ressource qui veuille contracter un semblable mariage, et s'avilir au point de se charger des péchés de son beau-père : il faut donc que celui-ci lui procure le moyen de subsister avec sa femme.

Quiconque reçoit le cannigadanam est exclu de la succession de son père, à laquelle il renonce ; en conséquence, ses héritiers paternels n'ont point de part à sa succession : s'il meurt sans enfans, ses biens passent à la veuve, qui en dispose à son gré. Cette renonciation est de droit, quoiqu'elle ne soit stipulée par aucun acte ; mais le plus souvent elle se fait authentiquement : alors en présence de tous les parens, celui qui se marie sort de la maison paternelle ; il se dépouille à la porte de tous ses vêtemens qu'il jette à terre ; ensuite il rompt la ficelle de coton qui lui ceint les reins et la jette aussi, de sorte qu'il n'emporte rien de ce qui lui a été donné par sa famille. La rupture de la ficelle, que les indiens portent toute leur vie autour des reins, est une renonciation, non-seulement

aux biens, mais à sa propre famille, à laquelle on devient étranger par cet acte.

ARTICLE III.

Des cérémonies du mariage.

COMME l'amour n'entre pour rien dans le choix d'une femme, puisqu'on se marie ordinairement trop jeune pour ressentir cette passion, et que la fille est trop enfant pour l'inspirer, lorsqu'un homme âgé la demande pour sa compagne, les parens tâchent de rendre les Dieux propices, en cherchant à connaître leur volonté. C'est l'ouvrage des panjangancarers, qui après avoir consulté leurs livres astrologiques et tiré les pronostics, interprêtent la volonté du ciel; elle se trouve ordinairement favorable à cause des présens qu'on leur fait.

Lorsqu'un indien a jeté les yeux sur une fille de sa parenté pour son fils, il est d'usage qu'il envoie un étranger sonder le père de la fille, afin que si le jeune homme ne convient pas, il n'ait point à rougir d'un refus. Si le garçon est agréé, les panjangancarers, d'après leurs calculs, fixent le jour et le moment où le père doit sortir de sa maison pour

aller en cérémonie faire la demande de la fille. Il doit être accompagné au moins d'une femme mariée, de quelqu'un de ses parens, et d'un brame savant dans l'art d'expliquer les pronostics. S'ils font en chemin de mauvaises rencontres, comme d'un marchand d'huile qui vient à eux, d'un chien qui secoue les oreilles, d'un corbeau qui vole sur leur tête, et d'une infinité d'autres choses, auxquelles le brame fait beaucoup d'attention, ils remettent la visite à un autre jour.

Si tout réussit à souhait, il est d'usage, afin de ne point paraître embarrassé de sa fille, que le père ne donne pas tout de suite sa parole. Quoiqu'il connaisse très-bien le garçon, qui est toujours un de ses proches parens, et quoique ce mariage soit dans ses projets, il répond qu'il faut qu'il voie le jeune homme pour savoir s'il lui convient. Cette autre visite est aussi fixée par les panjangancarers, qui observent de même en chemin les pronostics.

Ces deux visites se font en grande pompe; on nettoie et on pare le lieu où elles sont reçues : on donne aux visitans du bétel, de l'aréque, de l'eau rose. A ces visites succèdent les repas; le père de la fille commence à

régaler celui du garçon : les indiens riches se font mutuellement des présens, on choisit ensuite un jour pour la cérémonie du pariam : quand il est arrivé, les parens et les amis invités s'assemblent chez le père du garçon, et l'accompagnent chez celui de la fille, où doit se faire la cérémonie. Le père du garçon se fait suivre par les présens qu'il doit faire ; ils sont portés dans des paniers de rottin, couverts de voiles fort riches : ces paniers, d'une forme particulière, sont nommés *potagons*, et ne servent que pour les funérailles ou les mariages : chaque panier est sur la tête d'un homme : ces porteurs marchent les uns à la suite des autres ; plus le cortège est nombreux, plus l'on honore celui qui fait les présens. La plupart de ces paniers sont vides ; les autres contiennent des cocos, des bananes, du safran, de l'arèque, du bétel, du coujoumon et du guindé-podé [1].

L'un des paniers renferme une pagne de

[1] Le conjoumon est une poudre jaune, que les choulias composent, et que les gentils emploient pour les signes qu'ils mettent sur leur front, afin d'annoncer leur secte.

Le guindé-podé est une poudre grise servant au même usage.

soie ou pariécouré, destiné pour la fille ; si le pariam se donne en argent, il est noué dans un des coins de la pagne : mais les personnes riches donnent au lieu d'argent un joyau qu'on place sur la pagne. Ce panier est découvert en pleine assemblée ; un brame dit au père du garçon de présenter à celui de la fille du bétel et le pariam : il lui fait répéter, *l'argent est à vous et la fille est à moi.* Le père de la fille prend l'un et l'autre, et présentant à son tour du bétel seulement, répète, d'après le brame, *l'argent est à moi et la fille à vous.* Aussitôt le brame dit à haute voix : *ce bétel sert de gage que la nommée une telle, fille d'un tel et petite-fille d'un tel, a été donnée à un tel, fils d'un tel et petit-fils d'un tel.* Il souhaite ensuite aux deux époux toute sorte de prospérités, et leur prédit que Dieu les comblera de ses bénédictions ; qu'ils auront une nombreuse postérité, de riches troupeaux de vaches, beaucoup de grains et d'argent, et que leur maison sera pleine de lait.

Ensuite on distribue du bétel, de l'aréque et de l'eau rose à tous les assistans, qui se retirent les uns après les autres. Les plus proches parens restent pour le repas.

Quoique la fille soit censée vendue le jour du pariam, le mariage peut se dissoudre, et il y a des pères qui rendent le pariam; mais il faut avoir de bien fortes raisons pour en venir à un pareil éclat. C'est toujours une assemblée générale des parens, et quelquefois de la caste entière, qui en décide. Cette restitution entraîne les deux parties dans de longs procès. Ce n'est que lorsque le tali est attaché qu'on ne peut plus se dédire : le pariam doit donc être regardé comme les fiançailles.

Lorsqu'on veut faire peu de dépenses, on donne le pariam le jour du mariage, afin d'éviter une fête ; quelques-uns le donnent un an d'avance. Il n'y a point de règle à ce sujet; mais quand le jour du mariage est fixé, on commence par planter le cal [1]. C'est-là véritablement le commencement du mariage, qui dure deux, cinq, et même trente-un jours, si l'on veut être magnifique, et si l'on attend des parens éloignés.

Quand on place le cal, tous les parens et amis, même d'une caste différente, vont faire

[1] Planter le cal, signifie planter un des pieds du pendal que l'on a fait construire dans une cour de la maison, soit du garçon, soit de la fille.

visite au père : ce serait une preuve d'inimitié que de ne pas y aller.

Les amies, sous un dais, portent en présent du bétel aux nouveaux époux. On place ensuite au milieu de la cour un polléar [1] de pierre. Les brames lui font un sacrifice et des offrandes de cocos, de bananes et de bétel, lui demandent sa protection, et le prient de favoriser le mariage qu'on va célébrer. Après cela, on plante le Suestamon [2], et immédiatement le cal dans un des coins de la cour. Le pendal se construit ensuite; dès qu'il est achevé, on retire le polléar. C'est sous ce pendal que se célèbrent toutes les cérémonies du mariage. Les gens riches font construire devant leur porte un autre pendal superbe, de même largeur que la porte : la rue est ornée de toiles peintes, qui représentent l'histoire de quelques divinités indiennes. Parmi ces peintures,

[1] Polléar, fils de Chiven, est le dieu du mariage : on le représente avec une tête d'éléphant et un gros ventre. *Voyez* liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

[2] Le suestamon est une branche de caliane-mourouk, plus connu sous le nom de *mourikou*. Cet arbre est consacré au mariage.

[*Voyez* au sujet de cet arbre, qui est l'*erytrina indica*, mes additions au livre V, paragraphe 3.] (S.)

il y en a quelquefois de très-obscènes, surtout quand elles représentent la vie de Quichena, dieu fort impudique. Le pendal est aussi paré de feuillages, de branches d'arbres et de fruits : tous les jours les danseuses viennent exécuter des ballets et chanter des épithalames, composés par les poëtes en l'honneur des nouveaux mariés. On reçoit aussi sous ce pendal les visites de cérémonie ; il y a toujours un écrivain occupé à noter les présens de ceux qui viennent complimenter, afin de pouvoir leur en rendre de pareille valeur, lorsqu'il se fera un mariage chez eux. On offre à tous ceux qui viennent, du bétel et de l'eau rose. Pendant les jours qui précèdent le mariage, les danseuses, dans le pendal intérieur, frottent matin et soir, en chantant et dansant, les nouveaux époux avec du nalong[1]. Ils vont ensuite se baigner pour se rendre purs devant les Dieux.

Ceux qui veulent étaler leur opulence, font promener leurs enfans tous les soirs avant le mariage ; les futurs époux sont dans des voitures différentes ; mais dans la promenade qui se fait après la cérémonie, ils sont tous les

[1] Petit grain vert : la plante qui le produit est consacrée au mariage.

deux dans la même voiture. Ces promenades sont très-dispendieuses, à cause de la grande consommation d'huile pour éclairer le cortège, et du paiement de ceux qui portent les lumières, les palanquins, etc. etc. Tous les instrumens de la ville, et les bayadères sont de la course : les enfans des parens et des amis richement habillés sont portés dans des palanquins, ou vont à cheval, et précèdent toujours les voitures des nouveaux mariés. Ceux-ci sont quelquefois placés sur des chars fort élevés, et construits dans le goût de ceux sur lesquels on promène les Dieux. Les parens et amis suivent à pied et ferment la marche.

C'est dans ces promenades que les indiens étalent le plus grand faste : ils empruntent les éléphans, les chameaux, les chevaux et les palanquins de tous ceux qui veulent en prêter; en un mot, ils n'épargnent rien de ce qui peut contribuer à la pompe de ces courses et du mariage.

Cette espèce de marche triomphale est pour conduire l'époux à la maison de la mariée; quand il est arrivé à la porte, on lui tire l'œillade. Les indiens sont persuadés qu'il y a des regards pleins de malignité, capables de faire des impressions funestes, et de causer

des affections ou des maladies graves ; ce maléfice est à redouter. Si par exemple quelqu'un prenant son repas, jetait les yeux sur les mets qu'on lui sert et qu'on désire d'en manger, il n'en faut pas davantage pour croire qu'un pareil coup-d'œil est contagieux ; et comme en promenant les nouveaux mariés *par les rues, personne n'est plus exposé qu'eux à la curiosité des spectateurs, s'il arrivait qu'on portât envie au bonheur de l'époux, d'avoir une femme aussi aimable, ou bien qu'on desirât de la posséder à cause de ses grâces, il en résulterait infailliblement du malheur, qu'il faut détourner en prévenant l'effet dangereux de ces regards indiscrets.

La manière la plus commune de tirer l'œillade, est de faire tourner trois fois devant le visage des époux un bassin rempli d'une eau rougie, préparée à cet effet ; après quoi on jette cette eau dans la rue ; de vieilles femmes sont employées à ce ministère, car on se méfierait des jeunes, et le maléfice ne ferait peut-être qu'augmenter : si cette façon ne suffisait pas, on déchire une toile en deux devant les yeux des mariés, et on en jette les morceaux des deux côtés opposés. Quel-

quefois sans déchirer la toile, on se contente de la faire voltiger trois fois devant leurs yeux, et on la jette comme imprégnée du venin de l'envie. »« Les chrétiens de l'Inde, que les missionnaires n'ont pu parvenir à guérir de leurs idées superstitieuses, ont coutume de faire tourner autour de la personne frappée de l'*œillade*, un chapelet, en récitant le *Credo*, et en tenant à la main un peu de sel qu'ils jettent ensuite au feu; ils sont persuadés que cette pratique n'a rien de répréhensible, à cause du chapelet qu'ils emploient et du *Credo* qu'ils récitent. »«

Une troisième manière, inventée plutôt pour préserver de la malignité des regards que pour la dissiper, est d'attacher à la tête des mariés certains cercles mystérieux. Les indiens sont tellement persuadés de l'existence des *maléfices*, qu'ils y rapportent leurs maladies, et sur-tout celles de leurs enfans [1]. C'est pourquoi ils sont presque toujours occupés à faire quelques pratiques superstitieuses, pour rompre ce charme. Non-seulement ils croient que les hommes y sont exposés, mais

[1] Les romains avaient la même opinion; car un berger dit dans Virgile :

Nescio quis, teneros, oculus mihi fascinat agnos.

encore que les plantes, les arbres, les fruits, les semences et les moissons en sont susceptibles, et que c'est la cause de leur dépérissement ; de là vient la coutume de mettre dans les champs, sur le tronc des arbres et dans les jardins, des vases ronds blanchis avec de la chaux, et marqués de plusieurs points noirs ou de figures mystérieuses.

Dès qu'on sait qu'un homme puissant fait un mariage chez lui, les brames y accourent de plus de vingt lieues à la ronde : il s'en rencontre quelquefois cinq à six mille que l'on nourrit tous les jours. Lorsque le mariage est fini, on leur donne à chacun une pagne pour se couvrir. Les mariages sont souvent la ruine des familles : il y en a qui coûtent jusqu'à cent mille pagodes, à-peu-près 800,000 liv. argent de France.

Le jour du mariage, les deux fiancés s'asséient à l'un des deux bouts du pendal intérieur, à côté l'un de l'autre. Devant eux on place plusieurs cruches de terre pleines d'eau, et arrangées en cercle ; parmi ces cruches, il y en a deux grandes qui sont du côté des futurs. Au milieu du cercle est une estrade de bois. Ces cruches sont couvertes de chapiteaux de terre, destinés pour ce seul jour. Le reste de

la place est occupé par quantité de lampions allumés. Les brames font des prières pour faire descendre dans les deux grandes cruches le grand Dieu et la grande Déesse qu'ils adorent, c'est-à-dire, Chiven et Parvadi, si la famille est de la secte de ces Dieux; ou Vichenou et Latchimi, si la famille est Vichenouviste; dans les autres cruches les brames font descendre les Dévorkols, ou divinités subalternes; les lumières représentent Aguini, dieu du feu. Ils font ensuite le homan ou sacrifice. On allume du feu à terre avec le samitou [1], et le brame en récitant des prières en langue samscroutam, que le peuple n'entend point, et que souvent lui-même ne comprend pas, entretient le feu du homan, en y versant du beurre et y mettant de petits morceaux de bois : quand les prières sont finies, il s'approche du père de la fille, qui doit être à côté d'elle, et lui prescrit à haute voix ce qu'il doit faire et ce qu'il doit dire. D'après cette instruction, le père met dans la main de sa

[1] Le samitou désigne les différens bois qu'on doit brûler dans les sacrifices. Il n'y en a que douze espèces qui peuvent servir à cet usage. Un sacrifice, pour être bien fait, doit consumer cent huit ou mille huit morceaux de bois.

fille du bétel, des bananes et une pagode d'or. Il place ensuite la main de sa fille sur celle de son gendre. La mère de la fille, ou celle qui la supplée, verse un peu d'eau sur leurs mains; le père dit ensuite à haute voix, en présence de Dieu, de la Déesse, de tous les Déverkels, et en prenant Aguini à témoin: *Moi un tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel, je vous donne ma fille une telle, à vous tel, fils d'un tel et petit-fils d'un tel.*

Le brame prend ensuite le taly [1], le présente

[1] Les talys ne sont pas tous de la même forme. Dans quelques castes, c'est une petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure; dans d'autres, c'est une dent de tigre: il y en a qui sont des pièces d'orfèvrerie matérielles et informes; plusieurs castes en portent qui sont plates et comme ovales, avec deux petites parties qui débordent, et des hiéroglyphes qui représentent le dieu Polléar ou le Lingam. Une femme est obligée de porter son taly jusqu'à la mort de son mari: alors elle doit le quitter pour marquer son veuvage.

Le taly a donné lieu à des contestations fort vives entre le P. Thomas, capucin, alors simple missionnaire aux Indes, et les jésuites de Pondichéry. Ces altercations ont même dégénéré en un procès dont les pièces ont été mises en dépôt au greffe du tribunal de cette ville.

Des missionnaires tolérans ayant permis à leurs néophytes, comme un acte purement civil, de suivre l'an-

aux Dieux, aux deux époux, aux pères, aux brames assistans, aux parens et aux conviés; tous doivent passer la main dessus, et le brame en le présentant, répète, jusqu'à ce que cette cérémonie soit finie, la formule suivante en langue samscroutam : *Danium, danum, pachoum, voyou, poutré, labon;* ce qui signifie, *ils auront des grains, de l'argent, des vaches et beaucoup d'enfans.* Lorsque le brame a présenté le taly à tout le monde, il le porte au futur, qui l'attache au cou de la fille; dès-lors elle devient sa femme et le mariage est fait.

Le nouvel époux, après cette cérémonie, fait serment devant le feu et en présence du brame, qu'il aura soin de son épouse : il la prend ensuite par le petit doigt de la main droite; ils font ainsi trois fois le tour de l'estrade, auprès de laquelle est placée une pierre plate qui sert à broyer les ingrédiens qui

cien usage de donner à leurs accordées le taly, M. de Tournon proscrivit absolument ce joyau, et ordonna qu'au lieu de ce bijou indécent, les nouveaux convertis attacheraient au cou de leurs épouses une croix ou bien une médaille de la Vierge. Les indiens n'ont jamais voulu l'adopter : ils ont seulement consenti qu'on mît une croix sur un taly ordinaire; ce qui produit un effet très-bizarre.

entrent dans les caris ou ragoûts. Lorsqu'ils arrivent à cette pierre, le mari prenant un des pieds de sa femme le passe dessus, afin de lui faire voir l'obligation qu'elle vient de contracter, d'avoir soin du ménage. Au haut du pendal est pratiqué un trou par lequel on découvre le ciel. Quand ils arrivent dessous, le brame crie à la nouvelle mariée · Contemplez Arindody [1] et suivez son exemple ; la femme lève les yeux et continue sa marche. Les trois tours étant finis, on apporte dans de grands bassins du riz crud : le brame prend un peu de safran, et le mêle avec le riz, en disant quelques prières : il en prend ensuite deux poignées qu'il verse sur les épaules du mari ; il en fait autant à la femme : tous les assistans se lèvent et font la même cérémonie. C'est la bénédiction que tout le monde donne au mariage qui vient de se faire [2].

[1] Cette Arindody est une sainte fort respectée des gentils-tamouls, et dont la sagesse et la vertu sont données aux femmes de ces pays pour exemple.

[2] »« Au lieu de riz dont se servent les indiens, ceux qui assistent aux mariages des juifs, prennent trois poignées de froment qu'ils jettent sur la tête des deux époux, en disant : *Croissez et multipliez* »«.

[Chez les grecs modernes, les têtes des époux reçoivent des graines de coton que l'on y jette à poignées ;

Les femmes de la maison apportent du lait mêlé avec du jagre [1] et des bananes, qu'elles présentent aux nouveaux mariés; ceux-ci sont obligés d'en manger un peu. Le reste de la journée se passe en divertissemens, et le soir on fait la dernière promenade publique. Ce jour-là les deux époux vont dans le même palanquin; beaucoup ne font que cette promenade, dont peu se dispensent. Le lendemain on détruit promptement les deux pendals, afin d'éviter les malheurs que ces objets pourraient leur occasionner. Ils sont persuadés que si le feu prenait à ces pendals durant le tems du mariage, quelqu'un de la famille mourrait dans l'année : aussi ont-ils la plus grande attention que ce malheur n'arrive pas : malgré ces précautions, souvent un ennemi secret y met le feu; s'ils parviennent à l'éteindre sur-le-champ, ce n'est pas un mal; si au contraire le pendal brûle en entier, toute la famille est plongée dans la douleur.

dans les mariages entre gens riches, on mêle à ces graines des petites pièces de monnaies d'or ou d'argent.]

[1] Le jagre est un sucre brut tiré du palmier. Il entre, comme on le verra, dans beaucoup de remèdes, ainsi que dans la composition du crépi fin et poli dont on enduit les maisons et les argamasses dans l'Inde.

Lorsque la femme devient nubile, on fait de nouveaux sacrifices, et à peu de chose près, les mêmes cérémonies que pour le mariage. On reçoit les complimens de tout le monde ; les parens sont régalés. Cette fête s'appelle *le petit mariage*, ou *le second mariage*.

A la première grossesse, c'est une fête nouvelle pour remercier les Dieux de l'enfant qu'ils donnent. Au septième mois de la grossesse, on fait encore des cérémonies pour remercier les Dieux d'avoir conduit l'enfant à ce terme sans aucun accident; enfin le jour de la naissance est un jour d'alégresse et d'actions de grace.

Une femme ne peut coucher avec son mari que de l'ordre de sa belle-mère ; encore faut-il qu'elle se glisse dans sa chambre sans être aperçue : contrainte imaginée vraisemblablement pour empêcher qu'ils ne passent les bornes de la modération dans le plaisir, et peut-être aussi dans l'idée qu'une femme conçoit plus aisément, lorsqu'elle n'a que des jouissances dérobées [1]; mais sitôt qu'elle est

[1] C'est ainsi qu'à Sparte les femmes ne pouvaient se livrer que furtivement aux caresses de leurs maris.

mère, elle a une entière liberté. La naissance des enfans donne aussi lieu à des cérémonies; comme la maison est tenue pour souillée par les couches de la mère, on commence par la purifier : à cet effet un brame et le père de l'enfant font quantité d'aspersions d'eau lustrale; le père et tous ceux du logis se frottent la tête d'huile, et se lavent scrupuleusement; l'accouchée doit aussi se purifier par le bain, et prendre des breuvages usités en pareille occasion. Le dixième jour après la naissance de l'enfant, il se fait une assemblée des parens et des amis de la famille, pour lui donner un nom[1], qui est pour l'ordinaire celui d'un Dieu:

[1] Les grecs, les romains et les juifs n'imposaient de même un nom à leurs enfans que le huitième, le neuvième et le dixième jour après leur naissance. Aristote approuve fort cet usage, parce qu'avant ce terme les enfans sont en danger de mourir. »« Cependant, quoique ce fût une coutume établie parmi les nations, les atlantes, peuples d'Afrique, ne donnaient point de noms à leurs enfans. Chez les juifs, ils portent ordinairement les noms de leur père et mère; les grecs préféraient de leur donner ceux de personnages considérables et renommés; les romains conservaient ceux de leur famille, mais souvent les gens riches et puissans les changeaient. Les troglodytes faisaient porter à leurs enfans des noms d'animaux »«.

ils s'imaginent que de pareils noms doivent attirer sur leurs enfans les faveurs de cette divinité ; aussi rien de plus commun que d'en voir se nommer *Péroumal*, *Rama*, *Quichena*[1]. Avant que d'imposer le nom au nouveau né, un brame examine si les planètes lui sont favorables ; s'il déclare que les influences sont malignes, on cherche à les détourner par des conjurations et des sacrifices : on prend neuf vases, en même nombre que les planètes, on les remplit d'eau, et on répand du riz du côté du sud, qui est la partie du monde gardée par Yamen, dieu de la mort et le roi des enfers. On fait un sacrifice en l'honneur des planètes ; ensuite on répand sur la tête de l'enfant, du père et de la mère, avec une espèce de crible percé de cent trous, l'eau qui était dans les neuf vases. Ce bain est très-souverain, selon leur idée, contre la malignité des astres. Cette ablution faite, le

[1] Les indiens donnent aussi des noms de Dieux à la plupart des villes, des bourgs et des montagnes ; par exemple, *Romagni* est la *montagne de Rama*, *Nagalapatam* veut dire la *ville des Serpens*, *Vichenapatam* veut dire la ville de *Vichenou*, etc., etc. C'est ainsi que nous disons le *mont Saint-Michel*, *l'Hôtel-Dieu*, *Saint-Omer*, *etc.*

père et la mère prennent des vêtemens blancs, et on écrit leurs noms avec un anneau sur du riz mis dans un bassin : c'est le moment de donner à l'enfant le nom qu'on juge, par cette espèce de sort, lui convenir. Les sacrifices se répètent, les brames reçoivent des présens et des aumônes, et la fête se termine par un repas et des réjouissances.

Six mois après, on invite les parens à assister à la cérémonie de lui faire manger pour la première fois du riz préparé avec du lait et du sucre. Quand enfin l'enfant est parvenu à l'âge de lui donner la ligne ou cordon, s'il est de naissance à la porter, on la lui donne avec les cérémonies usitées dans sa caste.

CHAPITRE VIII.

Des Funérailles.

Chez toutes les nations, les honneurs rendus aux morts se mesurent et se calculent sur le rang qu'ils occupaient pendant leur vie : les funérailles du riche se font avec la plus grande pompe, tandis que celles du pauvre annoncent son indigence. Ainsi les coutumes et les préjugés, toujours en opposition avec la nature, la combattant sans cesse, en triomphent lors même qu'elle veut jouir du plus fort de ses droits, celui d'anéantir par le trépas les distinctions que la société introduit parmi les hommes.

Si les mariages des riches se célèbrent avec magnificence, les funérailles semblent encore l'emporter. Les indiens n'ont que ces deux occasions dans la vie, où ils prodiguent leurs richesses, à moins qu'ils ne les emploient à bâtir des temples ou des monastères ; car le vêtement et la nourriture leur coûtent peu, quelque luxe qu'ils étalent.

Les cérémonies funèbres se font toujours

le soir ; elles ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Les sectateurs de Chiven enterrent leurs morts, ceux de Vichenou les brûlent [1] : leurs cimetières sont hors des villes [2] ; et c'est un principe chez eux, que les corps morts souillent les lieux où on les dépose. Chaque caste a son cimetière à part, sur le bord ou dans le voisinage d'une rivière ou d'un étang.

On ne peut souffrir qu'un mort demeure

[1] Les brames sectateurs de Vichenou croient que le feu les purifie de leurs péchés ; ceux de Chiven prétendent qu'étant consacrés au service de Dieu, ils n'ont pas besoin de passer par le feu, et que le mal qu'ils ont fait ne peut leur être imputé ; qu'il leur suffit d'être arrosés d'eau lustrale, dont ils usent en abondance.

Les anciens admettaient aussi deux moyens de se purifier, l'eau et le feu ; le feu, parce qu'il consume, et l'eau, parce qu'elle nettoie. Virgile dit dans son *Enéide*, liv. VI :

Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

[2] Les romains ne brûlaient ni n'ensevelissaient jamais personne dans la ville ; les grecs les inhumaient devant leurs portes. Trajan fut le premier qu'on enterra dans la ville : après lui, la coutume vint de les enterrer dans les maisons ; des maisons on passa aux cimetières, et de là aux églises, où les gens de qualité viennent reposer jusque dans le sanctuaire.

long-tems dans la maison, par l'idée qu'il la souille ; c'est un hôte incommode dont on se dépêche de faire les obsèques, parce que sa présence empêche de manger : tous ceux qui demeurent dans la même rue s'en abstiennent aussi jusqu'à ce qu'on l'ait enlevé. Au lieu de le faire sortir par la porte, on pratique une ouverture dans la muraille, par laquelle on le fait passer dans la posture d'un homme assis, et on referme ce trou après la cérémonie.

Aussitôt qu'un indien a les yeux fermés, on en donne avis aux parens, qui se rendent à la maison du défunt ; le voisinage retentit de cris, de lamentations et de chants funèbres ; les femmes sur-tout paraissent toutes échevelées, se donnant des coups dans la poitrine, s'arrachant les cheveux et se roulant par terre. Cependant leur douleur n'est souvent qu'une comédie, qu'elles jouent pour se conformer à l'usage, sur-tout lorsqu'elles ne sont que des voisines du défunt, ou ses parentes à un degré éloigné.

Dans certaines castes, les femmes se rassemblent en grand nombre, et se prennent toutes par la main pour danser en rond. Elles s'agitent comme des bacchantes, et chantent

sur un ton lugubre des paroles relatives à la circonstance.

Un brame préside aujourd'hui aux cérémonies funèbres, et le principal parent a soin de pourvoir à tout ce qui est nécessaire : le brame officiant, après avoir pris le bain, noue en façon de bague, au doigt annulaire du mort, un brin de l'herbe appelée d'*Herbé*, espèce de chiendent réputé sacré ; ensuite il bénit et purifie la maison par des aspersions d'eau lustrale ; il invoque les Dieux et fait des libations. Alors le principal parent s'adressant au mort, en prononçant son nom et celui de sa race, prie les Dieux, conjointement avec les assistans, d'accorder au défunt le paradis ; on ajoute à cette prière celle de demander qu'il soit purifié de toutes ses souillures, qu'il n'y ait rien dans les astres de contraire à son bonheur, et que tout enfin lui soit favorable dans les cieux, dans les airs et sur la terre.

Cette prière achevée, on apporte du feu, et on met de l'herbe sacrée dans quatre endroits différens auprès du cadavre. On fait ensuite le sacrifice et on jette religieusement dans le feu, destiné à cet effet, de la fiente de vache sèche et pulvérisée. L'officiant, pendant ce tems-là, recommence les prières ; il

les suspend pour recevoir une vache ornée de fleurs, qu'on lui donne, afin que le défunt ne soit pas malheureux. Les brames ne manquent pas d'inspirer aux indiens une grande frayeur des tourmens de l'autre vie, afin de les rendre plus charitables dans celle-ci. La prodigalité des vivans ne se borne pas au don d'une seule vache; on y ajoute encore celui de dix sortes de choses, et la vanité des riches ne manque pas de rendre cette offrande la plus brillante qu'il est possible, parce qu'on en fait dépendre sa gloire et sa réputation; vanité que les brames ont soin d'exciter dans ceux qu'ils savent en état de fournir à ce luxe.

Ces offrandes faites, on récite mystérieusement à l'oreille du mort, les mots de l'initiation, comme si l'on voulait qu'ils ne fussent entendus que de lui; les cérémonies qui succèdent à celle-là, consistent à prononcer continuellement le nom du mort, de se purifier, de se faire raser la tête, de donner aux brames assistans de l'argent. C'est principalement au chef de la famille à se faire raser; il contribue par cette action au bonheur du défunt dans l'autre monde : mais en distribuant aux brames des pièces de monnaie, on les prie humblement de les recevoir, et d'intercéder pour le

mort auprès des Dieux : à cette largesse qui les remplit de ferveur et de zèle, ils se mettent sur-le-champ à faire le prayatchitam, ou expiation des péchés, et conjurent les astres pour en détourner les influences funestes, ainsi que les fatalités des jours de la lune et de la semaine.

Le chef de la famille, après avoir pris de l'herbe sacrée, adresse avec respect au brame la prière suivante : « O grand homme, per-
« mettez que je tourne autour de vous; re-
« cevez les dons que je vous offre, selon mes
« moyens; je fais l'expiation, pour procurer
« au défunt la rémission de ses péchés, pour
« dissiper les influences malignes des astres,
« les fatalités de la lune et des jours de la
« semaine, et pour effacer les souillures lé-
« gales. » Cette prière est suivie d'une évocation de l'ame du défunt, et de plusieurs observations de l'astrologie judiciaire, par rapport à la constellation sous laquelle sa mort est arrivée.

Si l'on est à portée de se laver dans quelque rivière sainte, cette action a la vertu de contribuer beaucoup à la rémission des péchés du défunt; mais si on ne le peut pas, parce qu'on en est trop éloigné, la volonté produit alors le

même effet. On prie de nouveau les grands Dieux d'être propices au mort, de lui pardonner ses fautes, de lui accorder le ciel et d'empêcher les astres de lui nuire; car ils les regardent comme des ennemis acharnés qui persécutent les hommes, même au-delà du trépas.

Toutes ces cérémonies ne sont que le prélude de la pompe funèbre; elles se font avant que le corps sorte de la maison. Quand le moment est venu de le transporter hors de la ville, on choisit quatre parias pour lui rendre cet office. On lave le cadavre [1], on lui marque le front du signe de sa caste, on le revêt d'un habit propre, et on lui met du bétel dans la bouche. Après lui avoir déchiré sur le visage une petite bande de toile qui sert à lui lier les pouces, et l'avoir frotté de santal, on le couche dans un palanquin tendu de drap rouge et orné de fleurs: le convoi est précédé de deux longues trompettes appelées *Taré*, qui mêlent leur son triste et lugubre au bruit confus de quantité de petits tambours. Les

[1] C'est une coutume fort ancienne de laver les corps morts et de les revêtir d'habits propres. Homère, Virgile, Apulée, Plutarque et Suétone en font mention. Les juifs les lavent, afin qu'ils soient propres quand ils rendront compte de leur vie.

parens et les amis suivent en pleurant, poussent des cris et chantent les louanges du défunt; ils sont couverts d'une simple toile depuis la tête jusqu'aux genoux. A l'approche du cimetière, on pose le palanquin à terre; là, on trace quatre sillons vers les quatre parties du monde, et on fait des sacrifices de gengeli et de riz en l'honneur des esprits aériens, qu'on croit habiter les sépultures et les lieux circonvoisins : on pince le nez au mort, on lui touche l'estomac, pour voir s'il ne donne pas des signes de vie; on lui répand de l'eau sur le visage et on redouble à son oreille le bruit des tambours et des trompettes, afin de le réveiller, s'il n'était qu'endormi.

Le convoi s'avance enfin vers le lieu du bûcher; on a soin d'examiner si la place est propre, et de la nettoyer si scrupuleusement qu'il n'y reste pas une paille, un brin d'herbe, ni la moindre ordure : on la purifie en répandant dessus de l'eau lustrale, et on accompagne de prières cette cérémonie. Ces précautions prises, on pose le corps devant une pierre plantée debout, qui est toujours près du Chodelet [1]. Cette pierre représente

[1] Lieu où l'on brûle les morts. Dans quelques provinces on l'appelle *Massanon*, *Chondoucanon*, etc.

Aritchandren, roi vertueux, qui, devenu esclave du chef des parias, fut chargé par son maître d'avoir soin du Chodelet, et de retirer les droits qu'on doit payer pour brûler les morts ; après plusieurs cérémonies et prières, on enterre devant Aritchandren quelques pièces de monnaie de cuivre, un morceau de toile neuve et une poignée de riz ; alors un des parias, dont la fonction est d'entretenir le feu, s'approchant de la pierre, dit à Aritchandren, qu'ayant reçu les droits, il doit laisser passer le corps [1]. On retourne ensuite le palanquin, on coupe au mort les ongles et les cheveux [2], et on dresse le bûcher ; on emploie pour cela des branches de manguier [3], parce qu'on est persuadé que cet arbre a plus de vertu que tout autre pour

[1] Il n'est aucun lecteur qui ne voie le rapport frappant de ce personnage appelé *Aritchandren* avec le *Caron* de la fable.

[2] Les anciens, au lit de la mort, se faisaient de même couper les cheveux. *Phèdre*, dans *Sénèque le Tragique*, se prépare à mourir en faisant cette cérémonie ; *Amphiraus*, dans *Stace*, en fit autant. On s'imaginait qu'on ne pouvait bien mourir si on ne s'était fait couper les cheveux.

[3] *Voyez* mes additions au liv. V, paragr. 3. (S.)

rendre le mort heureux; les personnes opulentes emploient du bois de santal.

Le bûcher étant dressé, on couche le cadavre dessus : ce sont les parens qui remplissent ce triste ministère, et qui font faire au défunt son dernier repas : mais afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre monde, ils lui mettent du beurre, du riz et du lait caillé dans les mains, dans la bouche et dans les oreilles. Le chef de la famille met le premier le feu au bûcher; il doit avoir le dos tourné, et porter sur son épaule un vase neuf rempli d'eau; aussitôt qu'il s'aperçoit que le feu a pris, il laisse tomber le vase qu'il porte, et court sans tourner la tête, se jeter dans l'étang ou la rivière qui se trouve près du cimetière pour se purifier; si le vase ne casse point, cela signifie que quelqu'un de la famille doit mourir dans l'année; mais il est si fragile qu'il se brise toujours. Les autres parens et les assistans achèvent d'allumer le feu, et y répandent des parfums; pendant ce tems-là, les joueurs d'instrumens font un tintamarre capable de rendre sourd; le lieu retentit de cris ou plutôt de hurlemens, selon la coutume des orientaux, qui sont extrêmes dans la tristesse comme dans la joie.

Le corps est abandonné aux parias, qui le font consumer et le veillent. Les parens vont alors se baigner dans l'étang ou rivière qui se trouve près du cimetière. S'il est nuit, ils se retirent; mais s'il est encore jour, ils retournent vers le bûcher, et font apporter dans un vase neuf du riz cuit, qu'on jette aux corbeaux après l'avoir offert au défunt.

Une pierre plate en forme d'autel, d'environ six pouces de large, bien polie, sert de table, sur laquelle on croit que ses mânes viennent manger, ou du moins se repaître des parties les plus subtiles des alimens qu'on leur offre. Après avoir purifié cette pierre en la lavant, on fait dessus des libations d'eau et d'huile; on prononce plusieurs fois le nom des Dieux et on évoque l'âme du défunt, dont la pierre représente l'effigie, afin qu'elle vienne se placer sur cet autel. Les assistans se frottent le corps de terre et de poussière, et on offre encore du riz aux mânes du mort. Ce repas funéraire se répète pendant dix jours [1], et devient toujours la

[1] A la mort de nos princes, on dresse pendant quarante jours une table couverte de mets : les officiers de leur maison sont auprès d'eux et font le service comme

pâture des corbeaux, qu'on voit par cette raison fréquenter en grand nombre les cimetières.

Aussitôt que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait, et on ramasse les os épargnés par le feu. Ces os sont mis dans des vases, et on les garde jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de les faire jeter dans quelques rivières saintes, ou dans le Gange; car les indiens sont persuadés que tout homme dont on aura jeté les ossemens dans ce fleuve sacré, jouira d'un bonheur infini pendant des millions d'années. Ceux qui demeurent sur ses bords, y jettent même les corps entiers, après avoir souvent accéléré la mort des malades à force de leur en faire boire de l'eau, à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuse.

La maison du défunt reste souillée pendant dix jours; mais ce tems étant passé, le chef de famille, après s'être purifié, la bénit par des aspersions d'eau lustrale; il fait le sacrifice et imprime sur la cuisse d'un taureau, la marque d'un trident, ensuite on le lâche.

s'ils étaient vivans. On leur parle, on leur annonce des visites, et l'on observe le même cérémonial et la même étiquette que s'ils tenaient leur cour.

Cette cérémonie se fait en invoquant le Dieu du feu; par cette marque ces animaux deviennent sacrés, et personne n'ose s'en rendre maître; ce serait même un grand crime de les arrêter : on les laisse aller par-tout où ils veulent s'ébattre, et paître en liberté. Il est étonnant que les brames, toujours attentifs à leurs intérêts, laissent échapper cette offrande : le chef des obsèques les en dédommage en leur donnant trente-deux pagodes d'or, qui font 272 liv. argent de France; il ajoute souvent à ce don quelques pièces de toile. Enfin les obsèques se terminent par des libations et des aspersions.

Les indiens pauvres n'ont pas tant de cérémonies; ils ensevelissent simplement leurs morts dans une grosse toile blanche, et les font porter sur deux bambous par quatre parias jusqu'au bûcher, dressé avec de la bouze de vache bien sèche.

Les saniassis sont enterrés jusqu'au cou; un religieux du même ordre casse des cocos sur la tête du mort jusqu'à ce qu'elle soit brisée; ensuite on la couvre de terre. On ignore aujourd'hui le motif de cette pratique singulière, à moins que ce ne soit pour faciliter à leur ame le moyen de sortir par une ouverture

plus honnête que la bouche, les oreilles et d'autres issues du corps, qu'on regarde comme impures et souillées.

Autrefois les femmes se brûlaient avec le corps de leurs maris. Aujourd'hui cette barbare coutume est entièrement abolie dans les Etats mahométans : dans les Etats gentils, elle ne se pratique plus que dans la caste des brames et dans celle des militaires.

Cette cérémonie se fait avec beaucoup de faste ; ses préparatifs varient dans chaque province. L'usage le plus commun est qu'aussitôt après la mort du mari, s'il est bramine, on place la femme devant la porte de sa maison, dans une espèce de chaire dont la couverture est ornée ; on bat du tambour, on sonne continuellement de la trompette. La femme ne mange plus, ne fait que mâcher du bétel, et prononce sans s'arrêter le nom du Dieu de sa secte. La victime se pare chez elle de tous ses bijoux et de ses plus superbes habits, comme si elle allait se marier ; ses parens et ses amis l'accompagnent au son des tambours, des trompettes et d'autres instrumens : les brames l'encouragent à s'immoler, en l'assurant qu'elle va jouir d'une félicité sans bornes dans le paradis, où elle deviendra la femme de quelque

Dieu, qui l'épousera pour la récompenser de sa vertu. Ils lui promettent encore que son nom sera célébré par toute la terre, et chanté dans tous les sacrifices, ce qui en détermine encore quelques-unes à se brûler; mais la loi ne les y oblige pas. Pour la disposer à cette action héroïque ou plutôt insensée, les brames emploient des breuvages dans lesquels ils mêlent de l'opium; c'est ainsi qu'ils animent et échauffent l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal. L'espèce de fureur avec laquelle elle court à une mort certaine, prouve assez qu'il faut qu'elle ait la tête troublée par les fumées de cette liqueur forte et enivrante. Le fanatisme peut bien la faire consentir à un pareil sacrifice; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle va terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, et lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les brames ont grand soin de la distraire de ses regrets par des chants où l'éloge de son héroïsme est mêlé. Ce concert homicide soutient son courage au milieu des avant-coureurs de la mort; le bandeau de la superstition couvre ses yeux; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les

flammes : alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle fait ses adieux à ses parens, qui la félicitent les larmes aux yeux du bonheur qui l'attend. Elle leur distribue ses joyaux et les embrasse pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, selon l'usage, autour du la fosse ardente, elle s'élance au milieu des flammes : aussitôt quantité d'instrumens font retentir l'air des sons les plus aigus pour empêcher le peuple d'entendre les cris lamentables qu'un si horrible supplice doit arracher à ces malheureuses victimes. On augmente l'activité du feu, en y répandant une grande quantité d'huile, et l'héroïne est bientôt consumée.

Lorsque la victime est réduite en cendres, on érige dans l'endroit un trophée, afin de perpétuer la mémoire de son héroïsme. Des honneurs si chèrement achetés sont cependant un objet d'envie pour les vivans : l'ambition de faire parler de soi après sa mort, aveugle sur les moyens d'acquérir cette gloire. Quelquefois on élève dans les endroits très-fréquentés, de petites chapelles en leur honneur; elles restent toujours ouvertes, afin que les passans puissent voir ces cénotaphes ou mausolées, et les honorer.

Dans le Bengale, ce spectacle est encore

plus horrible ; les femmes ont assez de force et de courage pour se faire attacher sur le cadavre de leurs maris, elles le tiennent embrassé jusqu'à ce qu'on allume le bûcher, et attendent ce moment avec la plus grande tranquillité [1].

Lorsqu'on les enterre toutes vives, on observe les mêmes cérémonies avant que de les conduire à l'endroit de la sépulture ; quand celle qui doit être l'objet du sacrifice y est arrivée, elle descend dans la fosse, qui est en forme de caveau ; là, elle s'assied et prend le cadavre de son mari entre ses bras. Aussitôt

[1] « Aucun prétexte, aucune loi religieuse n'a ordonné « ce féroce dévouement. Il fut, dit-on, d'abord sans « ostentation, inspiré et légitimé par l'amour. Depuis, « c'est la superstition, c'est sur-tout l'orgueil qui en ont « fixé les rites. L'administration mahométane n'a pro- « prement levé la main contre aucun culte ; mais elle a « hautement proscrit cette atrocité. Des permissions de « cette espèce ne s'obtiennent donc qu'avec peine, et « seulement de ceux de ces gouverneurs assez lâches « pour les vendre. Oserai-je le dire ? L'on a vu des com- « mandans anglais recevoir ainsi le prix du sang de ces « victimes ; et par de futiles prétextes, ils tâchaient de « distraire l'indignation de leurs concitoyens ». (Fouché d'Obsonville, *Essais Philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, p. 234, en note). (S.)

on remplit la fosse de terre jusqu'au cou de la femme ; on tient devant elle un tapis, afin d'empêcher qu'on ne l'aperçoive dans les horreurs de la mort, et que ce spectacle n'épouvante les autres femmes. On lui donne dans une coquille quelque chose, et c'est sans doute du poison : on finit par lui tordre le cou ; ce qui s'exécute avec une dextérité surprenante.

Les livres indiens sont remplis d'exemples de déesses et de reines qui ont fait cet étrange sacrifice, afin de servir de modèles à toutes les femmes de distinction : cette fureur de mourir a quelquefois été poussée si loin, qu'à la mort de certains rois ou princes, des familles entières, pères, mères, enfans, domestiques, tous se dévouaient aux flammes pour prouver leur attachement et leurs regrets.

Cette coutume inhumaine est fort ancienne dans l'Inde. Les opinions varient sur son origine ; Strabon dit que si l'on en croit la tradition, elle fut établie par un de leurs rois, pour empêcher les femmes d'empoisonner leurs maris, dont elles se défaisaient par dégoût ou par inconstance, afin de jouir en liberté de leurs nouvelles amours.

Cette loi, sage en apparence, intéressait

nécessairement les femmes à la conservation de leurs époux ; mais elle détruisait une partie de la nation, en préservant l'autre d'un danger incertain. Ce réglement politique devint dans la suite un point de religion.

Ce fait outrage trop l'humanité pour qu'on doive le croire ; à Rome, on arrêta les empoisonnemens [1] par des moyens aussi efficaces et moins sanguinaires : quelque extravagante et atroce que cette coutume paraisse, il est facile d'en rendre raison. L'amour extrême de quelques femmes pour leurs maris, le désespoir de les avoir perdus, le desir de les suivre, firent d'abord consommer ce sacrifice, que l'usage autorisa, et rendit général dans la suite ; de même en Égypte, les principaux officiers des souverains étaient inhumés avec eux. Aujourd'hui encore chez les tartares, lorsqu'un prince ou quelque grand meurt, ses proches et ses amis s'égorgent sur son tombeau. Toutes ces coutumes viennent de la même cause, d'un attachement sans bornes à la personne pour laquelle on s'immole [2].

[1] A Rome, pour faire cesser les empoisonnemens dont on soupçonnait les femmes, on condamna à rester veuves celles dont les maris mouraient. *Tite-Live.*

[2] François Caron, dans son *Histoire du Japon*, rap-

Ce terrible sacrifice au surplus n'est autorisé par la religion que pour les veuves sans enfans; elle ordonne de vivre à celles qui en ont ou qui sont enceintes, pour en prendre soin et les élever.

Le deuil des indiens consiste à se raser les cheveux, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules, et à se priver de bétel pour quelques jours. Ce serait une privation cruelle pour eux d'être obligés de s'en abstenir longtems.

L'usage de brûler les cadavres peut avoir eu pour principe l'adoration du feu et la purification des corps, dans un pays aussi peuplé que l'était anciennement l'Inde; et sous un ciel brûlant, il a bien fallu que la

porte qu'à la mort d'un seigneur, dix, vingt, trente personnes de considération, et beaucoup de ses vassaux s'ouvrent le ventre pour mourir avec lui. Cette sanglante tragédie est l'effet des promesses qu'ils lui ont faites pendant sa vie, par attachement pour sa personne, ou par reconnaissance des bienfaits dont il les a comblés.

Quand le roi de Siam meurt, non-seulement ses femmes se jettent dans le feu qui doit le consumer, mais encore plusieurs personnes s'y précipitent volontairement.

politique, toujours secondé par la religion, trouvât un moyen d'empêcher que la putréfaction des corps ne corrompît l'air, et n'engendrât des épidémies meurtrières. Les indiens sont le plus ancien peuple chez lequel on trouve cette coutume. Le dieu Quichena, selon eux, fut brûlé avant l'époque où nous fixons le commencement du monde, et dans le tems à-peu-près où une colonie indienne s'établit à la Chine.

CHAPITRE IX.

Des Arts et Métiers des Indiens ; de quelques machines simples et utiles, employées par ces peuples.

DANS l'Inde, comme chez presque tous les peuples orientaux, les arts n'ont fait que peu ou point de progrès. La tyrannie d'un gouvernement despotique, la chaleur d'un climat qui énerve, et l'attachement aux usages anciens, y ont toujours apporté d'invincibles obstacles. Les ouvrages modernes prouvent que les arts sont restés au même point, et que jamais ils ne seront portés à un plus haut degré de perfection. On peut dire, il est vrai, que les princes indiens, dont le luxe est dirigé vers d'autres objets, n'ont jamais cultivé les sciences, ni favorisé et récompensé ceux qui s'y adonnent : l'artiste est payé à la journée, comme le plus vil ouvrier ; et le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude, meurt plus misérable que s'il avait labouré la terre.

Comment voulez-vous, me disait un philosophe indien, qu'il y ait parmi nous des

hommes instruits? les arts et les sciences ont toujours été opprimés par des princes ignorans, avides d'entasser trésors sur trésors, et corrompus par la mollesse d'un sérail.

La peinture chez les indiens est et sera toujours dans l'enfance. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge et de bleu, et dont les personnages sont vêtus d'or. Ils n'entendent point le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, et ne savent pas les mettre en perspective; en un mot leurs meilleures peintures ne sont que de mauvaises enluminures.

Nous n'admirons tant leurs toiles peintes que par la vivacité des couleurs, qui dépend des mordans et des eaux dans lesquelles on blanchit ces toiles, et nullement de l'artiste. Celui-ci n'a pas besoin d'atelier considérable: lorsque le dessin a été calqué, il donne à la toile un premier lavage; ensuite un ouvrier l'étend par terre, et, assis à côté, il y pose toute une même couleur la plus dominante: ordinairement ce sont des enfans qui mettent cette première couleur. Après un second lavage, un autre ouvrier plus habile étend la toile sur une petite table étroite, et y marque les nuances. Leurs pinceaux sont faits avec

un morceau de bambou taillé en pointe et fendu; à un pouce au-dessus de la pointe, est un peloton de laine destiné à retenir la couleur; l'ouvrier presse ce peloton pour faire descendre la couleur le long du roseau, qui n'est pas attaqué par le mordant. Aucun voyageur n'ayant parlé de ce procédé, qui a été ignoré jusqu'à ce jour, on a été fort embarrassé dans nos nouvelles manufactures de toiles peintes imitées des indiens; le mordant brûlait les pinceaux, et ce n'est que fort tard qu'on a imaginé d'en faire de roseau.

La sculpture n'est pas plus avancée que la peinture; et toutes les statues qu'on voit dans les temples, sont mal dessinées et mal exécutées. On y remarque des bras et jambes cassés, des têtes qui n'appartiennent point aux corps. Les draperies sont roides et maussades; enfin on s'aperçoit facilement qu'ils n'ont jamais cherché à imiter la nature.

L'architecture n'est assujétie chez eux à aucune règle. Dans les grandes tours placées au-dessus des portes de leurs temples, et qui sont les seuls monumens capables de donner une idée de leurs talens en ce genre, on voit des étages quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuses

qui décorent l'intérieur des pagodes, n'ont point de proportions fixes. Les unes sont très-grosses par le bas, et se terminent comme un cône, en diminuant insensiblement; d'autres sont fort minces par le bas et très-grosses par le haut. Cependant ces temples ont, à mon avis, quelque chose de plus noble et de plus majestueux que ceux des chinois, et même des autres peuples de la terre. Ces énormes machines qui couronnent les portes, les décorations intérieures et les milliers de colonnes qui entourent les pagodes, inspirent le respect et annoncent la demeure de la divinité.

La musique est dans le même état d'imperfection que les autres arts. Le chant est sans harmonie. L'un chante haut, l'autre bas, sur quatre à cinq notes, qui commencent par une espèce de bourdonnement, et va en augmentant jusqu'à la fin du verset, où ils éclatent.

Les indiens ont plusieurs instrumens, mais qui ne semblent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, est pour eux le plus beau et le plus harmonieux. Dans les pagodes, pour avertir le peuple de l'heure de la prière, ils se servent de la trom-

pette, du bouri, du toutaré, du combou[1], du naguar[2], du dole ou tamtam[3], et du talan[4]; mais lorsque les bayadères chantent les louanges de Dieu, ils les accompagnent avec le nagassaran, le carna, l'otou, le pilancojel[5], le tourti[6], le matalan et le tal[7].

Il y a quelques instrumens particuliers, selon les pagodes.

Dans celles de Mariatale, on se sert de l'oudoukai[8]; les religieux consacrés au culte

[1] Le bouri, le combou et le toutaré, sont des espèces de trompettes. Fig. 1, 2, 3, pl. XVI.

[2] Le naguar est une espèce de timbale en bois, sur laquelle on frappe avec des baguettes. Fig. 4.

[3] Le dole ou tamtam est un tambour long; on en bat des deux côtés avec des baguettes. Fig. 5.

[4] Le talan est composé de deux plats de cuivre que l'on frappe l'un contre l'autre. Fig. 6.

[5] Le nagassaran, le carna, l'otou et le pilancojel sont des espèces de flûtes ou haut-bois. Fig. 7, 8, 9, 10.

[6] Le tourti est une espèce de musette, qui fait l'effet du basson. Fig. 11.

[7] *Voyez* la description de ces deux instrumens, pag. 81. Le tal sert à régler le pas des bayadères, qui dansent en chantant les louanges du Dieu de la pagode.

[8] L'oudoukai est une espèce de tambour, qui a un étranglement dans le milieu : d'une main on le tient par

de cette Déesse accompagnent leur voix en demandant l'aumône à la porte de son temple avec un baïni [1] ; ce qui les a fait appeler *Baïniens*.

Dans les temples de Virapatren et de Périandaver, on se sert du pambé [2], qu'on emploie aussi dans ceux de Mariatale.

Ils font usage du taré [3] pour annoncer la mort dans une maison. Les mets et les présens que les parens offrent au défunt sont

la corde du milieu, et de l'autre on frappe sur un des côtés, en secouant légèrement les doigts. Fig. 1, pl. XVII.

[1] Le baïni est une espèce de tambour, formé d'une seule peau tendue d'un côté. Vers le milieu de cette peau est une corde qui traverse en-dedans de la caisse ; à l'extrémité de cette corde est attaché un morceau de bois que l'on tient ferme d'une main, pour tendre la corde, à laquelle on fait rendre des sons en la pinçant de l'autre. *Fig.* 2.

[2] Le pambé est composé de deux espèces de tambours liés ensemble, qui, comme l'oudoukai, ont un étranglement vers le milieu. On frappe en même tems d'un côté avec la main, et de l'autre avec des baguettes. Fig. 3.

[3] Le taré est une longue trompette : les sons qu'on en tire sont tristes et lugubres. Cet instrument est bien propre à l'usage auquel il est destiné. Fig. 4.

toujours accompagnés de cet instrument, qui précède aussi les morts quand on les porte en terre ou au bûcher.

Les pandarons, espèce de religieux très-nombreux, jouent pour s'accompagner, d'une espèce de violon appelée *ravanastron* [1].

Les brames marates et les mogols s'accompagnent avec le viné [2].

Ceux qui font danser les couleuvres se servent du magoudi [3].

Les métiers des indiens nous paraissent simples, parce qu'en général ils emploient peu de machines, et qu'ils ne se servent que de la main, et de deux ou trois outils pour

[1] On lui a donné ce nom parce que le géant Ravanen, roi de l'île de Ceylan, en fut l'inventeur, il y a près de cinq mille ans. Fig. 5.

[2] Le viné est une espèce de guitare, au manche de laquelle on attache une calebasse pour lui faire rendre des sons plus harmonieux. Fig. 6.

[3] Le magoudi est composé d'une calebasse, au bout de laquelle sont adaptés deux roseaux joints ensemble. Les charlatans qui font danser les couleuvres, les charment par un certain air, et font sortir toutes celles qui sont dans les maisons. Ils les prennent avec la main, les mettent dans un panier, et le lendemain elles sont apprivoisées. Fig. 7.

des ouvrages où nous en employons plus de cent : c'est en quoi ces peuples sont le plus éloignés des européens. Nous admirons l'industrie du sauvage zélandais qui, avec un morceau de pierre taillé en forme de hache, fait ses bateaux et tous ses ouvrages de menuiserie. Nous sommes surpris quand on nous dit que ces belles mousselines que nous recherchons tant, sont faites sur des métiers composés de quatre morceaux de bois plantés en terre ; mais nous ne réfléchissons point que, lorsque nos ancêtres habitaient les forêts et vivaient de glands, ils travaillaient avec la même simplicité. Ce ne fut qu'après que leur génie se fut développé par les progrès de la civilisation, qu'ils inventèrent les moulins et des machines immenses et compliquées, pour produire de grands effets. Un moulin à blé gouverné par un seul homme, donne mille livres de farine par jour, tandis qu'avec leurs *moulins à bras*, deux indiens n'en moudront que soixante livres. Il en est de même de toutes les machines.

Le charpentier indien ne connaît d'outils que le rabot, le ciseau, le vilebrequin, le marteau et une espèce de hache. La terre lui sert d'établi et son pied de valet ; mais il

emploie un mois à ce que nos ouvriers font en trois jours.

On a beau leur montrer la manière la plus prompte et la plus aisée de scier le bois; ils aiment mieux s'en tenir aux procédés vicieux qu'il ont reçus de leurs pères, que d'en adopter de plus commodes, qui sont nouveaux pour eux.

Le scieur dresse sa pièce de bois entre deux solives plantées en terre; et assis nonchalamment sur un petit banc, il emploie trois jours à faire avec une scie une planche, qui ne coûterait à nos ouvriers qu'une heure de travail.

Le forgeron porte toujours avec lui ses outils, sa forge, son fourneau, et travaille par-tout où l'on veut l'occuper. Il établit sa forge devant la maison de celui qui l'appelle; avec de la terre broyée, il forme un petit mur devant lequel il place son foyer: derrière ce mur sont deux soufflets de cuir, que l'apprenti fait aller en pressant alternativement dessus: de cette manière il anime le feu; une pierre lui sert d'enclume, ses seuls outils sont une pince, un marteau, une masse et une lime.

Les ouvrages des orfèvres se ressentent sur-

tout de cette indigence d'outils. Comme les chinois, ils n'ont pu parvenir jusqu'ici à polir l'or et l'argent, et à imiter les différens ors de couleur. Cependant nous estimons leurs filigranes, qui ne sont que des ouvrages de patience. L'orfèvre indien établit son atelier chez celui qui le mande. Son fourneau est un vase de terre cassé; un tuyau de fer lui sert de soufflet; une pince, un marteau, une lime et une petite enclume, voilà ses seuls outils. Il fait sur-le-champ ses creusets avec de la terre glaise, mêlée de poudre de charbon et de bouze de vache, qui donnent aux creusets de la solidité et les empêchent de se fendre au feu. Pour douze sous on fait travailler toute la journée le maître et l'apprenti.

Le cordonnier est de la caste la plus vile et le plus pauvre de tous les artisans. Il n'a d'outils que l'alêne et son couteau; point de magasin pour les cuirs et les formes. Quand on a besoin d'une paire de souliers, il faut la payer d'avance; de l'argent qu'on lui donne, il achète le chien maron[1], dont la peau doit

[1] Espèce de mouton couvert de poil, qui a les oreilles pendantes.

[Si cet animal est vraiment un mouton, la dénomination de *chien maron* ne lui convient guère.

servir pour cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, et le lendemain

D'abord il n'y a aucun rapport entre les caractères du chien et ceux du mouton; ensuite l'épithète de *maron*, qui signifie *fugitif*, est mal-appliquée, puisque les moutons de l'Asie, aussi-bien que les moutons de l'Europe, sont tellement et depuis si long-tems asservis, qu'ils vivent tous en domesticité, et qu'ils ne pourraient subsister dans l'état sauvage.

Au reste, l'espèce du *mouton couvert de poil*, ou, pour parler plus exactement, d'un duvet court et soyeux, se trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Asie. Les deux plus grands naturalistes du siècle dernier et, selon toute vraisemblance, des siècles futurs, Buffon et Linnæus, ont pensé que cette espèce était la même que l'*adimain* de Léon l'Africain et de Marmol, naturel au climat brûlant de l'Afrique. (*La Grande brebis du Sénégal et des Indes*, Buffon; *ovis guineensis* Lin.) Ces deux animaux ont en effet de nombreux rapports de conformation, mais ils présentent néanmoins quelques différences, à la vérité peu importantes, qui proviennent sans doute de celle des localités.

Suivant un voyageur moderne, c'est avec la peau de chevreau que les cordonniers de l'Inde font les souliers. Les détails que M. de Grandpré rapporte au sujet de ces ouvriers, sont très-curieux. « L'atelier « des cordonniers, dit cet officier, est le mieux monté; « ils ont une assez grande quantité d'instrumens; mais « ils ne cousent pas le cuir comme nous, ils se ser-

il livre les souliers. A raison de ce qu'ils travaillent en cuir, et parce qu'ils mangent de

« vent d'un petit outil semblable au crochet dont se « servent les brodeurs en Europe; ils ont un fil qui « passe ainsi d'un côté à l'autre de la semelle, mais « ce n'est que le double de ce fil qui passe, et non « l'extrémité; dans ce double ils font passer un second « fil sur lequel le premier se serre : cette manière de « coudre va très-vîte, aussi sont-ils fort expéditifs. « Un ouvrier prend mesure d'une paire de souliers le « matin, va tuer un cabri, l'écorche, tanne la peau « dont il doit les faire, et l'après-midi les apporte « très-bien faits quant à la forme et au coup-d'œil. « On conçoit que cette manière de tanner est très-« imparfaite, le procédé est très-astringent; mais le « cuir, à la couleur près, n'est guère qu'un cuir verd. « Leur manière de prendre mesure est de saisir le pied « dans la main; il leur suffit de le palper pour faire « un soulier qui entrera librement, n'incommodera « nullement, et cependant collera très-bien; mais les « matériaux dont ils sont faits sont détestables. Le « premier inconvénient est que le cuir est fraîche-« ment tanné; il est humide et flexible quand on « essaie le soulier, mais il ne tarde pas à durcir « comme du parchemin (il est ici question de souliers « de pacotille). Le second inconvénient est d'être cousu « avec du coton, ce qui fait que si l'on met fortuite-« ment le pied dans l'eau, à l'instant le fil manque, « et le pied passe au travers du soulier; si on a le « bonheur d'éviter l'eau et que le coton soit assez bon

la viande, les cordonniers sont méprisés des autres indiens, et regardés comme les derniers des hommes. Leurs cahutes sont dans des quartiers séparés, hors des villes et des aldées. Ce sont eux que l'on charge dans les établissemens européens de l'odieux ministère des exécutions.

Le tisserand monte le matin devant sa porte, sous un arbre, son métier qu'il démonte au soleil couchant. Ce métier est très-simple; il ne consiste qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois plantés en terre. Deux bâtons qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées à l'arbre à l'abri duquel le métier est placé, l'autre, par deux autres cordes attachées aux pieds

« pour résister un ou deux jours, le cuir de l'em-
« peigne cédera au premier coup de pied; aussi lors-
« qu'on va au bal, si on ne peut se procurer des
« souliers d'Europe, on en porte ordinairement une
« couple de paires avec soi. Cependant, pour éviter
« un pareil inconvénient, les habitans de Pondichéry
« font venir du fil d'Europe, et le font substituer au
« coton; par ce moyen les souliers, quand ils sont
« faits avec soin, durent plus long-tems ».] (Voyage dans l'Inde et au Bengale, tom. 1, pag. 180 et suivantes. (S.).

de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y passer la trame.

L'agriculture n'est point perfectionnée. Ils ne savent pas greffer. Leurs jardins ne consistent que dans quelques carrés de brèdes [1], de béringèdes [2] et de haricots. Le riz étant leur seul aliment, ils se sont appliqués à sa culture. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, et que la plus grande partie des terres, sur-tout à la côte de Coromandel, sont sèches et sablonneuses, leur industrie s'est appliquée à trouver des machines propres aux arrosemens.

Ils sèment d'abord, après les pluies, le riz fort épais dans un coin de rivière ou d'étang; lorsque la plante est parvenue à la hauteur de cinq à six pouces, ils l'arrachent et la transplantent par petits paquets, à une distance suffisante, dans une terre préparée et qui a reçu un bon labour à la charrue; sans

[1] La brède est *l'amaranthe légumineuse* (*amaranthus oleraceus* Lin.) dont les indiens mangent habituellement les feuilles en guise d'épinards. (S.)

[2] Mélongène (*solanum melongena* Lin.), plante connue en France, et que l'on y cultive en quantité dans les provinces méridionales. (S.)

cela le riz trop serré étoufferait. Lorsqu'il est mûr, on le coupe à hauteur d'appui avec une grande serpette, et jamais au raz de la terre, comme nous coupons le blé en Europe. Ils en forment des gerbes. Pour en tirer le grain, ils prennent ces gerbes des deux mains par le bout et les battent contre terre dans une aire convenable. Après avoir ramassé le grain, ils font un tas des gerbes, et les battent avec un bambou, afin d'en faire sortir les grains qui ont pu y rester.

Aussitôt après la récolte du riz, ils sèment du cambou, du maïs, du petit mil, du gengeli, etc.[1]

Toutes les terres sont divisées en petits carrés de cinquante à soixante toises, qui sont séparés par une élévation ou rebord bien battu. De cette maniere, chaque carré forme un réservoir où sont contenues les eaux absolument nécessaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles d'un carré à l'autre, si bien qu'avec une bascule on peut arroser un terrain immense.

[1] Il est encore question du gengeli au livre suivant, comme d'une plante à graine huileuse. Je ne connais pas la dénomination botanique du cambou. (S.)

Pour cet effet, on emploie une machine appelée *picôte*. C'est une bascule dressée sur le bord d'un puits ou d'un réservoir d'eaux pluviales, pour en tirer l'eau et la conduire ensuite où l'on veut. Cette machine, également simple et ingénieuse, est construite de la manière suivante. Près du puits est plantée une pièce de bois fourchue par le haut; dans cette fourche est assujétie, par une cheville, une autre pièce de bois destinée à faire la bascule et garnie d'échelons, pour donner la facilité de monter et de descendre à celui qui fait mouvoir la machine. Ordinairement la partie inférieure de cette bascule est un gros tronc d'arbre; lorsqu'il n'est pas assez lourd pour faire contre-poids, on y attache une grosse pierre. A la partie supérieure est fixée une perche, au bout de laquelle pend un grand seau de cuir. Un homme monte par les échelons au haut de la bascule; en se soutenant à un treillis de bambou, élevé à côté de la machine, il fait plonger le seau dans le puits, après quoi il descend et fait remonter par son poids le seau, qu'un autre homme attend pour le verser dans un bassin, d'où l'eau se répand dans les rigoles, qui la distribuent à tout le champ. Celui qui verse

les seaux, chante, pour s'exciter, ces paroles : un, deux, trois, selon le nombre qu'il en a vuidé.

Lorsque l'eau des étangs est au niveau de la surface du terrain, ils se servent pour l'arroser, d'un panier rendu impénétrable par un enduit de bouze de vache et de terre glaise, qui est suspendu par quatre cordes. Deux hommes en tiennent une de chaque main; ils puisent l'eau, et la versent en balançant le panier.

De toutes les machines qu'ont imaginées les Indiens pour faire de l'huile, le moulin dont ils se servent aujourd'hui pour extraire celle de cocos et de gengeli, est la plus simple et la plus commode.

Les pièces de cette machine sont 1.° un gros tronc d'arbre enfoncé en terre et bien assujéti, dont le haut a la forme d'un vase; 2.° un mortier placé au milieu d'un tronc, et qui, n'étant pas fort grand, va en s'évasant par le bas; 3.° un pilon placé dans le mortier; 4.° un traversier adapté à la partie supérieure du pilon, et qui sert à le faire tourner; (ce traversier est composé de pièces égales, liées ensemble par des cordes, afin qu'étant flexible, il ne soit point sujet à se briser.) 5.° une

grosse barre de bois plate, placée horizontalement au bas de la machine, et à laquelle est fixé le traversier. Cette barre évasée en croissant à l'extrémité qui s'adapte au pied du tronc de l'arbre, tourne dans une échancrure pratiquée au bas de ce tronc, et conduit toute la machine. Deux bœufs attachés à cette barre la font tourner, et avec elle le pilon. Le tronc est garni dans sa partie supérieure, d'un rebord qui empêche l'huile de couler. Un homme placé sur la barre horizontale, tourne avec elle, repousse dans le mortier les graines qui en sortent, ramasse l'huile à mesure qu'elle vient à la superficie, et la met dans des vases.

La machine à carder le coton est aussi d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois long de six à sept pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son en la touchant, ce qui fait appeler la machine *violon* : (nos chapeliers ont une machine à-peu-près semblable, qu'ils nomment *archet*). Le violon est suspendu par une corde à celle d'un arc attaché au plancher. L'ouvrier tient d'une main le violon dans le milieu, et de l'autre, avec un morceau de bois terminé par un bourrelet, tend vivement la

corde à boyau, qui, en s'échappant, bat le coton, l'enlève avec force, le gonfle, en sépare la poussière, et le met en état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon, donne à l'ouvrier la facilité de le ramener d'un endroit à l'autre sur le tas de coton qu'il vient de battre.

Ce sont les choulias qui cardent le coton; ils sont mahométans, et, comme les maplets de la côte de Malabar, ils descendent des arabes, dont ils ont conservé la physionomie, mais non pas la religion. Les arabes sont de la secte d'Omar, et les choulias de celle d'Aly. Il y a lieu de présumer que, lors de la conquête de l'Inde par les mogols, les choulias adoptèrent la religion et les usages des vainqueurs; au lieu qu'à la côte de Malabar, que les mogols n'ont pu conquérir, les maplets reçurent les coutumes et les superstitions des gentils, sous l'empire desquels ils vivaient. C'est pour se conformer aux usages des malabars, que les enfans des maplets n'héritent point de leurs pères, mais des frères de leurs mères.

La conquête que vient de faire Ader-Ali-Kan de cette côte, est trop récente pour avoir pu déjà influer sur les mœurs; mais si

les mogols se maintiennent dans ce pays, il est vraisemblable que les maplets quitteront leurs anciens usages pour ceux de ces maîtres nouveaux, comme plus conformes au vœu de la nature.

CHAPITRE X.

De la Médecine.

Les connaissances des indiens en médecine se bornent à la préparation et à l'emploi de quelques simples.

Toutes les maladies sont difficiles à guérir dans l'Inde, par la manière dont on les traite, et parce que le virus vénérien y est toujours joint. Crédules à l'excès, les indiens s'imaginent qu'on ne guérit qu'à force de remèdes; ils donnent toute leur confiance à un empyrique, qui souvent était blanchisseur [1], tisserand ou serrurier trois mois auparavant, et qui ne pouvant plus vivre, faute d'ouvrage, se fait médecin.

Au reste, il n'y a pas de médecins plus savans les uns que les autres, et qui obtien-

[1] Les femmes de blanchisseurs, qu'on appelle *mainates* dans l'Inde, ont beaucoup de réputation pour les avortemens. Elles emploient ordinairement des purgatifs violens, tels que le pignon d'inde, la rhue; et l'on peut assurer qu'elles empoisonnent la moitié des malheureuses victimes qui tombent dans leurs mains.

nent une réputation marquée. Les indiens le sont presque tous. Dès leur enfance, on leur apprend à connaître quelques simples, et différentes recettes qui se transmettent de père en fils. C'est pour eux une ressource dans la misère. Aussi font-ils souvent avec des plantes dont ils ignorent les vertus, un mélange dont ils ne connaissent pas mieux les effets. »« Il faut cependant qu'autrefois il y ait eu parmi eux des médecins un peu chimistes ; car ils ont quelques remèdes qu'ils ne font aujourd'hui que machinalement, et qui sont composés de plusieurs plantes dont les propriétés sont opposées, mais dont le mélange est propre à l'emploi qu'ils en font. Il en est de ces préparations comme de la thériaque. »«

Ils administrent peu de remèdes intérieurement, et ne se servent guères que d'onguens et de cataplasmes.

Ils sont persuadés que toutes les maladies viennent de chaud ou de froid, ou qu'elles sont occasionnées par des vents qui se glissent entre cuir et chair. Si la maladie vient de la peau, ils croient qu'elle est produite par des vers, et, pour les faire mourir, ils appliquent des caustiques qui dessèchent la peau et la

font excorier. Le lendemain le médecin enlève quelques morceaux de cette peau brûlée, et les montre au malade, comme étant les vers qui le rongeaient; et lui-même le croit aveuglément.

Tous leurs traitemens n'étant fondés que sur des préjugés, ils emploient pour les maladies fréquentes, causées par le froid, les remèdes les plus chauds. Pour l'ordinaire la maladie se termine par une inflammation, dont les accidens, très-graves, sont regardés par les médecins comme une suite nécessaire de ces qualités qu'ils trouvent dans tous les maux.

Les indiens ne connaissent point l'usage des lavemens. Jamais ils ne saignent; l'horreur invincible qu'ils ont du sang, y mettra toujours obstacle; et si un médecin européen voulait les saigner, la peur qu'ils ont de cette opération, produirait un effet contraire à celui qu'on en attendrait. Pour suppléer à notre saignée, ils ordonnent la diète, et le malade qui veut suivre le véritable régime, est obligé de rester plusieurs jours sans boire ni manger. Ensuite on lui fait prendre des tisanes chaudes, composées de girofles, d'anis et d'autres ingrédiens fort chauds. L'inflammation

survient, augmente, et emporte le malade.

Comme les chinois, ils tâtent le pouls en appliquant à différentes reprises leurs doigts sur l'artère. Après avoir examiné la différence de ses mouvemens, ils fixent avec une attention singulière le visage du malade, auquel ils font entendre que les variations du pouls passent jusqu'au visage, et que le mouvement des yeux, joint à celui de l'artère, est un moyen sûr de connaître le genre de la maladie.

Tout ce qui a rapport à la chirurgie, est inconnu aux indiens; semblables en cela aux égyptiens, jamais ils n'ont ouvert de cadavres pour étudier le corps humain et pour y découvrir les causes des maladies : ils meurent tranquilles entre les mains de leurs médecins; mais entre celles d'un européen, ils seraient tourmentés jusqu'à la mort ou jusqu'à leur parfaite guérison, parce qu'ils croient qu'il est impossible à un étranger de connaître leurs véritables maux.

Les indiens sont sujets à différentes maladies et à toutes les fièvres que nous connaissons en Europe. Les habitans des pays montagneux sont attaqués d'une fièvre quarte fréquente et endémique, occasionnée par les

eaux, qui donnent naissance à des obstructions. Cette maladie, qu'ils ne combattent que par la diète et quelques purgatifs, demanderait des attentions suivies de la part des médecins; car j'ai remarqué des particules métalliques dans presque toutes les eaux qui descendent des montagnes, et sur-tout dans celles de Gingi, qui en contiennent beaucoup de vitrioliques. Les médecins indiens qui me virent analyser ces eaux, m'assurèrent que l'air était la seule cause de cette fièvre, et que, malgré la précaution qu'on prenait de faire venir de l'eau de fort loin, on n'en était pas moins attaqué dans certaines saisons.

Les parias, trop pauvres pour avoir une bonne nourriture, et vivant la plupart de viandes pourries qu'ils font sécher au soleil, sont fréquemment attaqués d'une fièvre dont ils meurent du cinquième au neuvième jour; elle a pour symptômes le pouls extrêmement plein, la peau brûlante, la langue sèche, rude, noire et se fendant très-souvent, les yeux étincelans et larmoyans, la respiration gênée et toujours accompagnée d'une faiblesse et d'un abattement extrêmes : quelquefois les malades rendent des vers vivans par le haut et par le bas.

Ils sont sujets aux obstructions de la rate qu'on appelle *basse* [1]; selon les médecins indiens, ces obstructions proviennent d'une fièvre de froid. Je pense qu'il faut plutôt les attribuer à la grande quantité de nitre que contient la terre dans ce pays, ce qui rend l'air très-froid dans certaines saisons. Cette maladie est plus commune au Bengale, où le nitre abonde davantage. Je suis persuadé qu'on lui opposerait avec succès l'alkali volatil. Ces obstructions s'étendent depuis le creux de l'estomac jusque dans l'hypocondre gauche, et quelquefois sont dures comme la pierre. Il faut que la rate soit prodigieusement dilatée, pour occuper un si grand espace.

Il y règne de plus une maladie épidémique qui, en vingt-quatre heures et quelquefois moins, enlève ceux qui en sont attaqués. Elle ne se manifeste que dans les tems froids.

Les débauchés et ceux qui ont des indigestions, sont attaqués d'un dévoiement, ou plutôt d'un écoulement involontaire de la matière fécale devenue liquide, mais sans aucun mélange de sang. Ils n'ont point de

[1] Le terme *basse* est tiré du mot portugais *baca*, qui signifie *la rate*.

remèdes pour ce cours de ventre, qu'ils appellent *flux aigu*, et dont ils laissent la guérison aux soins de la nature.

Le flux de cette espèce qui règna, il y a quelques années, se répandit dans tout le pays, fit de grands ravages, et depuis Chéringam jusqu'à Pondichéry, emporta soixante mille personnes. Diverses causes l'occasionnèrent. Les uns en furent affligés pour avoir passé les nuits et dormi en plein air; d'autres pour avoir mangé du riz froid avec du tair [1]; mais la plupart le furent pour avoir mangé après s'être baignés ou lavés avec de l'eau froide; ce qui leur causait une indigestion, un spasme universel du genre nerveux, suivi de l'atonie et de la mort, si les malades n'étaient promptement secourus. Cette épidémie arriva pendant que les vents soufflaient du nord, en décembre, janvier et février; quand ils cessèrent, la maladie disparut : elle était caractérisée par un cours de ventre aqueux, accompagné de vomissemens, d'une faiblesse extrême, d'une soif ardente, d'une oppression de poitrine et d'une suppression d'urine. Quelquefois le malade sentait de vives douleurs de colique :

[1] Le tair est du lait caillé.

il perdait souvent connaissance et la parole; ou il devenait sourd; le pouls était petit et concentré; et le seul spécifique que trouva le frère du Choisel, de la Mission étrangère, fut la thériaque et la drogue amère. Les médecins indiens ne purent sauver un seul malade.

Il y a lieu de penser que la transpiration arrêtée, refluant dans la masse du sang et se portant à l'estomac et aux intestins, occasionnait les vomissemens, qui se terminaient par ce cours de ventre.

Celui qui le suivit deux ans après, fut des plus terribles. Il ne provenait point de la même cause que le premier, puisqu'il commença en juillet et en août : il s'annonçait d'abord par un cours de ventre aqueux qui survenait tout-à-coup, et quelquefois enlevait le malade en moins de vingt-quatre heures. Ceux qui en étaient attaqués, évacuaient jusqu'à trente fois en cinq ou six heures; ce qui les réduisait à un tel état de faiblesse, qu'ils ne pouvaient ni parler ni se remuer. Souvent ils n'avaient point de pouls. Les mains étaient froides, ainsi que les oreilles; le visage était alongé; l'enfoncement de la cavité de l'orbite était le signe de la mort : ils ne sentaient ni mal de ventre, ni coliques, ni tran-

chées. Ce qui les faisait le plus souffrir, était une soif ardente. Quelques-uns rendirent des vers par les selles, d'autres par des vomissemens : ce cruel fléau frappa généralement toutes les castes, mais sur-tout celles qui mangent de la viande, comme les parias. Les médecins nationaux ne réussirent pas mieux à traiter cette maladie, qui se renouvela dans le tems des vents du nord.

Les indiens sont encore sujets à des cours de ventre séreux et à des vomissemens occasionnés par la transpiration interceptée, et par leur excessive misère, qui est telle que le plus souvent ils n'ont pas assez à manger pour entretenir l'équilibre de la circulation. A ces deux causes, se joint le défaut de linge pour se couvrir dans les tems froids. Ils couchent sur une terre humide, dans des cahutes où ils ne sont point à l'abri de la pluie et du vent. Le manque de toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme, attire à ces malheureux des maladies qui les font périr en grand nombre.

Les indigestions appelées dans l'Inde *mort de chien*, sont fréquentes. Les castes qui mangent de la viande, nourriture trop pesante pour un climat si chaud, en sont souvent atta-

quées. Les brames, quoiqu'ils ne mangent ni viande ni poisson, ont souvent de ces indigéstions, produites par la grande quantité de beurre qu'ils mangent avec leur riz : plusieurs en sont morts subitement.

Ces indigestions fréquentes n'ont pas toujours pour cause une nourriture trop abondante. L'air frais auquel on s'expose avec tant de plaisir, cause une indigestion, s'il a trop rafraîchi le ventre, la tête ou quelque autre partie du corps, en supprimant la transpiration : plusieurs personnes sont mortes pour avoir couché imprudemment en plein air.

Ils ne connaissent point les maladies inflammatoires, ni la pleurésie; mais le flux de sang les remplacent chez eux.

La vérole a existé de tout tems dans l'Inde; elle n'y est pas absolument dangereuse, lorsqu'on y porte remède tout de suite; mais chez les femmes libertines, qui la laissent enraciner trois ou quatre ans, elle se change en cancer et en lépre; tous les autres maux suivent et les conduisent à la mort. Les indiens pallient ce mal sans en détruire la cause; et comme presque tous en apportent le germe en naissant, sur-tout les gens du peuple, il est fort rare de trouver des personnes saines dans ces

pays. Les remèdes généraux qu'ils emploient, sont des tisanes de curaneli [1], des bains froids et des purgations avec du lait de cali [2], dont ils forment des pilules, en y mêlant le suc des sommités des branches avec de la farine de maïs; ils en donnent gros comme un grain de poivre chaque jour, et usent de ce remède pour toutes sortes de maladies vénériennes, qu'ils guérissent par-là, lorsqu'elles ne sont pas invétérées.

L'épilepsie leur est aussi connue. Pour tout remède ils font manger aux malades des corneilles, qu'on appelle *graye* dans l'Inde; c'est ce qui a fait donner à cette maladie le nom de *graye*.

La petite vérole est épidémique : ordinairement elle règne depuis le mois de février

[1] Cette plante est une euphorbe, de même que le cali. Le suc laiteux de cette dernière plante est extrêmement âcre, et doit fournir un purgatif caustique et dangereux. (S.)

[2] Le cali est connu des européens, sous le nom de *titimale de l'Inde*. Cette plante n'est cependant point de ce genre : son lait est un purgatif et un vomitif des plus violens; son suc épaissi au feu se conserve longtems. Les indiens l'emploient comme simple purgatif, en en donnant gros comme la tête d'une épingle.

jusqu'en avril. Lorsque les vents de terre se font sentir, elle disparaît. Il y a des années où elle est très-meurtrière. Quand elle est répandue dans un canton, elle y fait des ravages affreux, tant à cause de sa malignité, que par la manière dont on la traite.

Les indiens ne pratiquent pas l'inoculation; ils ne distinguent point la petite vérole discrète de la confluente, et les traitent toutes de la même façon.

Lorsque les premiers symptômes commencent à paraître, savoir, fièvre, vomissemens, douleurs, etc. on réduit le malade à l'eau de riz appelée *gange ;* soit qu'il la vomisse ou non, on lui continue cette seule nourriture jusqu'à ce que la petite fièvre soit passée, et que les pustules varioliques commencent à suppurer : alors on permet au malade un peu de riz et du poisson sec, qu'on appelle *carvate ;* le régime qu'ils observent peut très-bien suppléer à la saignée, que nous employons. Lorsque le malade est resserré, ils lui font prendre un peu de jagre, qui remplace nos lavemens. Si la petite vérole ne sort pas bien, ils donnent au malade du suc des feuilles du tamarinier, mêlé avec un peu de jagre, persuadés que ce remède facilite son

éruption ; lorsqu'elle suppure, ils saupoudrent le malade avec de la cendre de bouze de vache, pour empêcher que le linge ne se colle sur les pustules. Cette pratique vicieuse fait rentrer les humeurs, arrête la transpiration, et produit des dépôts, des plaies considérables, des cours de ventre et des toux qui mènent quelquefois à la phthisie. Ils frottent avec un peu d'huile de coco les yeux et les narines du malade, pour empêcher le collement de ces parties. Le seizième ou dix-septième jour, ils lavent le malade avec de l'eau froide, ensuite ils le frottent rudement avec de la feuille de margosier [1], et appliquent sur les écorchures, des feuilles du même

[1] Le margosier est une espèce de *melia;* cet arbre est consacré à Mariatale. Ce n'est que par superstition que les indiens frottent le malade avec les feuilles de cet arbre. Ils se servent des sommités des branches pour chasser les mouches qui viennent inquiéter le malade; ils mettent aussi des branches sur son lit et dans toute la maison. Les voisins en placent aussi sur la leur, persuadés que Mariatale empêchera cette maladie d'y entrer.

[Cet arbre est l'*azedarac ailé* (*melia azadiracka* Lin. — *Arbor indica fraxino similis, oleæ fructu* Bauh. Pin. — *Olea malabarica, fraxini folio* Pluck., etc.)]

(S.)

arbre, pilées et frites dans de l'huile ou du beurre; alors ils permettent au malade de manger du tair, du riz et des oignons.

Ces bains froids causent souvent des cours de ventre, des convulsions, des dépôts, la toux, des oppressions, et finalement la mort: ainsi se termine le traitement des indiens dans la petite vérole.

La rougeole épidémique qui fit tant de ravages parmi eux, il y a cinq ans, était une espèce de petite vérole qu'on n'avait point encore vue dans l'Inde. Son éruption commençait par le visage et la poitrine, et se répandait sur tout le corps et jusqu'aux extrémités; elle était suivie d'oppression, d'assoupissement et d'altération. Tous ceux qui furent traités par les médecins du pays avec des tisanes et des antidotes de leur façon, moururent.

Les accouchemens, qui dans l'Inde se font avec tant de facilité, ont des suites dangereuses. L'usage est de laisser trois jours au langanam [1] une femme qui vient d'accoucher,

[1] Le langanam consiste à rester trois, quatre et cinq jours sans boire ni manger. Les indiens l'ordonnent dans presque toutes les maladies: il occasionne des accidens graves, et enfin la mort.

c'est-à-dire, de ne lui faire prendre aucune nourriture solide ni liquide ; on lui donne seulement des tisanes composées de diverses racines, feuilles et semences aromatiques. Ce remède dessèche le sang, qui, après avoir fourni, pendant le langanam, la matière des sécrétions et des évacuations abondantes qui accompagnent les couches, devient épais, visqueux et lymphatique; d'où il résulte une inflammation dans la matrice. Cette inflammation produit le jani [1], et la malade meurt le huitième ou le neuvième jour.

Les indiens ont encore quelques remèdes particuliers, selon les maladies.

Pour les fièvres du pays, ils emploient avec succès des tisanes de racines de margosier pilées, qui suppléent à notre quinquina; ils prétendent que c'est la même racine, et que fraîche, elle a plus de vertu que celle envoyée d'Europe, qui dans la traversée a perdu une partie de sa force [2].

[1] Le jani est une stase, un défaut de circulation du sang et des humeurs, causé par le manque de liquidité, et augmenté par le langanam.

[2] Il suffit de consulter les notes de la page 209, pour connaître qu'il n'y a point de rapports entre le margosier et le quinquina. (S.)

frottent le coin de l'œil. La causticité de ce suc réveille bientôt la sensibilité de toutes les parties, et ranime le malade, qui le plus souvent en perd la vue.

Ils ont des médecins particuliers pour les morsures de serpens ; et comme la piqûre de plusieurs de ces reptiles cause une mort prompte, et qu'ils n'ont pas tout de suite le médecin, ils se servent de quelques recettes que les empyriques laissent dans les pays où ils passent.

Parmi ces serpens, l'un des plus dangereux et des plus communs, est le serpent à chaperon, plus connu sous le nom de couleuvre-capelle. Les indiens l'appellent *nalla-pambou*, c'est-à-dire, *bon serpent* [1]. Contre sa morsure, ils emploient le vichamarondou [2]. Pour admi-

[1] C'est, je pense, une des variétés assez nombreuses du *naja* ou *vipère à lunettes* (*coluber naja* Lin.) La dénomination de *naja* ou *naia* est celle que cette espèce de vipère porte à Ceylan. Les portugais l'ont appelée *cobra de capello*. (S.)

[2] Le vichamarondou, connu des européens sous le nom d'*onguent du Maduré*, est un mélange de différentes herbes et racines qui contiennent immanquablement beaucoup d'alkali volatil ; mais la base en est le pignon d'Inde. Cet onguent, qui est un violent purgatif, a l'odeur d'excrément humain.

nistrer ce remède, on ouvre la peau jusqu'à ce que le sang paraisse. On met dans l'incision gros comme un grain de poivre de vichamarondou, et on frotte bien. On en fait avaler autant au malade, et s'il est sans connaissance, on lui en frotte les lèvres. Quand le danger est pressant, on augmente les scarifications, on ouvre la peau en haut du front, au cou, et on frotte ces incisions avec le vichamarondou. Ce remède est très-efficace, lorsqu'il est promptement administré; mais il est sans effet quand le venin a pénétré dans le sang. La guérison qui s'opéra à Karikal, dans le moment où il ne se trouva ni médecins des serpens, ni vichamarondou, est des plus surprenantes.

On prit un jeune poulet, dont on appliqua le fondement sur la morsure, ce qui fit à-peu près l'effet d'une ventouse, et attira le venin; le poulet mourut en peu de tems: on en appliqua un second, qui fut bientôt mort et remplacé par un troisième; successivement on en appliqua jusqu'à treize. Le dernier ne mourut pas et ne parut point malade; l'homme fut parfaitement guéri.

[La vipère à lunettes est d'un naturel très-irascible, et son venin d'une activité redouta-

ble. Plusieurs expériences prouvent que sa morsure peut faire périr un chien au bout de trente sept minutes, et un poulet en une minute et demie. Lorsque ce terrible serpent veut s'élancer sur quelqu'un, il se déroule, se redresse, remue ses yeux étincelans, se gonfle par une forte inspiration, au point que toutes ses écailles, depuis la tête jusqu'à la queue, se séparent et laissent la peau à découvert, ouvre sa large gueule, et montre ses crochets d'où découle un venin mortel.

De tous les remèdes que l'on emploie dans l'Inde, pour guérir la morsure du naja ou vipère à lunettes, celui que l'on administre avec le plus de sûreté et souvent avec succès, est la composition connue dans cette contrée sous le nom de *pilule de tanjore*. Son efficacité a été reconnue par des médecins d'Europe, et sur-tout par Russel, qui en a fait mention dans son *histoire des serpens du Coromandel*.

L'arsenic est un des principaux ingrédiens de ce remède, et chaque pilule de six grains contient les trois quarts d'un grain d'arsenic. Voici la recette que Russel a donnée du tanjore : Prendre une égale quantité d'arsenic blanc, de racine de velli-nari, de racine de

neri-risham, d'amande de nerralam, de poivre et de vif-argent; mélanger et frotter le vif-argent avec le jus de coton sauvage (*asclepias gigantea* Lin.), jusqu'à ce que les globules de ce minéral disparaissent entièrement; y joindre les autres ingrédiens et battre le tout, jusqu'à ce qu'ayant acquis une certaine consistance, on puisse le diviser en pilules.

Si quelqu'un est mordu par une vipère à lunettes, lui faire prendre une pilule d'une drachme, mêlée dans un peu d'eau chaude. Si au bout d'un quart d'heure les symptômes du venin augmentent, donner deux autres pilules, et même une quatrième une heure après. Cela suffit généralement; mais il faut ouvrir la blessure, et y appliquer un foie chaud de volaille. Dans le cas où le malade paraîtrait en grand danger, après avoir porté la dose des pilules jusqu'à quatre, il faut faire une incision au haut de la tête, frotter une pilule pulvérisée sur la plaie, et y appliquer un foie de volaille.

Une seule pilule prise le matin pendant trois jours, guérit la morsure des autres serpens moins venimeux que le naja. Le malade

est mis au régime pendant six jours, et on ne lui permet que du riz, soit en bouillie, soit au lait. Il doit s'abstenir de sel, et ne boire que de l'eau chaude; enfin on l'empêche de dormir pendant les premières vingt-quatre heures.

Il n'est pas inutile d'ajouter que le même remède employé pour des hommes qui avaient été mordus par des chiens enragés, a réussi plusieurs fois, selon le docteur Russel. On regrette que ce médecin n'ait pas donné les noms botaniques des plantes qui entrent dans la composition des pilules de tanjore; on aurait pu en faire l'essai en Europe, sur les hommes et les animaux mordus par des vipères, ou attaqués de la rage. Mais personne ne connaît dans nos pays le velli-navi, le neri-risham, etc., et il n'en est question dans aucun ouvrage de botanique. C'est donc dans l'Inde même, qu'il faut chercher des éclaircissemens au sujet de ces plantes dont la vertu paraît constatée.

Quelles que soient la férocité du naja et la terrible activité de son venin, il y a dans l'Indostan des jongleurs qui n'ont pas d'autre métier que de faire voir des serpens de cette espèce, apprivoisés et dansant aux sons

de la musique. Ces gens que l'on nomme *Snakemans*, portent toujours avec eux, et vendent aux spectateurs des remèdes qu'ils assurent être très-efficaces contre la morsure des serpens ; et pour inspirer la confiance, ils se font mordre par les najas qui sont en leur pouvoir, et il n'en résulte aucun accident. La foule ne doutant plus de l'excellence des préservatifs, s'empresse de les acheter, et ne fait pas attention que le jongleur a pris la précaution d'arracher aux vipères leurs crochets venimeux, ce qui rend leur morsure exempte de tout danger.

Pour faire danser ces animaux, le Snakeman s'accroupit à terre sur ses talons ; il prend une petite flûte de roseau dans sa main gauche, il ouvre le panier rond dans lequel est le naja, et lorsqu'il tire des sons de sa flûte, la vipère s'élève peu-à-peu du fond du panier, se redresse ou s'élance au-dehors. Sa danse commence par un mouvement lent et oblique, par lequel son corps est balancé de droite à gauche, tenant sans cesse les yeux fixés sur son maître, et se réglant sur ses mouvemens qu'il indique de la main droite dans laquelle il tient le couvercle du panier ; le serpent suit en cadence les sons de

la flûte, s'étend, s'abaisse, se contourne ou se balance avec grâce].

Il y a une espèce de vipère fort petite, qui ne grandit jamais. Les indiens l'appellent *viriapambou*, et prétendent que c'est le seul serpent qui fasse des petits.[1] Sa morsure est très-dangereuse; le vichamarondou ne la guérit point; ils donnent pour remède des coloquintes à manger.

On connaît que l'on en a pris suffisamment, lorsqu'on les trouve amères; car ils croient que le venin de cette vipère empêche celui qui en a été mordu de sentir l'amertume des coloquintes.

Comme ordinairement elles procurent le cours du ventre, on fait manger au malade

[1] Je crois que cette petite vipère est le *cobra manilla* dont parle Peterson dans la *Relation de quatre voyages chez les hottentots*, pag. 120. Mais comme ce voyageur ne donne pas la description du reptile, on ne sait positivement à quelle espèce rapporter ce qu'il en dit. Tout ce que Peterson nous en apprend, c'est que le *cobra manilla* est très-venimeux, et que les bramines composent des pilules fort bonnes pour la guérison de sa morsure. Ces pilules sont véritablement celles de tanjore, dont j'ai donné plus haut la recette, à la vérité un peu obscure. (S.)

une certaine quantité de paroupou, espèce de pois plats, jusqu'à ce qu'il soit arrêté.

Telles sont à-peu-près les connaissances, ou plutôt les préjugés des indiens en médecine, et les remèdes ou les poisons généraux qu'ils emploient.

CHAPITRE XI.

De l'Astronomie.

L'ASTRONOMIE étant très-ancienne chez les indiens, il est vraisemblable qu'ils communiquèrent cette science aux peuples qui venaient trafiquer avec eux. Au moyen de formules [1] renfermées dans des vers énigmatiques, ils calculent exactement et assez promptement les éclipses de soleil et de lune. Les brames ont calculé avec beaucoup de justesse le passage de Vénus sur le disque du soleil. Dans leurs livres sacrés les plus anciens, on trouve le détail suivant sur les planètes.

Le soleil promène sa course au milieu du monde [2]; cet astre vivifiant produit tous les

[1] On peut en voir quelques-unes dans le *Voyage* de M. Le Gentil.

[2] Tous les peuples ont généralement cru que le soleil décrit son orbite autour de la terre. Les européens sont peut-être les seuls qui soient revenus de cette erreur grossière. »« Il n'y a pas encore deux siècles qu'un grand homme fut persécuté à l'inquisition et

biens dont jouissent les hommes et les animaux. Il fournit la mesure du tems par sa révolution autour de la terre. Au commencement du mois cartigué (novembre), la nuit devient plus longue que le jour d'un najigué [1], pendant que le soleil avance vers le sud : au contraire, pendant que cet astre va vers le nord, les jours sont plus longs que les nuits.

Dans l'espace de soixante najigués ou de vingt-quatre heures, le soleil parcourt neuf courous [2] et huit millions d'yogénais [3]. Quand il fait jour dans un lieu, la nuit règne dans un autre, ce qui provient de la marche du soleil. Son char est appuyé par un bout au mont Mérou [4], et le reste est soutenu par

condamné à une prison perpétuelle, pour avoir soutenu que le soleil est immobile et que la terre tourne.

. . . . Ce pauvre Galilée
Bien condamné pour avoir eu raison,

A dit M. de Voltaire. »«

[1] Un najigué équivaut à 24 de nos minutes.

[2] Un courou est cent fois cent mille.

[3] Un yogénai est quatre lieues; ce qui donne 392 millions de lieues pour la course du soleil en 24 heures.

[4] Montagne d'or au milieu de la terre. Les dieux seuls peuvent y aller. Les indiens prétendent qu'elle est dans

l'air. Il n'a qu'une roue ; sept chevaux verds le traînent [1] ; le dieu Arounin en est le conducteur [2]. Les valaguilliers, au nombre de soixante mille, suivent le soleil dans ses douze loges [3], en l'adorant et psalmodiant différens airs à sa louange.

Le ciel de la lune est à cent mille yogénais au-dessous du soleil [4], et achève sa course plus vîte que lui.

Le ciel des étoiles est plus élevé de deux cents mille yogénais que celui de la lune.

A cent mille au - dessus habite Soucrin (Vénus), qui précède et suit alternativement le soleil.

le nord, du côté du pôle septentrional, et qu'elle est composée de mille huit condoumoudis ou petites montagnes. Les dieux la transportèrent dans la mer de Lait pour la faire mouvoir et avoir l'amourdon, qui devait les rendre immortels. *Voyez* la *seconde Incarnation de Vichenou*, liv. II *de la Mythologie des indiens*.

[1] Ce nombre a été choisi sans doute à cause des sept jours de la semaine.

[2] Tout le monde reconnaîtra ici le phaéton des grecs.

[3] Ces loges sont les douze signes du zodiaque.

[4] On voit par cette traduction fidèle, que les indiens ne croient point, comme l'a écrit le savant M. Bailly, que la lune soit au-dessus du soleil.

A deux cent mille yogénais au-dessus de Vénus, est Bouda (Mercure). Quand il est séparé ou éloigné du soleil, comme il arrive souvent, cela annonce la famine.

A deux cent mille au-dessus, Mars fait sa résidence : il passe un signe en quarante-cinq jours. C'est un être malfaisant aux hommes.

A deux cent mille plus loin, Jupiter tient sa cour. Il marche si lentement, qu'il ne passe qu'un signe dans une année. S'il rétrograde, cela présage quelques malheurs pour les brames.

A deux cent mille au-dessus de Jupiter, règne Sani (Saturne); il ne parcourt qu'un signe en trente mois. C'est la plus malfaisante de toutes les planètes.

A onze cent mille au-dessus de Saturne est le ciel des sept Richys [1].

A dix cent mille au-delà est un cercle qui a la forme d'un lézard, nommé *singsoumaram* [2]. C'est dans sa queue que se trouve le drouvan (l'étoile polaire).

[1] Ce sont de grands patriarches : ils forment la constellation que nous appelons *la grande Ourse*.

[2] Les dévots croient pieusement que ce cercle est le pied de Vichenou.

A dix mille yogénais au-dessous du soleil, est le cercle de ragou et quédou (la tête du dragon). Ces deux géans devinrent ennemis du soleil et de la lune, parce que ceux-ci les empêchèrent de manger leur portion d'amourdon ou beurre de vie; ils leur jurèrent une haine implacable, et les menacèrent de les avaler quand ils ne seraient pas sur leurs gardes. Le corps de ces géans a treize mille yogénais d'étendue, et cache le soleil et la lune; ce qui occasionne l'obscurité des éclipses.

Pourquoi appellerions-nous la tête du dragon les deux étoiles que les indiens nomment *ragou* et *quedou*, si l'astronomie ne nous venait de cet ancien peuple?

CHAPITRE XII.

Des langues et de l'écriture des Indiens, et de celles des Tamouls en particulier.

ARTICLE PREMIER.

Des Langues.

PREMIÈRE SECTION.

Des Langues Indiennes en général.

DEPUIS la côte d'Orixa jusqu'au cap Comorin, et en remontant la côte de Malabar jusqu'à Cochin, on parle la langue tamoule. Les savans de cette partie de l'Inde écrivent leurs ouvrages en versets; ce qui les rend inintelligibles au commun des indiens qui savent parfaitement lire.

A la côte d'Orixa, on parle le talinga, langue qui diffère du tamoul par les caractères et la prononciation, quoique chaque caractère traduit réponde aux mêmes caractères français.

A la côte de Malabar, on parle une langue

qui diffère aussi du tamoul par les caractères et la prononciation.

Dans le nord de la côte de Malabar, en remontant vers le Guzurate, on parle la langue indoue, qui peut être comparée au samscroutam corrompu. Elle a peu de rapport avec les langues tamoule, talinga et malabare.

Toutes ces langues, au lieu de se perfectionner, comme cela serait arrivé si ces peuples eussent cultivé les sciences, se sont tellement corrompues, qu'à peine y découvre-t-on quelques traces du samscroutam; c'est à la côte d'Orixa que se sont mieux conservés, parmi les brames savans, quelques restes de cette langue. A la côte de Coromandel, ils l'ont entièrement perdue, et ne se servent de quelques caractères de cette ancienne langue que pour suppléer au défaut de leur écriture, dont les lettres ne pourraient exprimer plusieurs mots.

Dans toute l'Inde, outre le langage du pays, on parle le maure et le persan, langues que les mogols introduisirent dans ce pays, lorsqu'ils en firent la conquête. Les marchands de la côte de Coromandel parlent presque tous le talinga. Dans tous les comptoirs européens, on parle un mauvais jargon introduit par les

portugais, lorsqu'ils se sont établis dans l'Inde, et qui est resté en usage.

La langue samscroutam, samskret, hamscrit ou grandou, est la plus étendue : ses caractères multipliés donnent beaucoup de facilité pour exprimer les pensées, ce qui l'a fait nommer langue divine par le P. Pons [1].

Le samscroutam était l'ancienne langue des brachmanes, et non, comme le prétend M. Bailly, celle d'un peuple antérieur. Les langues vivantes de l'Inde ont assez de rapport avec cette ancienne langue, pour qu'on puisse les regarder toutes comme filles du samscroutam, mais corrompu par le mélange d'un mauvais jargon.

La langue française n'est plus la même que celle des gaulois, et dans cinq cents ans elle aura souffert plus de changemens que n'en a éprouvé le samscroutam depuis la destruction des brachmanes.

Le talinga est une langue douce et agréable ; elle a moins de défauts que tous les autres idiomes de l'Inde.

Le tamoul est, sans contredit, la langue la plus défectueuse, en ce que chaque lettre peut

[1] *Lettres édifiantes.*

se prononcer et s'écrire de différentes manières. On pourra s'en former une idée par le précis que je vais en donner, d'après une grammaire imprimée à Trinquebar.

Toutes ces langues ont des expressions fortes et des images vives, qui ne s'écartent pas trop de la nature, quoiqu'elles soient outrées. Dans la description d'un combat, par exemple, le cliquetis des armes est imité par le roulement et les coups de langue répétés et précipités qu'on est obligé de donner pour finir chaque verset.

SECTION II.

De la Langue Tamoule.

La langue savante s'appele *chentamy;* tous les ouvrages sont écrits dans cette langue, en versets qui se chantent quand on les lit. Le lecteur indique chaque verset, en prononçant la première syllabe sur un ton élevé, qu'il baisse insensiblement et en musique jusqu'à la dernière. Si dans le verset il y a une syllabe de trop ou de moins, le ton est dérangé, comme cela arrive lorsque nous lisons des vers défectueux, et par-là on peut découvrir et rectifier les fautes qui se trouvent dans la copie d'un ouvrage. Quand une phrase se

termine à la fin d'un verset, le lecteur le fait sentir par un bourdonnement assez long de gosier et de nez.

§. I.

Des Lettres en général.

La langue tamoule a trente lettres, qui s'écrivent de gauche à droite. Douze de ces lettres sont des voyelles, dont cinq brèves, appelées lettres courtes, et sept longues, dont les deux dernières *ai* et *aou* sont proprement des diphthongues.

Voici les figures de ces voyelles, dans l'ordre où les enseignent les tamouls :

அ	ஆ	இ	ஈ	உ	ஊ	எ	ஏ	ஐ
a	*ā*	*i*	*i*	*ou*	*ou*	*e*	*ē*	*ai*

ஒ	ஓ	ஔ
o	*ō.*	*aou*

Ces lettres ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots.

Les dix-huit autres lettres sont des consonnes; voici leurs figures :

க	ங	ச	ஞ	ட	ண	த	ந	ப	ம
ka	*nga*	*cha*	*gna*	*da*	*na*	*ta*	*na*	*pa*	*ma*

ய	ர	ல	வ	ழ	ள	ற	ன
l'ya	*ra*	*la*	*ya*	*ja*	*la*	*ra*	*na*

Ces consonnes ne se prononcent pas toujours de la même façon : au commencement d'un mot elles se prononcent différemment qu'au milieu ; de même une voyelle ou consonne qui la suit ou la précède, en change le son. Ainsi elles ne répondent pas exactement aux lettres françaises qu'on leur substitue ; et chacune emportant avec elle un *a* bref, elles ne sont proprement que des syllabes.

Comme les caractères des voyelles dont nous avons déjà parlé ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots, il a fallu inventer d'autres signes, qui, joints aux consonnes, lorsqu'elles se trouvent au milieu ou à la fin des mots, exprimassent les voyelles. Voici ces signes :

ா placé après une consonne, exprime un *ā* long ; ainsi க *ca* suivi de ா, கா fait *cā*, etc. Ce signe se place après toutes les consonnes, excepté après ண ன ற dont l'*ā* long s'exprime ainsi : ணா *nā*, னா *nā*, றா *rā*.

L'*i* bref se marque par le signe ி, mis au-dessus de la consonne. Ainsi pour exprimer *ka* on écrit க, et கி pour *ki* : il en est de même pour toutes les autres syllabes.

Ce même signe un peu plus retourné

marque l'*i* long. Ainsi கீ signifie *kī*, et மீ *mī*, etc. Mais pour exprimer *ti* bref, il se marque ainsi டி, et டீ pour *tī* long.

L'*ou* bref et l'*ou* long se marquent d'une manière assez différente, selon les consonnes qu'ils affectent, ainsi qu'on peut le voir planche 27 de l'atlas.

L'*e* bref se marque par le caractère ெ, appelé *corne*, et qui se met toujours avant la consonne. Un peu plus contourné par en haut, comme ே, il marque l'*ē* long. Ainsi *ké* s'exprime par கெ, et *kē* par கே.

La diphthongue *ai* s'exprime par le signe ை, qui se met toujours devant la consonne. Ainsi *kai* s'écrit கை. Il en est de même pour toutes les consonnes, excepté pour ண ன ல, ள, qui s'écrivent ainsi : ணை *nai*, னை *nai*, லை *lai*, ளை *lai*.

L'*o* s'écrit avec la corne de l'*e* ெ, placée avant la consonne; et alors on fait suivre celle-ci du signe de l'*a* long ா. Ainsi *ko* s'écrit கொ, et *kō* கோ : et de même *no* ணொ, et *nō* ணோ, etc.

La diphthongue *aou* se marque par la corne de l'*é* ெ, placée devant la consonne, suivie du signe ள. Ainsi *kaou* s'exprime

par கெள, et *paou* par பெள, etc.

Le défaut de cette langue consiste en ce que ces caractères joints ensemble causent de l'embarras, parce qu'ils ont différentes valeurs : il faut donc connaître le sens de la phrase, pour lire le véritable caractère. En effet, dans தாம on peut lire *tam*, qui signifie *lui-même*, ou *taram*, qui signifie *fois*, deux significations bien différentes.

La diphthongue *aou* a le même inconvénient, puisqu'on peut aussi bien lire dans கெள *kel*, *écoute*, que *kaou*; et de même தெள *tel*, *scorpion*, que *taou*.

De plus, les tamouls ne mettent ni points ni virgules; ils ne séparent point les mots : ce qui met une grande confusion dans leurs écrits, et fait que ceux qui ne savent pas parfaitement la langue, ne peuvent souvent comprendre le véritable sens de la phrase [1].

Ces caractères, je le répète, ne correspondent pas exactement aux lettres françaises qui leur sont jointes : ils changent de son, suivant la lettre qui les précède; ce qui est un grand défaut de la langue.

[1] *Voyez* la planche 27 de l'atlas, qui présente les consonnes jointes aux différentes voyelles.

Une consonne suivie d'une autre, demeure suspendue : dans la langue savante, on indique par un point mis sur la consonne, qu'elle est suspendue ; mais ce point se met rarement par ceux qui écrivent la langue vulgaire.

§. II.

Des Consonnes.

La lettre க ne se prononce pas toujours de la même manière. Au commencement d'un mot, elle se prononce comme *c* ou *k* ; quand elle est simple au milieu d'un mot, elle équivaut à un *g* ; double, elle se prononce *c* ou *k*.

La lettre ச a aussi ses difficultés, se prononçant de quatre à cinq façons différentes. Tantôt c'est un *S*, tantôt un *ch* ; quelquefois elle répond au ஷ *talinga*, se prononçant entre l'*s* et le *ch*. Quand le ச est redoublé, il se prononce comme *tcha* ; et quand il est précédé de la lettre ஞ, il devient un *ja*.

La lettre ஞ affectée d'une voyelle se prononce comme *gn* dans *agneau* : elle ne peut se placer devant une autre consonne que le ச : alors on la prononce comme *ngn*, et le ச devient un *j*.

La lettre ட est le *t* des anglais. Jamais elle ne se trouve au commencement d'un mot :

quand elle est seule au milieu, c'est un *da* anglais; double et précédée d'une longue c'est un seul *t;* précédée d'une brève, on fait sentir deux *t;* lorsque cette lettre est seule suspendue devant une autre consonne, elle se prononce comme un *t*.

La lettre ண est une *n*, et se prononce de même : elle ne se met jamais au commencement d'un mot.

La lettre த est un *t*, lorsqu'elle est au commencement d'un mot, et au milieu elle devient un *d :* quand elle est double au milieu d'un mot et précédée d'une longue, on ne fait sentir qu'un *t;* mais on en prononce deux, quand elle est précédée d'une brève.

La lettre ந est la seule des trois *n* tamoules qui puisse se placer au commencement d'un mot : quand elle se rencontre au milieu, elle est toujours suspendue ; et lorsqu'elle est à la fin, c'est que le mot suivant commence par un த.

La lettre ப au commencement d'un mot est un *p ;* seule au milieu, c'est un *b ;* lorsqu'elle est redoublée au milieu, si elle est précédée d'une longue, elle se prononce comme un seul *p :* mais si elle est précédée d'une brève, on fait sentir deux *p ;* cependant ce

n'est point une règle générale, car il y a des mots où l'on n'en fait sentir qu'un, quoiqu'une brève la précède.

La lettre ய est un *i* consonne, qui se combine avec toutes les voyelles : à la fin des adverbes ஆய, elle se prononce comme une sorte d'*i* muet ; au contraire, elle se prononce *ya* au commencement d'un mot.

La lettre ர se prononce beaucoup plus doucement que le *ra* français. Elle est fort différente de l'autre *ra* tamoul ற ; car கரி *cari* signifie du *charbon*, et கறி est un *ragoût*.

La lettre ல se prononce aussi plus doucement que le *la* français, et diffère beaucoup de l'autre *la* ள tamoul ; car கலம் *calam* est une mesure de grain, et களம் *calam* signifie une *aire*.

La lettre வ est entièrement conforme au *v* français.

La lettre ழ est, suivant les indiens, une sorte de *b* : dans certains cantons, on la prononce comme une *l* ; dans d'autres, elle approche d'un *ja*, prononcé en relevant la langue.

La lettre ற est une *r* ; quand elle est redoublée au milieu d'un mot, elle se prononce

comme deux *t*, et ne paraît pas différer de deux ற : après la lettre ன, qui est alors suspendue, elle se change en *d*.

La lettre ன est fort différente, et se prononce plus faiblement que ண. Elle se met au milieu et à la fin des mots, jamais au commencement.

§. III.

Des Voyelles.

Les voyelles se prononcent comme les nôtres, excepté dans les occasions suivantes :

Quand l'*a* bref est suivi de ல, ர, ன, il se prononce comme un *e*; lorsque l'*a* est placé devant les lettres finales ண, ழ, ள, il se prononce à-peu-près comme *eu* dans *feu* : mais, dans les monosyllabes terminés par les mêmes consonnes, il conserve alors sa vraie prononciation.

La voyelle இ *i* ne se prononce jamais avec un son clair, devant ண, ட, ழ, ள, ற : l'*i* bref se prononce communément comme un *e* muet ou comme *eu*; mais plusieurs le prononcent comme *o* ou comme *ou*. L'*i* long devant ண et ட se prononce le plus souvent comme *ou* : cependant devant ட il se prononce quelquefois comme

eu ; devant ழ et ள il se prononce comme *eu* ou comme *ou*. Devant ற l'*i* bref se supprime toujours en prononçant les infinitifs, comme dans கிறது on prononce *gradou*.

L'*ou* long se prononce toujours comme en français, ainsi que l'*ou* bref, qui se prononce d'une manière plus radoucie.

L'*e* bref et l'*e* long se prononcent souvent comme *ye :* il n'y a que l'usage qui puisse en apprendre la vraie prononciation. Devant ட, ண, ழ, ள, ற simple, cette lettre se prononce comme *eu ;* mais devant ற redoublé, qui se prononce alors comme *t*, cette règle n'a plus lieu, et l'on prononce *yé*.

On voit que les deux voyelles *i* et *é* devant ட, ண, ழ, ள, ற, ne diffèrent aucunement entre elles pour la prononciation.

La diphthongue *ai* se prononce comme *ai* dans les monosyllabes, et lorsqu'elle se trouve placée à la première syllabe des mots de plusieurs syllabes ; mais, dans les autres cas, elle se prononce comme *ei*, de manière que l'*i* se fasse à peine sentir.

§. IV.

Du changement des Lettres en d'autres.

Dans la langue tamoule, il y a plusieurs

lettres qui changent de prononciation, suivant les lettres qui les précèdent, et qui en changent aussi, lorsqu'elles sont placées à la fin des mots.

La ம à la fin d'un mot suivi d'un autre qui commence par un க, se change en ங; devant ச elle se change en ஞ; devant த elle se change en ந.

La lettre ல devant க, ச, த, ப, se change en ற suspendu, et alors la lettre த suivante se change aussi elle-même en ற.

La lettre ள devant les mêmes lettres க, ச, த, ப, se change quelquefois en ட suspendu, et alors la lettre se change elle-même en un autre ட.

Voilà à-peu-près toutes les lettres qui se changent dans la langue vulgaire; mais dans la langue savante il y en a beaucoup d'autres dont le changement doit se faire exactement.

§. V.

Des Lettres Samscroutams.

L'écriture de la langue tamoule ayant le défaut de ne pouvoir supporter plusieurs consonnes de suite comme les autres langues, et ses caractères ne suffisant pas pour expri-

mer bien des mots, il a fallu y suppléer en empruntant quelques lettres de la langue samscroutam.

Ces lettres sont ஷ *cha*, prononcé fortement ஷா *chā*; ஷி *chi*, ஷீ *chī*; ஷு *chou*, ஷூ *chōu*; ஷெ *ché*, ஷே *chē*, etc. On supplée cependant à cette lettre par un க, en le prononçant plus fortement : க்ஷ *kcha*, க்ஷா *kchā*; க்ஷி *kchi*, க்ஷீ *kchī*; க்ஷு *kchou*, க்ஷூ *kchōu*. A la place de cette lettre, les tamouls emploient quelquefois un ட suivi d'un க, et alors il se prononce *tcha* au lieu de *kcha*.

ஷ se prononce comme *ch* devant ட : *chta*, ஷ்டா *chtā*; ஷ்டி *chti*, ஷ்டீ *chtī*; ஷ்டு *chtou*, ஷ்டூ *chtōu*.

ஸ est une *s*, à laquelle on souscrit plusieurs lettres, à la manière des talingas : ainsi, en lui souscrivant la lettre த, ஸ்தா, on fera *sta*, et ஸ்தா fera *stā*. Ils écrivent aussi ஸ்க *sca*, ஸ்ப *spa*, ஸ்ம *sma*, etc.

ர, en le souscrivant à ஸ, on aura *stra* ஸ்ர, *stri*, etc.

On voit par ce précis le défaut de la langue tamoule, dont un son différent change le sens de la phrase : c'est ce qui fait que bien souvent les indiens ne s'entendent point entre eux. Quelquefois ils sont obligés de prononcer chaque mot séparément, pour les rendre intelligibles, et souvent de répéter ce qu'ils ont dit, et d'y ajouter des comparaisons pour se faire comprendre.

C'est aussi ce qui occasionne entre les prononciations des différentes provinces, les différences qui ont jeté de la confusion dans les auteurs qui ont écrit sur la mythologie indienne ; confusion qui empêche de reconnaître le même Dieu sous le même nom diversement prononcé. பிரமமா, par exemple, se prononce *Brouma* dans les environs de Pondichéry, *Brahma* dans le Tanjaour, et *Brimaw* ou *Birmah* à la côte d'Orixa. De même சிவன் se prononce *Chiven* à la côte de Coromandel, *Chib* dans le nord, et *Siva* dans le sud.

Les caractères tamouls employés dans les pages 231 à 242 font partie de la précieuse collection de caractères exotiques que possède l'Imprimerie impériale, et j'en dois la communication à l'obligeance de M. Marcel, Directeur général de ce magnifique établissement. (J. G. DENIU.)

ARTICLE II.

De l'Écriture.

Les indiens écrivent avec un poinçon sur des olles, et non pas, comme on l'a cru, avec un stylet sur des écorces de certains arbres, enduites de cire ou de mastic. Les olles sont tirées de la feuille d'une espèce de palmier, dont le fruit est connu dans l'Inde sous le nom de *longue*[1] : cette feuille, faite en éventail, est épaisse et sèche ; les lames qu'on en sépare s'appellent *olles*. Les écrivains, pour former des caractères, posent l'olle sur une main, et écrivent de l'autre, comme on peut le voir dans la planche 28 de l'atlas. Ils écrivent des deux côtés, et passent ensuite du noir sur les lettres qu'ils viennent de tracer. Pour faire un livre, ils mettent les olles les

[1] Ce palmier est le *rondier loutar* (*borassus flabelliformis* Lin). Un faisceau de feuilles palmées couronne sa cime, qui s'élève de trente pieds. Il ne donne du fruit qu'une seule fois dans sa vie ; mais, à cela près, il n'est pas moins utile que le cocotier, soit par la liqueur qui découle de ses spathes, soit par la belle couleur noire et veinée de jaune de son bois, soit enfin par les différens usages auxquels sa feuille est employée. (S.)

unes sur les autres, et font à chaque extrémité un trou qui traverse toutes les feuilles : ils y passent un cordon, qui réunit ainsi toutes les olles.

Les indiens écrivent aussi sur du papier, dont je crois que l'usage a été introduit chez eux par les mogols; car ces derniers préfèrent le papier aux olles : ce papier est fait de chiffes de linge de coton, et passé à la colle de riz, qui le rend uni et lui donne un vernis semblable à celui de la Chine. On en fabrique de toutes couleurs; souvent ils en font d'or et d'argent. Ils écrivent avec une plume de roseau, en tenant les doigts fort éloignés de la taille de la plume; ils aiment mieux le papier d'une teinte grisâtre; rarement ils écrivent sur du blanc, qu'ils n'emploient qu'à envelopper des marchandises. Il n'y a pas long-tems qu'ils se servent de papier, puisque tous les ouvrages anciens sont écrits sur des olles.

CHAPITRE XIII.

Apologues des Indiens.

Les indiens ont des fables morales, dont l'antiquité prouve que c'est à ce peuple que nous devons cette manière d'instruire. Celles que je vais rapporter, et qui sont de simples traductions, indiqueront assez que la plupart des fabulistes ont puisé dans cette source.

L'ÉLÉPHANT ET LES RATS.

« Il est bon d'obliger ceux qui paraissent
« les plus méprisables.

« Un laboureur s'apercevant que les rats
« gâtaient sa récolte, résolut de les détruire ;
« il fit si bien qu'il les prit tous, et les en-
« ferma dans un grand vase de terre qu'il
« abandonna dans le champ. Les prisonniers
« délibérèrent long-tems sur ce qu'ils devaient
« faire pour sortir d'esclavage ; mais leurs ten-
« tatives échouèrent toujours contre la force
« du vase. Enfin l'un d'eux, regardant par un
« petit trou, vit approcher un éléphant. Tout

« pêcheurs qui conspiraient contre les habi-
« tans de cette onde ; demain ils viendront
« s'en emparer, et je me trouverai privée de
« ma nourriture. Mais ne pourrait-on pas, lui
« demanda l'écrevisse, prévenir ce malheur ?
« Je ne vois qu'un seul moyen, dit la grue,
« qui serait de transporter tout le poisson
« dans un étang voisin, où les pêcheurs ne
« pourraient jamais le prendre, parce qu'il
« est beaucoup plus grand et plus profond
« que celui-ci. L'écrevisse se hâta d'avertir
« les poissons, qui se rendirent auprès de la
« grue, et dirent qu'ils acceptaient le service
« qu'elle voulait bien leur rendre, à condition
« qu'elle ne les tromperait pas ; qu'en consé-
« quence ils enverraient un député pour ob-
« server les lieux, et qu'elle le rapporterait,
« afin qu'il pût leur en confirmer l'existence.
« Elle s'y soumit de bonne grace ; et celui
« qui se dévoua pour ses camarades, fut
« effectivement transporté dans un étang très-
« profond : quand il l'eut bien parcouru, il
« fut rapporté par la grue, et rendit compte
« de sa mission. Les poissons remercièrent
« leur bienfaitrice, et s'empressèrent de
« sauter sur le rivage ; mais la grue les porta
« tous sur un grand rocher, où elle avait

« promis de donner son repas ; l'écrevisse « sortit à son tour, se laissa prendre par la « queue, et vit de loin les poissons qui com- « mençaient à se dessécher ; elle vit aussi « des écrevisses courant çà et là pour trou- « ver de l'eau. À cet aspect, ne pouvant plus « douter de la trahison ni de sa mort pro- « chaine, elle saisit la grue au gosier et l'étran- « gla. Cette perfide privée de sentiment, tomba « sur le rocher même où elle avait apporté « les poissons, et périt sur ses victimes ».

LE LION ET LE LEVREAU.

« Quand la force est impuissante, on peut « quelquefois employer l'artifice.

« Un lion affamé dévorait tous les animaux « qui tombaient sous sa patte. Ceux-ci, pour « n'être pas dans des perplexités continuelles, « lui proposèrent de lui envoyer tous les jours « un animal de chaque espèce. La proposition « fut acceptée, le traité fait et ponctuellement « exécuté de part et d'autre. Enfin le sort « étant tombé sur un levreau, le plus rusé de « son espèce, il ralentit sa marche, et n'arriva « point à l'heure prescrite. Le lion voulut en « savoir la cause. Je n'ai tardé si long-tems,

« répondit-il, que pour vous sauver la vie, de « même qu'à tous les animaux. J'ai vu sur ma « route un autre lion qui veut vous déclarer « la guerre et vous dévorer, vous et vos su- « jets. Charmé de cet avis, le lion lui dit de le « conduire vers ce téméraire; mais le levreau « l'emmena sur le bord d'un grand puits, dans « lequel il vit son image, et la prenant pour « son rival, il s'y précipita plein de fureur, et « y périt ».

LE BRAME ET LE VASE DE TERRE PLEIN DE FARINE.

« Les projets s'évanouissent aussitôt qu'on « les a conçus.

« Un brame se reposait sur le sable au bord « d'une rivière; il avait un vase de terre plein « de farine qu'on lui avait donnée en aumône, « et formait des projets de fortune. Je vais, « disait-il, vendre cette farine, j'achèterai de « petits cabris, je les élèverai; ceux-ci de- « venus grands en produiront d'autres : dans « quelques mois, ils formeront un troupeau « considérable; j'en vendrai quelques-uns « pour acheter des veaux et des génisses qui « multiplieront, de manière qu'avant qu'il soit

« deux ans, j'aurai cinq à six cents bœufs.
« Alors je me ferai bâtir une maison, j'épou-
« serai une jolie femme qui me fera revivre
« dans un joli petit enfant : superbement ha-
« billé, j'irai tous les matins annoncer l'alma-
« nach au roi. Mais quand je rentrerai chez
« moi, si je surprends ma femme à battre mon
« enfant, que ferai-je ? je prendrai mon bâton
« et je la rosserai. Plein de colère, il saisit son
« bâton en disant ces dernières paroles, et
« croyant frapper sa prétendue femme, il en
« donna plusieurs coups sur le vase de terre,
« qui se brisa. Sa fortune devint le jouet des
« vents ».

LE SERPENT ET LE CRAPAUD.

« Un serpent affectait l'air mélancolique
« au bord d'un étang : certain crapaud s'en
« aperçut, et lui demanda le sujet de sa tris-
« tesse. Hélas ! dit ce dernier, un pénitent
« que j'ai mordu, m'a maudit en punition de
« mon crime et réduit à porter sur ma tête
« ceux qui me servaient auparavant de nour-
« riture. Le crapaud courut annoncer cette
« nouvelle à ses camarades et revint orgueil-
« leusement lui proposer de lui faire expier

« son crime, en montant sur sa tête : le ser-
« pent y consentit ; mais ce fut pour l'aller dé-
« vorer dans son trou, de même que ceux qui
« voulurent suivre son exemple ».

L'HOMME, LE TIGRE ET LE RENARD.

« Il ne faut jamais obliger ceux dont on ne
« peut attendre que de l'ingratitude.

« Un homme passant dans une forêt, vit
« un tigre pris dans une trappe. Celui-ci le
« pria de l'en arracher, et l'homme bienfai-
« sant lui rendit ce service. Mais à peine le
« tigre fut-il en liberté, que n'ayant pas
« mangé de trois jours, il voulut dévorer son
« libérateur. Quoi, lui dit ce dernier, vous
« auriez cette criminelle pensée, tandis que
« vous me devez la vie ? Un renard qui vint
« à passer, fut choisi pour arbitre du diffé-
« rend. Ayant appris ce dont il était question,
« il fit le sourd et leur dit : Messieurs, je n'en-
« tends point, veuillez me faire voir com-
« ment la chose s'est passée. Le tigre ne se
« doutant point de la ruse, se remit dans la
« trappe, et l'homme allait l'en retirer ; mais
« le renard lui dit : quelle affaire avez-vous
« avec ce tigre ? suivez-moi, continuez votre

« route ; ce qu'ils firent tous deux en lui sou-
« haitant bon appétit ».

Les indiens ont aussi d'anciens contes, assez semblables à nos nouvelles et à nos fabliaux. Je n'en citerai qu'un pour exemple ; il suffira pour en faire connaître le genre.

LES DEUX FEMMES RUSÉES.

« La femme d'un barbier, qui faisait com-
« merce de galanterie, vint avertir celle d'un
« tisserand qu'un amant l'attendait ; c'était
« pendant la nuit : elle était couchée auprès
« de son mari ; mais elle se leva bien vite pour
« suivre l'intrigante femme du barbier : l'é-
« poux s'éveilla pendant son absence, et fut
« surpris de ne pas la trouver auprès de lui.
« Lorsqu'elle fut de retour, il l'attacha à un po-
« teau, la fustigea d'importance, et l'y laissant
« attachée, il alla se recoucher et se rendor-
« mit. La femme du barbier revint la chercher
« une seconde fois pour un nouveau rendez-
« vous, et ne fut pas médiocrement surprise
« de la trouver dans cette attitude forcée ;
« cependant ne voulant pas faire manquer la
« partie de plaisir, elle lui offrit de se mettre
« à sa place, condition que l'autre accepta.

« sans se faire prier. Quand elle fut sortie,
« son mari s'éveilla, et fit quelques questions
« auxquelles la femme du barbier ne répondit
« point, parce qu'elle ne voulait pas se faire
« reconnaître. Mais le tisserand irrité de son
« silence, lui coupa le nez, et se rendormit
« pour la seconde fois.

« Sa femme arriva peu de tems après cette
« cruelle opération, dont elle fut instruite par
« son amie. Elle se remit au funeste poteau,
« tandis que l'autre, après avoir ramassé son
« nez, s'en retourna chez elle. Le tisserand
« s'éveille encore : curieux de savoir si le
« silence obstiné de sa femme durait toujours,
« il lui fit de nouvelles questions; celle-ci pro-
« fitant de son erreur, lui reproche amèrement
« sa jalousie, et lui dit que le ciel a bien voulu
« manifester son innocence en lui rendant le
« nez dont il l'avait injustement privée. Le
« tisserand ne se fut pas plutôt assuré du pro-
« dige, qu'il reconnut ses torts, la pria de
« les lui pardonner, lui jura qu'à l'avenir il
« ne serait plus jaloux, et qu'elle n'aurait
« qu'à se louer de sa conduite : la femme qui
« n'était point vindicative, accepta la paix à
« cette condition et se remit au lit.

« L'autre était désespérée de son aventure :

« son mari, barbier du roi, fut appelé de « grand matin pour aller promptement raser « le prince : aussitôt il demande à sa femme « la boîte aux rasoirs ; celle-ci lui donne le « plus mauvais : le mari pressé de partir le « lui jette, et demande encore la boîte ; mais « elle pousse de grands cris, et feint de ra- « masser son nez. Le barbier très-étonné de « cette aventure, tombe à ses pieds, lui de- « mande pardon mille fois, et l'obtient enfin « après que sa femme eut vu pleinement le « succès de son artifice ».

CHAPITRE XIV.

Des Monnaies.

Les différentes monnaies de l'Inde sont la roupie d'or et d'argent, la pagode, le fanon et le doudou.

La roupie d'or vaut ordinairement quarante-deux livres de France : elle est marchande et baisse ou hausse, selon les troubles des provinces voisines. Cette monnaie est ronde et plate des deux côtés. On y voit écrit en persan le nom du nabab, ses titres, les provinces qu'il gouverne, et l'année où la pièce a été frappée (*voyez* fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8). On ne contracte en roupies d'or que dans le Bengale ou à *Surate*.

La roupie d'argent vaut deux livres huit sous : celle de Pondichéry est la plus estimée ; mais toutes, quand on les porte dans une autre province, perdent par le change trois sous, et quelquefois jusqu'à six.

La pagode est une monnaie d'or, plate d'un côté et convexe de l'autre ; sur le côté plat, il y a pour l'ordinaire quelques figures des

dieux* indiens, mais si mal dessinées, qu'à peine peut-on y reconaître des traits. Elle est marchande comme la roupie d'or.

Il y a un grand nombre d'espèces de pagodes. Celles qui ont cours dans le commerce, sont, à la côte d'Orixa, la pagode à trois figures ; à Madras et à Pondichéry, on ne contracte qu'en pagodes à l'étoile ; et dans le sud, à Trinquebar, Karikal, Naour et Négapatnam, qu'en pagodes de Porte-Nove ; à la côte de Malabar, on ne contracte qu'en pagodes de Mangalor.

La pagode à trois figures vaut neuf livres douze sous ; d'un côté l'on voit trois têtes ornées de couronnes ; le côté convexe qui l'est moins que dans les autres, est couvert de points (fig. 9) ; l'or est fort pur et d'un jaune pâle.

La pagode à l'étoile vaut 8 livres 8 sous ; d'un côté se voit une figure, et de l'autre, une étoile environnée de points (fig. 10). Les anciennes dont l'or est d'un jaune fort pâle, sont plus estimées que les nouvelles, dont l'or est de la couleur de celui de nos bijoux.

La pagode de Porte-Nove vaut 7 livres 4 sous ; d'un côté il y a une figure dont la

couronne et les ornemens diffèrent de ceux de la pagode à l'étoile. Le côté convexe est tout couvert de points (fig. 11). L'or est de la couleur de celui de nos bijoux, et contient beaucoup d'alliage.

La pagode de Négapatnam ne diffère de celle de Porte-Nove que par quelques points de plus à la couronne ; la valeur est la même.

La pagode de Mangalor vaut 9 livres 12 sous ; elle est plate des deux côtés, dont l'un présente deux figures assises, tenant chacune en main un choulon, arme qui a rapport au trident de Neptune, et que les indiens mettent presque par-tout dans les mains de leurs Dieux ; de l'autre côté se voit un croissant, dont une des pointes a une queue, ce qui lui donne la forme d'un 2. Il est environné de pointes (fig. 12).

Les pagodes anciennes d'Aliraja, de Mamadeli et d'Andernek (fig. 13 et 14) sont estimées pour la pureté de leur or ; mais elles n'ont point cours dans le commerce, et perdent par le change.

Le fanon est une petite monnaie d'or ou d'argent. Ceux en or sont très-désagréables, parce qu'étant fort petits on les perd aisément ;

les français, les anglais et les danois n'en font frapper qu'en argent.

Le double fanon de Pondichéry (fig. 1) vaut 12 sous, et le fanon (fig. 2) 6 sous. Il y a aussi le demi-fanon, qui vaut 3 sous. Les français font frapper exprès pour Mahé, leur comptoir de la côte de Malabar, un fanon (fig. 3) qui vaut 9 sous.

Le double fanon de Madras (fig. 4) vaut 8 sous et le fanon 4 sous. Il y a aussi des fanons d'or anciens fort estimés (fig. 5) : ils sont très-rares et valent de même 8 sous.

Le double fanon de Trinquebar (fig. 6) vaut 12 sous, et le fanon 6 sous.

Le fanon d'or de Négapatnam (fig. 7) vaut 7 sous 6 deniers ; celui de Paliacate (fig. 8) 9 sous ; mais l'or en est si mauvais, que hors de ce comptoir il perd jusqu'à trois sous.

Le fanon d'or de Mangalor à la côte de Malabar (fig. 9) vaut 9 sous. Il y a aussi un petit fanon d'argent (fig. 10) dont il faut cinq pour un fanon d'or.

Le fanon d'or de Tiroupadi (fig. 11) vaut 9 sous. Il est plat d'un côté et convexe de l'autre.

Le fanon d'or de Maduré (fig. 12) vaut 7 sous 6 deniers. Il est concave d'un côté et

convexe de l'autre ; l'or en est très-mauvais et couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'Oulondourpoté (fig. 13) vaut 9 sous. Il est concave d'un côté et convexe de l'autre, sans aucuns caractères.

Le fanon d'or de Latchimi-Dévi (fig. 14) vaut 12 sous. Il est fort mince et plat des deux côtés.

Le fanon d'or de Balatchipoté, dans la province d'Arcate (fig. 15) vaut 15 sous. Il est plat des deux côtés, avec des caractères persans.

Le fanon d'or d'Alingéri, aussi dans la province d'Arcate (fig. 16) vaut 6 sous. Il est plat d'un côté, de l'autre il ressemble à une forme de chapeau : l'or en est très-mauvais et couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'Aréni, dans la même province, (fig. 17) vaut 12 sous. Il est concave d'un côté et convexe de l'autre, sans aucuns caractères.

Le fanon d'or d'Ouléar-Paléon, dans le royaume de Tanjaour (fig. 18) vaut 12 sous. Il est concave d'un côté et convexe de l'autre.

Le doudou est une monnaie de cuivre. Il en faut vingt de ceux de Pondichéry (fig. 19) pour un fanon ou 6 sous. D'un côté il porte

une fleur-de-lis, et de l'autre on lit Poudoutchéry en caractères tamouls.

Les doudous de Madras et de Bombaye (fig. 20 et 21) valent 1 sou. Celui d'Arcate (fig. 22) vaut 6 deniers : sur les deux côtés on voit des caractères persans.

Les doudous du Tanjaour et du Maduré (fig. 23) valent aussi 6 deniers. D'un côté sont deux figures de Dieux, et de l'autre un Lingam ; qui, comme l'on sait, est la représentation des parties naturelles des deux sexes réunies ; son culte est très-répandu dans ces deux royaumes.

On trouve encore dans le nord de l'Inde, des monnaies anciennes en or ou en argent, où sont frappés les douze signes du zodiaque. Les révolutions continuelles qui agitent cette partie du monde, font disparaître bientôt les anciennes espèces ; un usurpateur qui s'empare du pays, détruit tous les monumens, et fait fondre toutes les espèces, pour anéantir, s'il est possible, jusqu'au nom du prince qu'il a détrôné. Comme toutes ces monnaies ont immanquablement subi un pareil sort, elles sont d'une extrême rareté.

On a toujours cru, même dans l'Inde, et les historiens et les voyageurs ont répété que

ces monnaies furent frappées par l'ordre d'une princesse qui voulut immortaliser son nom. Aimée à l'excès d'un roi très-puissant, elle le pria avec instance de lui accorder une grace; ce fut de régner vingt-quatre heures : elle profita de ce court règne pour faire battre, pendant toute la journée, les monnaies dont il s'agit; mais c'est une vieille erreur, puisqu'on trouve de ces monnaies dont les dates diffèrent de plus de cent ans. Elles sont aujourd'hui très-recherchées. » « J'en ai vu neuf en or et sept en argent, lorsqu'on les montrait à Mahamet-Ali, nabab d'Arcate. Elles excitèrent vivement sa cupidité, qu'il manifesta dans sa réponse : « Puisque cette monnaie « vaut plus que son poids, je vais, dit-il, en « faire frapper de pareilles ». »«

LIVRE II.

Introduction à la religion des Indiens, ou abrégé de leur Mythologie.

SECTION PREMIÈRE.

Des Dieux.

Les mythologies n'intéressent point la plupart des lecteurs, parce qu'au premier coup d'œil elles n'offrent qu'un tissu d'absurdités incohérentes, qui semblent plutôt appartenir à l'imagination en délire qu'à la raison éclairée; cependant quelque faiblesse qu'on suppose à l'esprit humain, il répugne de croire que dans tous les tems et dans tous les lieux on ait voulu le jouer par des fables monstrueuses, qui, pour être accréditées, n'avaient d'autre recommandation que l'extravagance. Les philosophes qui se sont appliqués à les approfondir, en ont porté des jugemens plus favorables; ils ont reconnu que c'étaient au-

tant d'allégories ingénieuses, sous lesquelles résidaient la sagesse et la vérité.

Cette opinion paraît d'autant mieux fondée à l'égard des indiens, que depuis long-tems on connaît leur goût pour l'allégorie ; c'est sous ce voile mystérieux qu'ils ont enveloppé l'histoire des grands hommes déifiés, et des révolutions terribles dont le globe que nous habitons conserve encore les empreintes.

Semblables aux égyptiens, aux grecs et aux romains, ils reconnaissent une infinité de Dieux, qui n'en formaient qu'un dans le principe ; les autres sont provenus de différens noms qu'on lui donnait. On oublia bientôt qu'ils appartenaient au même Être, et dès ce moment ils furent consacrés à désigner différentes divinités.

Les gentils en ont trois principales, Brouma, Chiven et Vichénou, qui n'en font qu'une ; alors cette espèce de *trinité* s'appelle *trimourti* ou *tritvam*, ce qui signifie *réunion des trois puissances*.

Ce dogme paraît avoir *été général* dans l'Inde, où l'on n'adorait qu'une seule divinité, qui réunissait les trois attributs, celui de créer, de conserver et de détruire ; mais dans la suite des tems, ils personnifièrent

chaque attribut, et en firent trois Dieux, dont les pouvoirs séparés furent exprimés d'une manière allégorique : c'est ainsi que la toute-puissance de Dieu fut désignée par l'acte de la création, sa providence par celui de la conservation, et sa justice par celui de la destruction [1].

Le commun des indiens n'adore qu'une seule de ces trois divinités ; mais quelques savans adressent encore leurs prières aux trois réunies ; on en trouve la représentation dans plusieurs pagodes, sous des figures humaines à trois têtes, qu'on nomme, à la côte d'Orixa, *Sari-Harabrama*, *Trimourti* à la côte de Coromandel, et *Tetratreyam* en langue samscroutam. Il y a même des temples entièrement consacrés à cette espèce de trinité, tels que celui de Perpenade à la côte de Coromandel dans le royaume de Travancourt, où les trois grands Dieux sont adorés sous la forme d'un serpent à mille têtes. La fête d'Ananda-Vourdon qu'on y célèbre en leur honneur la veille de la pleine lune du mois

[1] Dans le pseaume 103, que les juifs modernes récitent le soir en commençant le sabbat, Dieu y est invoqué comme créateur, comme conservateur et comme destructeur.

prétachi, ou d'octobre, attire toujours un grand concours de peuple; ce qui n'arriverait pas si ceux qui s'y rendent n'adoraient les trois puissances réunies.

Vichenou lui-même est adoré sous ces trois attributs dans son temple de Tircovelour, et porte le nom d'Olégerlanda-Pérounal.

ARTICLE PREMIER.

BROUMA.

Brouma regardé comme Dieu créateur [1], n'a cependant ni temple, ni culte, ni sectateurs [2]; mais les brames, à cause de leur

[1] Il est encore connu sous les noms de *Bruma*, *Brahma*, *Bramma*, *Birmah*, *Birm*, *Brema*. Tous ces noms s'écrivent avec les mêmes caractères, et ne diffèrent que dans la prononciation.

[2] On lit dans la traduction que M. de Messain fit faire des *mystères du temple de Cheringuam* (lorsqu'il commandait dans cette pagode, dont les français avaient fait un fort), que Brouma, dans les premiers tems, avait des temples, comme Chiven et Vichenou, qu'on lui rendait un culte séparé; mais que les sectes des deux derniers s'étant liées ensemble, détruisirent entièrement celle de Brouma, dont ils renversèrent les temples pour la faire oublier.

origine, lui adressent des prières tous les matins, et font en son honneur la cérémonie du sandivané.

Son orgueil causa sa disgrace : il se persuada qu'il était autant que Chiven, parce qu'il avait le pouvoir de créer ; dès-lors il voulut avoir la prééminence sur Vichenou qu'il insulta grièvement : ce dernier voulut en tirer vengeance, de manière qu'il y eut un combat terrible entre eux ; les astres tombèrent du firmament, les andons [1] crevèrent, et la terre trembla. Les Deverkels saisis de crainte, fermèrent les yeux, et dans l'excès de leurs souffrances allèrent trouver Devendren, qui les conduisit au Caïlasson ; ils prièrent le Seigneur de les soutenir, et Dieu répandu dans toutes les ames, comme l'huile dans la graine de gengeli [2], sentit ce que souffraient les Deverkels ; il parut devant les combattans, sous la forme d'une colonne de

[1] Suivant les indiens, l'andon est le monde visible ; il est composé d'un soleil, d'une terre, des planètes et des étoiles ; le tout est entouré d'une coque ronde et très-épaisse. Les andons sont sans nombre et arrangés les uns sur les autres, à-peu-près comme on arrangerait des œufs.

[2] Petite graine dont on tire l'huile dans l'Inde.

feu qui n'a point de fin. L'aspect de cette colonne appaisa leur colère, et pour terminer le différend, ils convinrent ensemble que celui qui pourrait en trouver le pied ou le sommet serait le premier Dieu. Vichenou prit la forme d'un sanglier, et fit des trous dans la terre avec ses défenses, qui pénétrèrent jusqu'au Padalon [1] ; il traversait mille cadons [2] en un clin d'œil, et pendant mille ans, il chercha de la sorte sans pouvoir découvrir le pied de la colonne ; enfin fatigué, il revint sur ses pas, et ne regagna l'endroit d'où il était parti qu'avec beaucoup de peine : alors reconnaissant le Seigneur, il lui adressa ses prières.

Brouma ne fut pas plus heureux dans la recherche du sommet ; il prit la figure d'un oiseau nommé *annon* [3], et dans un instant il s'éleva dans l'air à deux mille cadons. C'est ainsi qu'il le parcourut inutilement pendant cent mille ans, après lesquels ses forces se trouvant épuisées, et ne pouvant plus voler, il réfléchit sur son imprudence, et reconnut le Seigneur. Dieu pour l'éprouver fit tomber

[1] Pays plus bas que la terre.

[2] Trois lieues forment le cadon.

[3] Espèce de cygne ; c'est la monture de Brouma.

une fleur de caldeïr [1] : Brouma la reçut entre ses mains ; et comme elle avait la faculté de parler, elle le pria de lui rendre la liberté. Brouma voulut qu'elle l'accompagnât auprès de Vichenou pour attester qu'il avait vu la tête de la colonne ; il eut effectivement l'impudence de le soutenir à Vichenou, disant que la fleur de caldeïr qu'il apportait en était témoin : cette dernière répondit que oui ; mais avant qu'elle eût achevé le mot, la colonne creva, les achtequedjams [2] vomirent du sang, et les nuages furent brûlés. Dieu parut au milieu de la colonne, et fit un ris semblable à celui qu'il avait fait lorsqu'il détruisit les Tirouhourons [3]. Alors Vichenou se jeta plusieurs fois à ses pieds, et donna des louanges au Seigneur ; Chiven touché de son repentir

[1] On connaît cet arbre à l'Ile de France sous le nom de *vaquois*. M. de Buffon le nomme l'*arbre indécent*, parce que du tronc il sort des racines qui s'alongent pour se rapprocher de la terre, et qui ressemblent parfaitement aux parties naturelles de l'homme. Son extrémité forme une espèce de gland très-bien marqué.

[2] Ce sont les huit éléphans qui soutiennent le monde.

[3] Trois forts d'or, d'argent et de fer, où étaient les Achourers qui vexaient les Deverkels. Un seul ris de Chiven réduisit ces trois forts en cendres.

lui pardonna sa faute, et lui accorda plusieurs varrons [1].

Brouma devint immobile; Chiven le maudit, et lui assura que puisqu'il avait menti, jamais il n'aurait de temples sur la terre ni de poutché [2] : quant à la fleur de caldeïr, il lui dit qu'elle ne servirait jamais dans ses temples [3].

Brouma revint à lui-même, eut un sincère repentir, et se jetant aux pieds de Chiven, implora sa miséricorde. Comme la bonté de Dieu est infinie, Chiven eut pitié du coupable, et lui pardonna. « Votre orgueil, lui « dit-il, vous avait fait perdre le poutché; « mais en faveur de votre repentir toutes les « cérémonies des brames seront pour vous ». Il disparut en disant ces derniers mots.

C'est en mémoire de cette transformation de Chiven, que les indiens font la fête de

[1] Graces particulières.

[2] Cérémonies que les hommes sont obligés de faire tous les jours en l'honneur des Dieux. *Voyez* liv. III, chap. 6, *Cérémonies particulières des Indiens*.

[3] Les indiens se servent de cette fleur pour les cérémonies qu'ils font en l'honneur de Polléar, de Soupramanier et de Vichenou, mais jamais dans celles de Chiven.

Paornomi, si célèbre dans le temple de Tirounamaley [1].

Brouma épousa Sarassouadi, déesse des sciences et de l'harmonie [2]; elle naquit dans la mer de Lait lorsque les Deverkels, et les Achourers en tirèrent l'Amourdon : elle est encore la déesse des langues ; on l'invoque pour faire parler les enfans, de même que dans les écoles lorsqu'ils apprennent à lire et à écrire ; mais elle n'a point de temple. On la représente tenant un livre indien d'une main, et jouant d'un instrument qu'on appelle *kinneri* : l'un est l'emblême de la science, et l'autre de l'harmonie.

Cette fable paraît désigner la destruction

[1] *Voyez* liv. III, chap. 5, *des Fêtes des Indiens.*

[2] Quelques historiens qui ont parlé de la mythologie indienne et de son origine, ont prétendu que Brama et Sarassouadi étaient les mêmes que le patriarche Abraham et Sara sa femme. Ils ont été portés à le croire, non-seulement par la ressemblance du nom d'Abraham avec celui de Brama, mais par la véritable signification de celui de Sarassouadi, dont la terminaison *Souadi* n'est que pour marquer le féminin ; comme si l'on disait *madame Sara.* Je crois qu'on ne peut s'en tenir à une définition aussi vague que celle des rapports des noms, Brama étant plus ancien dans l'histoire indienne qu'Abraham ne l'est dans la Génèse.

totale de la secte de Brouma : nous avons déjà dit qu'elle s'opéra par la réunion de celle de Chiven à celle de Vichenou. C'est en mémoire de cet événement que, dans quelques temples où l'on adore la divinité sous le nom de *Sangara-Naraïnem*, qui veut dire Chiven et Vichenou, on la représente moitié blanche et moitié bleue, pour exprimer la réunion de ces Dieux qui ne font qu'un ; cependant comme ceux des broumanistes qui échappèrent au massacre général entrèrent dans la secte de Chiven, on a feint que Brouma s'était repenti.

Brouma fut le premier législateur des indiens ; il les tira de la vie sauvage pour leur apprendre les arts, les sciences et l'agriculture : c'est par cette raison qu'ils le déifièrent, le regardèrent comme créateur, et feignirent qu'il avait épousé la déesse des sciences.

On le représente avec quatre bras et quatre têtes, qui, selon quelques indiens, sont l'emblême des quatre livres sacrés, connus sous le nom de *védams*. Il tient un cercle d'une main, qui signifie l'Immortalité, de l'autre un feu qui représente la Force ; enfin de la troisième et de la quatrième, il écrit sur des

olles ou livres indiens, symbole de la puissance législative.

ARTICLE II.

VICHENOU.

On regarde Vichenou comme le Dieu conservateur [1]. Il épousa Latchimi déesse des richesses [2], qui naquit aussi dans la mer de Lait, et Boumidévi déesse de la terre; il eut de Latchimi, Manmadin dieu de l'amour, que les indiens ne mettent au rang des dieux qu'à cause de leur goût pour la volupté.

Manmadin [3] diffère peu de notre Cupidon: on le dépeint comme lui, sous la forme d'un

[1] Il est encore connu sous les noms de *Visnou*, *Vistenou*, *Wichnum*, *Bistenou*: dans quelques temples on l'adore sous le nom de *Jagrenat* et de *Quichena*; dans d'autres, sous ceux de *Paroudon*, de *Bouda*, de *Naraïnem*, de *Péroumal*, de *Moëni* ou *Moguéni*, et d'*Adisséchen*: quelques auteurs l'ont nommé *Beschen* et *Bistuoo*.

[2] Latchimi est regardée par les sectateurs de Vichenou comme la mère du monde: sa beauté est citée comme parfaite.

[3] Man signifie *cœur*, *volonté*; Mada, *qui ronge*, *qui excite l'amour*. On le nomme encore *Amanga*, qui veut dire *homme sans cœur*.

enfant, portant un carquois sur ses épaules, et tenant en main un arc et des flèches ; mais l'arc est de canne de sucre, et les flèches de toutes sortes de fleurs. On le représente monté sur une perruche. Quoiqu'enfant, on lui donne une épouse nommée *Radi*[1]. Les indiens la représentent sous la figure d'une belle femme à genoux sur un cheval et lançant une flèche. Elle partage les fonctions de son époux : ils n'ont aucun temple ni l'un ni l'autre. Leurs figures sont sculptées en bas-relief sur les murs de ceux de Vichenou ; mais jamais leurs statues ne sont isolées.

Vichenou eut encore deux filles de Latchimi, nommées *Chondaravali* et *Amourdavali*, qui toutes deux épousèrent Soupramanier, sous le nom de *Teyavané* et *Valinayaqui* : il eut un autre fils dont il accoucha lui-même lors de sa métamorphose en femme sous le nom de *Moyéni*, forme qu'il prit pour séduire les géans et leur enlever l'amourdon[2] qu'ils avaient fait sortir de la mer de Lait avec les Deverkels. Chiven fut si frappé de sa beauté, qu'il ne put contenir ses desirs, et devint avec

[1] Radi signifie *débauche*.

[2] Liqueur qui procurait l'immortalité. On l'appelle encore *amourtam*, *amortam*, *ambroisie*, *nectar*.

elle père d'Ayénar [1]. Les gentils regardent ce fils de Chiven et de Vichenou comme le protecteur du monde, du bon ordre et de la police ; mais ils ne le mettent point au rang des dieux de la première classe. Ils lui bâtissent de petits temples dans des bois, ordinairement écartés des chemins, et jamais dans les villes. On les reconnaît à quantité de chevaux de terre cuite qu'on lui voue, et qui sont placés en-dehors dans des lieux couverts. Il n'est pas permis de passer près de ces temples en voiture, à cheval ou à pied, avec des souliers [2]. De tous les dieux, il est le seul à qui l'on offre des sacrifices sanglans ; on lui sacrifie des coqs et des cabris.

On compte vingt-une incarnations de Vichenou, dont neuf principales ; ce n'est qu'à celle-ci qu'on érige des temples : les autres n'étant qu'une partie du dieu, sont

[1] Il est aussi connu sous le nom d'*Ariarapoutren*.

[2] Cet assujottissement a sans doute fait reléguer ces temples dans les déserts, loin des lieux fréquentés ; car on ne doit pas perdre de vue, en lisant cette mythologie, un principe qui lui est commun avec celle de presque toutes les autres nations ; c'est de chercher constamment des raisons ou causes physiques dans les pratiques de religion.

regardées comme accidentelles, et les livres sacrés qui traitent de ses louanges, ne font le détail que de ces neuf dernières.

La première fut en poisson, pour sauver du déluge le roi Sattiaviraden et sa femme. Pendant tout le tems que dura cette révolution, arrivée à la fin du troisième âge, Vichenou fut leur protecteur sous la forme d'un poisson, et servit de gouvernail au bâtiment qu'il leur avait envoyé. Quand les eaux se furent retirées, Sattiaviraden descendit à terre, et ne s'occupa qu'à la repeupler; dans cette transformation, on adore Vichenou sous le nom de *Matchia-Vataram*[1]:

[1] Tous les peuples conservent la tradition d'un déluge. Celui des chrétiens arriva l'an du monde 1656; le dernier des indiens date de 4883 ans, et celui des chinois de 4000. L'histoire ancienne en rapporte un qui submergea toute la Thessalie, arrivé dans la Grèce du tems de Deucalion, l'an du monde 2448; celui d'Ogygès, en Attique, est plus ancien que ce dernier de deux cent quarante ans. D'ailleurs, on reconnaît que la plupart des cérémonies des différentes nations, comme l'a très-bien observé M. Boulanger, ont rapport à ce soulèvement presque universel des eaux; et chaque pays examiné physiquement offre les traces d'un bouleversement général dans la nature.

Chaque peuple a eu son Deucalion; et les espèces

il détruisit sous cette forme le géant Canagacchen [1], qui avait enlevé les quatre védams à *Brouma*, et les avait avalés. Vichenou après avoir vaincu le géant, lui ouvrit le ventre pour les retirer; mais il n'en trouva que trois, le quatrième était digéré.

La seconde incarnation fut en tortue; les dieux et les géans voulant se procurer l'immortalité, d'après le conseil de Vichenou, transportèrent la montagne Mandréguiri dans la mer de Lait pour en tirer l'amourdon. Ils l'entourèrent du serpent Adisséchen; et tirant alternativement les uns par la tête, les autres par la queue, ils firent tourner la montagne sur elle-même, afin de changer la mer en beurre. Ils tirèrent avec tant de célérité, qu'Adisséchen accablé de lassitude, ne put plus supporter la fatigue; son corps frissonna, ses mille bouches tremblantes firent retentir l'univers de sifflemens; un torrent de flamme sortit de ses yeux, ses mille lan-

d'hommes noirs et blancs si différens entr'eux, sembleraient désigner qu'ils n'ont pu avoir un père commun, et que des hommes ont survécu au déluge dans diverses contrées.

[1] Il a été nommé par quelques auteurs, *Calakegen* et *Aycriben*.

gues noires et pendantes palpitèrent, et il vomit un poison terrible, qui dans l'instant se répandit par-tout; Vichenou, plus intrépide que les autres dieux et les géans, qui s'enfuirent, prit ce poison et s'en frotta le corps, qui devint aussitôt bleu.

C'est en mémoire de cet événement, que presque dans tous les temples qui lui sont dédiés, on le représente de couleur bleue. Les dieux et les géans revinrent à l'ouvrage, ils travaillèrent pendant mille ans, après lesquels la montagne s'enfonça peu-à-peu dans la mer. Vichenou prit alors la forme d'une tortue d'une grandeur extraordinaire, entra dans la mer et souleva facilement le mont submergé: tous les dieux, après lui avoir donné des éloges, se réunirent pour tourner la montagne; enfin après plusieurs siècles, la vache Camadénou [1] sortit de la mer de Lait, de même que le cheval Outchisaravam, l'éléphant blanc Aïrapadam [2] et l'arbre Calpaga-

[1] Camadénou signifie *vache désirable*; elle donnait tous les alimens qu'on pouvait désirer. On place son tableau dans les temples de Vichenou, où elle est représentée avec des ailes, ayant la tête d'une femme, trois queues, et un petit veau qu'elle allaite.

[2] C'est l'un des éléphans qui soutiennent la terre. On

Vroutcham; leurs travaux produisirent encore trois déesses, Latchimi déesse des richesses, épouse de Vichenou, Sarassouadi déesse des sciences et de l'harmonie, que Brouma prit pour femme, et Moudévi déesse de la discorde et de la misère, dont personne ne voulut avec juste raison; car les indiens prétendent que celui qu'elle protége ne trouverait pas un grain de riz pour appaiser sa faim : on la représente de couleur verte, montée sur un âne, et portant en main une bannière au milieu de laquelle est peint un corbeau. Ces deux animaux lui sont donnés pour attributs, parce qu'ils sont infâmes chez les gentils.

Le médecin Danouvandri[1] sortit ensuite du fond de la mer avec un vase plein d'a-

place son image dans les temples de Vichenou, où il est représenté de couleur blanche, ayant quatre défenses, et le corps chargé de bijoux et d'habillemens magnifiques.

[1] Danouvandri est regardé comme une transformation de Vichenou, mais accidentelle et momentanée, et n'étant qu'une partie de lui-même On ne lui érige point de temples; on place seulement son tableau dans ceux de Vichenou, où il est représenté sous la figure d'un savant qui lit.

mourdon. Vichenou ne le distribua qu'aux dieux, et les géans qui s'en virent frustrés, furieux d'avoir été trompés, se dispersèrent sur la terre, et empêchèrent qu'on ne rendît aucun hommage à quelque dieu que ce fût. Ils exercèrent toutes sortes de cruautés pour se faire adorer eux-mêmes. Leur insolence occasionna les métamorphoses suivantes de Vichenou, qui voulut détruire cette race ennemie des dieux [1]. On l'adore dans cette transformation sous le nom de *Courma-Vataram*.

Dans cette fable on aperçoit clairement le rapport de la mythologie indienne avec celle des autres peuples. La terre sauvée des eaux du déluge, n'est-elle pas figurée par la montagne Mandréguiri, que Vichenou soutient sous la forme d'une tortue? Le Typhon des égyptiens sortant du lac Sarbonide, et consumant tout de son haleine empoisonnée, est-il autre chose que le venin du serpent

[1] Dans toutes les mythologies, on voit des géans qui s'arment contre les Dieux: dans la fable, Jupiter a foudroyé les Titans. Quelques auteurs ont pensé que ces images grossières et fabuleuses n'étaient qu'une copie de la fameuse révolte des anges contre Dieu même, et de leur chute épouvantable dans l'abîme.

Adisséchen? L'ambroisie n'est-elle pas l'amourdon? Enfin la déesse Latchimi, fille de la mer de Lait, n'est-elle pas la Vénus Aphrodite des grecs, ainsi que la Vénus qu'Hésiode et le sublime Homère font sortir de la mer pour monter dans l'olympe, où tous les dieux en furent épris?

Vichenou fut obligé de s'incarner une troisième fois pour détruire le géant Ereniacchassen, qui s'amusait à renverser la terre après avoir fait toute sorte de mal aux créatures. Le dieu conservateur prit la forme d'un sanglier, attaqua le géant et lui déchira le ventre; ensuite il plongea dans la mer pour en retirer la terre; il la prit avec ses défenses, la posa sur la superficie des eaux comme elle était auparavant, et y plaça plusieurs montagnes pour la tenir en équilibre. Dans cette transformation, on l'adore sous le nom de Varaguen; mais à Tiroumaton, où ce dieu a un temple très-renommé dédié à cette incarnation, il y est adoré sous le nom d'Adivaragué-Pérounal.

C'est pour détruire le géant Erénien que Vichenou s'incarna pour la quatrième fois, et parut moitié homme et moitié lion. Ce géant abusant du privilége qu'il avait obtenu de

Brouma, de ne pouvoir être tué par les dieux, par les hommes, ni par les animaux, se fit reconnaître pour dieu dans tout son royaume : son fils Pragaladen, rempli de la grace de Vichenou, fut le seul qui ne voulut point l'adorer ; les caresses, les menaces, les tourmens ne purent jamais l'y contraindre ; il disait courageusement à son père que le dieu qu'il adorait était tout-puissant, plein de bonté pour ses adorateurs, et terrible envers les méchans. Érénien lui dit qu'il voudrait bien savoir où se tenait ce dieu tout-puissant, afin de satisfaire sur lui sa vengeance. Pragaladen lui répondit qu'il était en tous lieux, et qu'il remplissait tout de sa divinité. Le trouverai-je ici, dit Érénien en colère, frappant avec la main une des colonnes de son palais ? A ces mots la colonne se fendit en deux, et Vichenou parut avec la tête d'un lion et le corps d'un homme, figure à laquelle Érénien n'avait pas songé dans la demande qu'il avait faite à Brouma de ne recevoir la mort ni de la main des dieux, ni de celle des hommes, ni des défenses des animaux : il soutint un combat terrible contre Vichenou, qui lui ouvrit le ventre et but tout son sang. Dans cette méta-

morphose on l'adore sous le nom de *Narassima-Vataram.* Il y a deux temples célèbres dédiés à cette incarnation, l'un à Archiouac, aldée à une lieue de Pondichéry, et l'autre à Ahoblon sur la côte d'Orixa.

La cinquième fut en Brame-nain, sous le nom de *Vamen;* elle fut opérée pour réprimer l'orgueil du géant Bély : ce dernier après avoir vaincu les dieux, les avait chassés du Sorgon; il était généreux, fidèle à sa parole, compatissant et charitable. Vichenou, sous la forme d'un brame très-petit, se présenta devant lui pendant qu'il faisait un sacrifice, et lui demanda l'espace de trois pas de terrain pour bâtir une cabane. Bély se moqua de l'apparente imbécillité du nain, en lui disant qu'il ne devait pas borner sa demande à si peu de chose, que sa générosité pouvait lui donner un terrain plus considérable. Vamen répondit qu'étant si petit, ce qu'il demandait était plus que suffisant. Le prince le lui accorda tout de suite, et pour certifier sa donation, lui versa de l'eau dans la main droite [1]; mais aussitôt le nain s'agrandit si

[1] Cet usage est encore établi dans l'Inde : un indien ne peut faire aucun présent à un brame sans lui verser

prodigieusement, qu'il remplit l'univers de son corps : il mesura la terre d'un pas et le ciel de l'autre, ensuite il somma Bély de lui tenir parole pour le troisième. Alors ce prince reconnut Vichenou, l'adora, et lui présenta sa tête. Mais le dieu satisfait de sa soumission, l'envoya gouverner le Pandalon, et lui permit de revenir toutes les années sur la terre, le jour de la pleine lune du mois de novembre [1].

La sixième fut en homme, sous le nom de *Rama*, pour détruire le géant Ravanen, roi de l'île de Ceylan, qui se faisait adorer comme dieu. Dans cette incarnation, Vichenou naquit de Dessaraden, roi d'Ayodi, que je crois être Siam. A quinze ans, il quitta la maison paternelle et se fit pénitent, emmenant avec lui Sidé sa femme et Latchoumanen son frère. Il arriva sur les bords du Gange, qu'il traversa pour se rendre sur la montagne Sitrécondon, où il instruisit ses disciples et leur enseigna le dogme de la métempsycose. Ensuite il parcourut les déserts d'Endagarénion, où il resta dix ans à faire des prosélytes et à rendre des

de l'eau dans la main ; il ne lui donnerait pas même du bétel sans cette cérémonie.

1 *Voyez* liv. III, chap. 5, *des fêtes des Indiens.*

services aux pénitens qui s'y étaient retirés. Après les avoir entièrement délivrés des géans et des géantes qui les maltraitaient et les troublaient dans leurs sacrifices et leurs prières, il se retira dans le désert de Pangiavadi, et y construisit une cahute pour y terminer sa pénitence.

Enorgueilli du grand nombre de ses prosélytes, il voulut étendre ses dogmes jusqu'à Ceylan. Ravanen roi de cette île, puissant dans ses états, crut, avec une nombreuse armée, n'avoir rien à craindre de Rama. Plusieurs fois il le vainquit, et lui enleva Sidé son épouse. Mais Rama poussé par le desir de la vengeance, gagna Vibouchanen frère du géant, en lui promettant de le mettre sur le trône; cette promesse ne fut pas sans effet, Vibouchanen servit de pilote à Rama, et l'aida à vaincre son frère; le combat fut des plus terribles; enfin Ravanen périt par une arme que Rama lui envoya, et qu'il avait reçue lui-même de Brouma. Les pénitens entourèrent aussitôt Rama, chantèrent ses louanges et lui jetèrent des fleurs. Suivant sa promesse, il couronna Vibouchanen qui l'adora, et après avoir recouvré son épouse, il revint dans ses états et monta sur le trône

de son père Dessaraden, qu'il occupa pendant onze mille ans, après lesquels il remit la couronne à ses deux fils Coussen et Laven, et alla avec Sidé dans le Vaïcondon [1] où il règne, et d'où il conserve tout l'univers.

Dans les temples dédiés à cette incarnation, on représente Vichenou de couleur verte, sous la figure d'un jeune homme d'une parfaite beauté, tenant en main un arc et des flèches; Anoumar est à ses côtés, dans l'attente de ses ordres; on y met aussi le tableau du géant, peint avec dix têtes de couleur bleue et vingt bras, tenant dans chaque main des armes différentes, emblême de sa force et de sa puissance.

L'histoire de Rama forme un gros volume semé d'excellentes réflexions. Les indiens l'aiment beaucoup, parce qu'ils disent qu'elle leur apprend tout; ils ont tant de plaisir à la lire, que les sectateurs même de Chiven l'étudient jusqu'à la réciter de mémoire.

La septième fut encore en homme, sous le nom de Balapatren. Dans cette incarnation, Balapatren ignorait qu'il fût une partie de Vichenou; il vécut dans la solitude et la

[1] Paradis de Vichenou.

pénitence; se bornant à détruire sans éclat les méchans qu'il rencontrait. Il purgea la terre d'une quantité de géans, parmi lesquels on distingue Vroutarassourer, qui par ses cruautés avait forcé les hommes à le déïfier, et à lui adresser les offrandes et les sacrifices destinés aux dieux. C'est tout ce que les indiens de la côte de Coromandel savent de l'histoire de Balapatren; ils conjecturent seulement que l'un des Pouranons qui ne sont pas encore traduits en langue tamoule, contient les détails de sa vie : on le représente tenant un soc de charrue.

La huitième incarnation fut encore en homme sous le nom de Parassourama, pour apprendre aux hommes la pratique des vertus et le détachement des biens de ce monde.

Parassourama n'était aussi qu'une partie de Vichenou : il déclara la guerre aux rois de la race du Soleil, les défit tous, et donna leurs royaumes à des brames; il voulut ensuite se retirer dans un coin de ce pays, dont il venait de leur faire présent, afin d'y passer tranquillement ses jours; mais aucun ne voulut le souffrir, et ne trouvant plus d'asile sur la terre, il se retira sur les Gates, dont le bas était battu des ondes; c'est là qu'il appela

Varounin dieu de la mer, le priant de retirer un peu ses eaux, pour lui donner un endroit qu'il pût habiter : il ne lui demanda que l'espace parcouru par une flèche qu'il lancerait. Varounin y consentit; mais le pénitent Narader, témoin de la promesse qu'il venait de faire, lui fit apercevoir son imprudence, en lui assurant que c'était Vichenou lui-même, qu'il jeterait la flèche au-delà de toutes les mers, et que lui Varounin ne saurait plus où mettre ses eaux. Varounin désolé de ne pouvoir révoquer sa promesse, recourut au dieu de la mort, et le pria de l'aider dans cette circonstance. Celui-ci se métamorphosa, pour l'obliger, en fourmi blanche, qu'on appelle *Karia* chez les indiens, et vint, pendant la nuit, à l'endroit où couchait Parassourama : à la faveur des ténèbres, il rongea la corde de son arc, au point de ne lui laisser qu'autant de force qu'il en fallait pour le tenir tendu.

Parassourama ne s'apercevant point de la supercherie, se rendit le matin au bord de la mer; il mit à son arc une flèche qu'il se disposait à lancer de toute sa force; mais tirant la corde pour lui donner plus d'élasticité, elle cassa de manière que la flèche ne put

aller bien loin. Le terrain qu'elle parcourut se dessécha, et forma le pays de Malćalon, que nous appelons la *côte de Malabar*. Parassourama se rappelant l'ingratitude des brames, les maudit et jeta sur eux ce sort: *que si quelqu'un d'eux venait à mourir dans ce nouveau séjour, il reviendrait sur la terre sous la figure d'un âne;* aussi ne voit-on aucun ménage de brame sur cette côte proscrite.

Suivant la tradition tamoule, ce dieu vit encore à la côte de Malabar; on l'y dépeint sous une figure terrible et désagréable: à la côte de Coromandel, on le représente de couleur verte avec une physionomie plus douce, tenant dans une main une hache et dans l'autre un éventail de feuilles de palmier.

Il est à présumer que par cette fable les indiens voulurent apprendre à leurs successeurs que la mer baignait autrefois les Gates. Ce qui prouverait que ce peuple date de la plus haute antiquité.

La neuvième incarnation de Vichenou fut en Berger noir, sous le nom de Quichena [1],

[1] On le connaît encore sous les noms de *Crisnen*, *Critnen* et *Crixnou*. Tous ces noms, dans différens idiomes, signifient *noir*.

pour détruire des rois méchans et cruels, qui faisaient le malheur des peuples. Il naquit de Devégui sœur de Canjen roi de Maduré : ce prince, à qui l'on avait prédit que le neuvième enfant de sa sœur le tuerait, avait grand soin de les faire périr aussitôt après leur naissance; il avait déjà sacrifié les sept premiers, et faisait redoubler de vigilance pour veiller à la naissance du huitième; mais Vichenou vint à bout de son dessein, en ordonnant à Mayé[1] de naître fille d'Assouadé et de Nandagoben, chef des pasteurs du village de Gocoulam. Vichenou naquit dans le même instant, et ce fut avec tant d'éclat, que sa mère le reconnut pour le Seigneur. A peine sorti de son sein, il eut la faculté de parler; il lui dit de le faire transporter auprès d'Assouadé femme du chef des pasteurs de Gocoulam, et de substituer à sa place la fille de cette paysanne, afin qu'il pût échapper à la fureur de Canjen.

Parmi les gardes que ce prince avait mis auprès de sa sœur, Dondoubi plein de dévotion pour Vichenou, se trouva le seul à veiller; il prit cet enfant et courut le porter

[1] Ce nom sert à exprimer tout ce qui est faux.

à côté d'Assouadé, qui n'avait pas encore recouvré l'usage des sens; il le mit à la place de sa petite fille, qu'il rapporta promptement à Devégui. Canjen informé que sa sœur venait d'accoucher, se rendit auprès d'elle comme un furieux; elle eut beau le prier de ne pas tuer une fille dont il n'avait rien à craindre, ses larmes furent inutiles; il l'arracha de ses bras en la saisissant par les pieds, pour lui briser la tête contre une pierre; mais l'enfant le renversa d'un coup de pied dans l'estomac, et parut en l'air sous la forme d'une grande déesse avec huit bras; ensuite elle disparut, en lui disant que son neveu était Vichenou lui-même qui s'était incarné pour lui donner la mort, et que toutes ses recherches seraient inutiles, parce qu'on l'élevait dans un lieu sûr.

Canjen tourmenté par ses pensées et par ses rêves, voyait continuellement la figure de Vichenou prêt à le terrasser. Après l'avoir fait chercher inutilement dans tout le royaume, il ordonna qu'on fît périr tous les enfans mâles; mais Assouadé cacha si bien Quichena, qu'elle croyait son propre enfant, qu'il ne fut point enveloppé dans le massacre général : l'emploi de ses premières années fut de garder les troupeaux; il excellait dans les jeux innocens de

la vie pastorale ; les sons harmonieux de sa flûte attiraient les animaux, et faisaient les délices des bergers et des bergères : il acheva de se rendre recommandable auprès d'eux, en les délivrant du serpent Calengam, qui vivait dans la rivière Yomounadi. Ce monstre était si venimeux, que le vent qui le touchait ou qui passait sur sa demeure, donnait la mort à tout ce qui se trouvait sur son passage. Quichena sauta dans la rivière pour le combattre ; le serpent s'élança sur lui, le ceignit de ses longs replis, et voulut l'étouffer ; mais il n'eut pas beaucoup de peine à s'en débarrasser ; après quoi le prenant par la queue, il lui mit les pieds sur la tête et l'écrasa : c'est en mémoire de cet événement que dans les temples de Vichenou dédiés à cette incarnation, on représente Quichena le corps entortillé d'une couleuvre capelle [1] qui lui mord le pied, tandis qu'il est peint dans un autre tableau dansant sur la tête de cette même couleuvre. Ses sectateurs ont ordinairement ces deux tableaux dans leurs maisons.

Quichena dans la suite se livra à la débauche, et fut un exemple de libertinage ; il dé-

[1] *Voyez* ma note à la page 214 de ce volume. (S.)

truisit les géans que Canjen envoyait sous différentes formes pour massacrer tous les jeunes gens de son royaume. Tant de victoires le firent respecter, et lui attachèrent un grand nombre d'amis, qui l'imitèrent dans ses déréglemens. Quand il se vit un parti considérable, il marcha contre Canjen, le défit et le tua. Peu de tems après, il épousa sept femmes, et eut aussi seize mille concubines.

Pendant son règne, il soutint et secourut Darma-Raja, de même que plusieurs autres rois vertueux; les princes tyranniques et les géans périrent sous ses coups : enfin voyant arriver le quatrième âge, et ne voulant point survivre au troisième déjà marqué par l'infortune, il se fit tuer par un chasseur. Darma-Raja fit dresser un bûcher sur le bord de la mer pour y brûler son corps; mais en mourant, il avait ordonné à la mer de l'enlever avant qu'il fût consumé par les flammes, de manière qu'aussitôt qu'il fut placé sur le bûcher, la mer éleva ses eaux et l'emporta. Paritchitou, successeur et neveu de Darma-Raja, vit en songe Vichenou qui lui parla en ces termes : « Allez sur le bord de la mer, « vous y trouverez mon corps, vous l'ap-« porterez, et le renfermerez dans un tem-

« ple pendant six mois, après lesquels vous
« pourrez le rendre visible à tout le monde,
« et lui offrir vos adorations. »

Paritchitou suivi d'un nombreux cortège, et de quantité de brames, se rendit effectivement sur le bord de la mer, où il trouva le corps de Quichena. Il le fit porter avec beaucoup de pompe, et le renferma dans un temple; mais pressé par un desir indiscret, il voulut le voir au bout de trois mois, et le trouva changé en pierre: aussitôt il en fit une divinité à laquelle il offrit ses adorations. Ce même corps est encore adoré par les indiens de la côte d'Orixa, dans une aldée nommée *Chenaguanaden*, que nous connaissons sous le nom de *Jagrenat*: c'est un des endroits les plus révérés. Les indiens pensent qu'ils ne peuvent être sauvés sans y avoir fait au moins un pélerinage pendant leur vie, ce qui, toutes les années, y attire un concours infini de monde dans le tems de la fête de la dédicace du temple.

On trouve la même fable dans le livre intitulé mal-à-propos *Ezourvédam*, dont M. de Voltaire fit présent à la bibliothéque du roi; mais il y est dit qu'au lieu du corps de Quichena, Dieu se manifesta sous la forme

d'un tronc d'arbre, que la mer jeta sur ses bords, et qu'Indrodoumeno, l'un des premiers rois de la côte d'Orixa, retira pour en faire la figure de Vichenou, destinée à un temple superbe qu'il venait de faire bâtir en son honneur ; que l'ouvrier chargé de la sculpter, promit de l'achever dans une nuit, à condition que personne ne le verrait travailler ; qu'autrement il abandonnerait l'ouvrage. Le prince y consentit ; mais comme l'artiste ne faisait aucun bruit en travaillant, il s'imagina qu'il s'était retiré : pour s'en convaincre, il alla l'épier par un trou ; le sculpteur l'ayant aperçu, se retira tout de suite, et laissa l'ouvrage imparfait : cependant cela n'empêcha point le roi de placer dans le temple cette figure ébauchée, de l'adorer et de lui offrir des sacrifices.

Les indiens datent l'âge présent de la mort de Quichena, et je suis très-persuadé qu'un savant qu'on enverrait pour faire des recherches sur l'antiquité de ce peuple, en trouverait l'origine dans le temple de Jagrenat.

Quichena parait être le même qu'Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et terrassant le serpent Python. Les indiens célèbrent plusieurs fêtes en mémoire du triomphe de Qui-

chena sur le serpent Calengam, qu'on peut comparer aux jeux pythiens qu'Apollon institua chez les grecs. On trouva le même rapport entre Canjen et Saturne.

La dixième incarnation ne doit arriver qu'à la fin de cet âge. Vichenou paraîtra sur la terre sous la figure d'un cheval, tenant un sabre d'une main, et un bouclier de l'autre. Sous cette forme terrible, il détruira les méchans. Le soleil et la lune s'obscurciront, la terre tremblera, les étoiles tomberont. Le serpent Adisséchen vomira son feu qui brûlera tous les globes, et toutes les créatures périront [1].

Quoique les sectateurs de Vichenou pensent que leur dieu se trouve par-tout, ils croient qu'il réside plus particulièrement dans le Vaïcondon, et au milieu de la mer de Lait [2].

[1] Presque tous les peuples de la terre ont vécu dans l'attente d'un Dieu. Les romains attendaient un roi prédit par les Sybilles; l'oracle de Delphes était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la naissance d'un fils d'Apollon, qui devait ramener le règne de la justice; les persans attendent Aly à la fin des siècles; les chinois, Phélo; les japonais un Peirum et un Cambadoxi; les siamois, Sammonocodon; les chrétiens un ange exterminateur, etc. etc.

[2] Les indiens comptent sept différentes mers; celle

sur le serpent Adisséchen [1] qui lui sert de trône, et sur lequel il dort d'un sommeil contemplatif; alors il s'appelle *Siranguam-Rangua-Nayaguar*. Dans tous les temples de Vichenou, on voit toujours la figure de ce dieu couché sur ce serpent; mais comme il est impossible de le représenter avec mille têtes, on ne lui en met que cinq.

Dans plusieurs temples on représente Vichenou avec quatre bras, tenant dans une main un sangou [2], dans une autre un chacran [3], dans la troisième un dandaïdon [4], et

d'Eau salée, celle de Beurre, celle de Tair ou lait caillé, celle de Calou, boisson tirée du palmier, celle de Serpent, celle d'Eau, et celle de Lait, qu'ils appellent *Tirouparcadel*.

[1] Serpent à mille têtes, qui soutient l'univers, connu aussi sous le nom de *Sexen*: quelques auteurs l'ont nommé *Sefa*.

[2] Coquillage du genre des buccins, qu'on nomme *changue* à la côte de Coromandel.

[3] Arme faite en cercle, qui vomit continuellement du feu, et qui, par la force des prières que récite Vichenou en la lançant, a le pouvoir de traverser la terre et les cieux, et de tuer tous ses ennemis.

[4] Bâton ou massue, qui va toujours en diminuant du côté où le dieu le tient à la main.

de la quatrième faisant abéaston [1]. On place à côté de lui Latchimi son épouse. Dans d'autres temples on le représente monté sur Anoumar [2] ministre du roi des singes, qui l'aida dans son incarnation sous le nom de Rama ; quelquefois aussi sur Guéroudin, milan des indiens qu'ils peignent toujours sur les armes et les étendards de Vichenou. C'est l'aigle de Pondichéry de Brisson ; les européens l'appellent *Miote ;* il a la tête et le cou blancs, et le reste du corps rougeâtre. Dans certains temples, comme à Tiricatchicondon, les brames leur donnent à manger et les ont habitués à venir chercher leur nourriture à des heures réglées ; ils les appellent au bruit de deux plats de cuivre qu'ils frappent l'un contre l'autre. Les indiens ont beaucoup de respect pour ces oiseaux, qu'ils regardent comme la monture de Vichenou ; ce qui, joint à son histoire sous le nom de Quichena, semblerait rapprocher ce dieu du Jupiter des anciens [3].

[1] C'est faire avec la main un signe de protection, comme pour dire : *ne craignez rien.*

[2] Quelques auteurs l'ont nommé *Hamman, Hanuman* et *Annémonta.*

[3] Ce qui m'a le plus surpris en examinant les antiquités de la France, ce sont deux bas-reliefs placés à

Avant de finir l'histoire de Vichenou, je ne puis me dispenser de parler de la pierre de Salagraman. Elle n'est autre chose qu'une coquille pétrifiée du genre des cornes d'Ammon [1] : les indiens prétendent qu'elle représente Vichenou, parce qu'ils en ont découvert de neuf nuances différentes, ce qu'ils rapportent aux neuf incarnations de ce dieu. On la trouve dans la rivière de Cachi, l'un des bras du Gange ; elle est fort lourde, ordinairement de couleur noire, et quelquefois violette. Sa forme est ovale ou ronde, un peu aplatie, et ressemble assez à une pierre de touche ; elle est creuse intérieurement. Il n'y a qu'un petit trou en-dehors, mais en-dedans elle est presque concave, et garnie dans ses parois intérieures, en-dessus et en-dessous, de spirales qui se terminent en pointe

l'entrée du chœur de la cathédrale de Bordeaux : l'un représente l'Ascension de notre Seigneur, et l'autre sa descente aux enfers. Dans le premier, Jésus-Christ monte au ciel sur un aigle ; dans le second, Cerbère l'arrête aux portes de l'enfer, et Pluton paraît dans le lointain, armé d'un trident.

[1] M. Sonnerat a rapporté de l'Inde une de ces pierres de Salagraman, qu'il a remise au cabinet d'histoire naturelle. C'est un schiste argileux dans lequel une ammonite a fait sa cavité. (S.)

vers le milieu; dans plusieurs, ces deux pointes se touchent.

Quelques indiens croient que c'est un vermisseau qui travaille ainsi cette pierre pour y préparer un logement à Vichenou; d'autres ont trouvé dans ces spirales la figure de son chacran.

Ces pierres sont très-rares, et les brames y attachent beaucoup de prix, lorsqu'elles représentent les transformations bienfaisantes de Vichenou. Mais lorsqu'elles tirent un peu sur le violet, elles désignent ses incarnations en homme-lion, en porc, etc. Pour lors aucun sectateur de ce dieu n'ose les garder dans sa maison; les saniassis seuls sont assez hardis pour les porter, et leur faire des cérémonies journalières; on en conserve aussi dans les temples.

Cette pierre est aux sectateurs de Vichenou ce que le Lingam est à ceux de Chiven. Les cérémonies qu'ils lui font sont à-peu-près les mêmes; celui qui la possède la porte toujours dans un linge bien blanc; après s'être baigné le matin, il la lave dans un vase de cuivre, et lui adresse quelques prières. Les brames après l'avoir lavée, la portent sur l'autel et la parfument pendant que les assis-

tans lui font leurs adorations; ensuite ils leur distribuent un peu de l'eau qui l'a touchée, afin qu'ils soient purifiés en la buvant.

ARTICLE III.

CHIVEN.

CHIVEN est le dieu destructeur [1]. Les indiens de sa secte ne veulent pas qu'il ait de rival; et comme ils ne reconnaissent qu'un dieu, Brouma et Vichenou ne leur paraissent que des créatures auprès de la grandeur de

[1] On le connaît aussi sous les noms de *Siven*, *Siva*, *Tschiven*, *Tsiven*, *Xiven*, *Sib*, *Seib*, *Chib* : dans quelques temples il est adoré sous les noms de *Routren*, *Roudren*, *Roudra*, *Rudden* et *Ruddiren*; de *Mayessouren*, d'*Ischuren*, d'*Issouren*, d'*Eswara*, d'*Esavara*, de *Mahadeu* et de *Sangara*. Les anciens étaient de même dans l'usage de donner plusieurs noms à leurs divinités, et plus un dieu en portait, plus il était un grand personnage. C'est pour cela que Diane dit dans Callimaque à son père : *fais que je garde éternellement ma virginité et ma multitude de noms*. Jupiter, Apollon, Mars, Mercure et beaucoup d'autres avaient aussi différens noms. Les prêtres de Baal criaient pendant des demi-journées entières : *Baal, exauce-nous!* Il est vraisemblable qu'ils lui donnaient une multitude de noms, afin de ne pas répéter sans cesse les mêmes paroles.

Chiven. Parvadi [1] qu'on lui donne pour femme, n'est qu'une partie de lui-même, ou plutôt c'est lui seul qui réunit les deux sexes, pour montrer qu'il n'est d'aucun ; dans ces deux formes, on l'adore sous le nom de Parachiven et Parasati ; quelques temples renferment ces deux figures séparées : mais dans d'autres, elles sont jointes ensemble, et n'offrent qu'une figure moitié homme et moitié femme, à laquelle on donne le nom d'Arta-Narissoura [2] : Chiven est principalement adoré sous cette forme dans le temple de Tirounamaley.

Quelques philosophes indiens prétendent que Parachiven et Parasati sont deux êtres parfaits, supérieurs à Chiven, qu'ils produi-

[1] Parvadi n'a point de temples particuliers ; mais sa statue a un sanctuaire à part dans les temples de Chiven. Elle est adorée sous plusieurs noms, sur-tout sous celui de *Mère*, et dans le Bengale sous celui de *Dourga*. Elle paraît être la même que la divinité d'Hyéropolis, appelée *Rhée*, et la *Cybèle* de Phrygie. Les indiens la représentent comme elle, couronnée de tours, et la regardent comme la protectrice de la terre et des êtres, ou la déesse de la Providence ; ce qui s'accorde avec l'idée qu'on se formait de Rhée, qu'on regardait comme la mère des dieux et des hommes.

[2] *Arta* veut dire *moitié*, *Nari*, *femme*, et *Issoura* est un des noms de Chiven.

sirent par leur toute-puissance, ainsi que Vichenou et Brouma; mais comme les livres sacrés n'en parlent point, et que ces deux êtres parfaits sont dans les temples de Chiven et représentés sous sa figure avec ses attributs, on doit les regarder comme le même dieu.

Le Lingam est la forme la plus sacrée sous laquelle on adore Chiven. Il est toujours placé dans le sanctuaire de ses temples; il est probable que les premiers indiens qui formèrent cette secte, crurent ne pouvoir mieux l'étendre qu'en présentant la divinité sous la forme d'une partie qui est l'instrument de la reproduction du genre humain.

Les livres sacrés enseignent que c'est un géant nommé *Vanajouren*, fils du fameux Bély, qui ne pouvant se former une idée de ce dieu, choisit cette forme pour lui offrir ses adorations; il ne mangeait qu'après avoir fait ses prières à mille Lingams, qu'il façonnait lui-même tous les jours avec de la terre, et qu'il jetait ensuite dans le Gange, sur le bord duquel il faisait pénitence. Les indiens prétendent qu'ils s'y sont pétrifiés, et comme on y trouve quelquefois des pierres qui ont cette forme, ils croient que ce sont

les Lingams de Vanajouren. Celui qui peut en trouver un, le place sur un piédestal, mais il n'a de vertu qu'après que le brame a forcé le dieu de s'y incorporer par certaines prières: ce même brame montre au possesseur de ce trésor le culte journalier qu'il doit lui rendre; s'il passait un seul jour sans lui adresser les prières et faire les cérémonies usitées, il se rendrait coupable d'un péché dont il n'obtiendrait jamais le pardon. Cependant s'il est malade, il peut les faire faire par un autre qui possède un Lingam comme lui.

Les sectateurs de Vichenou donnent une autre origine au Lingam : ils disent que des pénitens avaient obtenu de grands pouvoirs par leurs prières et leurs sacrifices; mais pour les conserver, il fallait que leurs cœurs fussent toujours purs, ainsi que ceux de leurs épouses. Chiven ayant entendu parler de la beauté de leurs femmes, voulut les séduire; il prit la forme d'un jeune mendiant d'une beauté parfaite, et fit prendre à Vichenou celle d'une jeune fille très-belle; ensuite il lui ordonna d'aller où se trouvaient les pénitens, et de les rendre sensibles : Vichenou s'y rendit en effet, et passant auprès d'eux il leur jeta des regards si tendres, qu'il les enflamma tous : ils aban-

donnèrent leurs sacrifices pour courir auprès de cette jeune beauté, comme le papillon vole autour de la lumière qu'il aperçoit pendant la nuit. Leur ardeur se manifestait dans tous leurs mouvemens ; ils lui demandèrent où elle faisait sa demeure, si c'était sur la terre ou dans le Sorgon. « Est-ce pour vous, lui « disaient - ils, que les Achourers se sont « massacrés mutuellement ? Nous ignorons « le motif qui vous a conduite ici ; mais quel « qu'il soit, admettez-nous au rang de vos « serviteurs ». Leurs corps languissans paraissaient inanimés, ils étaient comme de la cire qui se fond à l'approche du feu.

Chiven de son côté tenant en main un vase, et chantant comme ceux qui demandent l'aumône, se rendit au quartier des femmes : sa voix leur fit une telle impression, qu'elles accoururent toutes dans la rue, où l'aspect du chanteur acheva de leur tourner la tête. Quelques-unes étaient si troublées, qu'elles perdirent leurs joyaux et leurs pagnes, et le suivirent sans s'apercevoir de leur nudité; d'autres voulant lui donner du riz, devenaient si distraites en l'approchant, qu'elles le laissaient tomber par terre. Plusieurs cherchaient à lui parler; et comme il ne voulait

pas répondre, elles criaient de dépit à leurs camarades de ne point lui faire l'aumône. « Vous avez une figure si touchante, (lui « disaient les autres) pourquoi mendier des « charités de porte en porte ? fixez votre « séjour chez nous, et vous y serez mille « fois plus heureux ». Des femmes aussi belles que Latchimi, portant des fleurs et des parfums pulvérisés, les jetèrent à ses pieds en si grande quantité, que les rues en furent entièrement couvertes. Après avoir parcouru ce village, il en sortit, mais non pas seul; car toutes les femmes le suivirent dans un bosquet voisin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut.

Les pénitens s'aperçurent que leurs sacrifices n'avaient plus les mêmes effets, et que leurs pouvoirs n'étaient plus les mêmes; après quelques instans de recueillement [1] ils surent que c'était Chiven qui, sous la forme d'un jeune homme, avait mis le désordre parmi leurs femmes, et que Vichenou les avait égarés eux-mêmes sous celle d'une jeune

[1] On lit dans les livres sacrés des indiens, que lorsque les pénitens et les deverkels voulaient connaître quelque chose, ils se recueillaient un moment : alors le passé se présentait à leur esprit, et ils lisaient dans l'avenir.

fille. Leur colère augmenta, lorsqu'ils apprirent que Chiven avait engagé ce dernier à les séduire ; ils résolurent de le faire mourir par un sacrifice.

Ils en firent un, qui cependant ne pouvait avoir d'effet que par la bonté même de Chiven. Ce sacrifice produisit d'abord un tigre, dont la gueule ressemblait à la caverne d'une montagne, et les cris au bruit du tonnerre ; des flammes ardentes jaillissaient de ses yeux. Les pénitens se prosternèrent à ses pieds, et le prièrent d'aller tuer Chiven. Mais Chiven, après l'avoir écorché, se revêtit de sa peau. Le sacrifice produisit ensuite un majou, qu'ils envoyèrent contre le dieu, qui le prit dans la main, de même qu'un cerf qui s'élança par l'ordre des pénitens en jetant un cri qui fit tressaillir tous les êtres. Ils envoyèrent encore quantité de serpens, dont Chiven fit des colliers, et plusieurs boudons qui jetèrent des cris affreux. Les pénitens les engagèrent à tuer Chiven ; mais ce dieu leur ordonna de rester toujours avec lui pour le servir, et ils lui obéirent. Il parut ensuite une tête qui bondissait et faisait des hurlemens épouvantables. Chiven la prit, et la mit sur la sienne pour qu'elle ne fît mal à personne.

Les pénitens voyant l'inutilité de leurs sacrifices, en furent affligés, et devinrent furieux. Malgré leur peu de réussite, ils les continuèrent, et firent naître le géant Mouyélaguin, qu'ils prièrent de détruire Chiven; ils envoyèrent avec lui le feu du sacrifice. Chiven prit ce feu dans la main, et monta sur le dos du géant, après l'avoir terrassé d'un coup de pied. Tous les Deverkels chantèrent alors ses louanges; le bruit qu'ils faisaient était semblable à celui de la mer dans le plein de la lune. Enfin les pénitens jetèrent des sabons pour exterminer Chiven: ces malédictions ne firent aucun effet, et leurs bouches se lassèrent d'en proférer.

Honteux d'avoir perdu leur honneur, et de ne pouvoir se venger, ils firent un dernier effort; ils rassemblèrent leurs prières et leurs pénitences, et les envoyèrent contre Chiven. C'était le sacrifice le plus terrible; dieu lui-même ne pouvait en arrêter l'effet: elles sortirent comme une masse de feu qui alla frapper les parties de Chiven, et les détacha de son corps. Chiven indigné contre ces pénitens, voulut avec ces mêmes parties brûler toute la terre: l'embrâsement était déjà considérable, lorsque Vichenou et Brouma,

ayant intérêt de conserver les êtres, cherchèrent le moyen d'arrêter l'incendie. Brouma prit la figure d'un piédestal, et Vichenou celle des parties naturelles de la femme; sous cette forme ils reçurent les parties de Chiven, et prévinrent l'embrâsement général. Fléchi par leurs prières, Chiven consentit à ne pas brûler le monde, à condition que tous les hommes adoreraient ces parties détachées de son corps. Ainsi la figure du Lingam offre une espèce de Trinité; le bassin représente Vichenou, du milieu duquel sort une colonne arrondie par le haut, qui représente Chiven, et le tout est porté sur un piédestal qui représente Brouma.

Le Lingam est en grande vénération dans toute l'Inde; ses sectateurs sont très-nombreux : ils se frottent le front, la poitrine et les épaules de cendres de bouze de vache, qu'ils regardent comme sacrées, parce qu'elles représentent Chiven, qui, comme destructeur, a pour attribut le feu, dont l'effet est de tout réduire en cendres. Ils portent toujours au cou la figure du Lingam, ou bien ils l'attachent au bras, renfermé dans une boîte d'argent.

Les zélés portent, ainsi que les pandarons,

des colliers et des bracelets de noyau de routren; les sectateurs de Vichenou méprisent ce culte et le regardent comme infâme.

Il paraît par la tradition indienne, que Vichenou voulut l'abolir pour étendre les dogmes qu'il apportait de Siam; mais ce culte étant général dans l'Inde, lors de son arrivée, il eut beaucoup de peine à changer les idées que le peuple s'était faites de la divinité. Les guerres qu'il fut obligé de soutenir pour faire des prosélytes, de même que ses disciples, ne lui permirent point d'opérer entièrement cette révolution, et la plus grande partie des indiens adorent encore le Lingam.

Le Lingam peut être regardé comme le Phallus ou figure représentant le membre viril d'Atys, le bien-aimé de Cybèle, et le Bacchus qu'on adorait dans le même temple d'Hyéropolis. Les égyptiens, les grecs et les romains ont eu des temples dédiés à Priape, sous la même forme que celle du Lingam. Les israélites adorèrent la même figure et lui élevèrent des statues. L'Écriture sainte nous apprend qu'Asa, fils de Roboam, empêcha sa mère Maacha, de sacrifier à Priape, dont il brisa le simulacre. Les juifs se firent

initier dans les mystères de Béelphégor, divinité semblable au Lingam, que les moabites et les madianites adoraient sur le mont Phégor, et qui vraisemblablement leur était venue des égyptiens. On voit encore la figure du Lingam en bas-relief sur le linteau qui entoure le cirque de Nîmes, de même que sur le portail de nos anciennes églises, sur celui de la cathédrale de Toulouse, et de quelques églises de Bordeaux.

Semblables aux prêtres d'Atys, les pénitens adorateurs du Lingam observent la chasteté la plus rigide; s'ils ne poussent pas le fanatisme jusqu'à se faire mutiler comme les premiers, ils sont obligés d'en approcher à force de calmans. La nécessité de paraître entièrement nuds devant le public, et dans un état de contemplation, leur en impose le devoir; car si le peuple qui vient leur faire ses adorations, (parce qu'il ne voit dans le Lingam naturel que l'image de Dieu) s'apercevait qu'ils éprouvassent le moindre mouvement de la chair, il les regarderait comme infâmes, et finirait par les lapider. Ils jouissent de la même vénération que les prêtres d'Atys; comme eux ils sont réputés prophètes, et leurs prédictions passent pour véritables.

Ce culte est une preuve de la haute antiquité des indiens : il est certain que les égyptiens ne l'établirent chez eux, ainsi que le dogme de la métempsycose, que lorsqu'ils eurent voyagé dans l'Inde.

Chiven eut quatre fils ; le premier et le plus grand de tous est Polléar. C'est lui qui préside aux mariages. Les indiens ne bâtiraient pas une maison sans avoir porté sur le terrain un Polléar qu'ils arrosent d'huile, et sur lequel ils jettent des fleurs tous les jours. S'ils ne l'invoquaient point avant que d'entreprendre quelque chose, ils croiraient que ce dieu leur ferait perdre la mémoire de ce qu'ils voulaient faire, et qu'ils travailleraient inutilement. On le représente avec la tête d'un éléphant, et monté sur un rat. Mais dans les pagotins, on le place sur un piédestal les jambes presque croisées ; on met toujours le rat devant la porte de sa chapelle.

Ce rat était un géant nommé *Guedjé-mouga-chourin*, à qui les dieux avaient accordé l'immortalité, ainsi que de grands pouvoirs ; mais il en abusait et faisait beaucoup de mal aux hommes. Polléar prié par les sages et les pénitens de les en délivrer, s'arracha une de ses défenses, et la jeta contre Guedjé-

mouga-chourin ; la dent entra dans l'estomac du géant et le renversa : celui-ci se métamorphosa tout de suite en rat gros comme une montagne, et vint attaquer Polléar, qui sauta sur son dos, en lui disant : *en tous tems vous serez ma monture.*

Les indiens, pour adorer ce dieu, croisent les bras, ferment les poings, et de cette manière se donnent quelques coups sur les tempes ; puis toujours les bras croisés, ils se prennent les oreilles, et font trois inclinations en pliant le genou : après quoi, les mains jointes, ils lui adressent leurs prières et se frappent sur le front. Ils ont la plus grande vénération pour ce dieu, dont ils placent l'image dans tous les temples, les rues, les chemins et les campagnes, au pied de quelque arbre, afin que tout le monde soit à portée de l'invoquer avant que de rien entreprendre, et que les voyageurs puissent lui faire leurs adorations et leurs offrandes avant que de continuer leur route.

On sait que les juifs avaient aussi des autels dans les champs, où les voyageurs immolaient des victimes pour obtenir la grace de faire un heureux voyage.

Le second fils de Chiven est *Soupramа-*

nier, que son père fit sortir de son œil du milieu du front, pour détruire le géant Souraparpma. Ce dernier, à force de pénitences, avait obtenu le gouvernement du monde et l'immortalité : mais il devint si méchant que dieu fut obligé de le punir. Il envoya contre lui Soupramanier, qui le combattit inutilement pendant dix jours ; mais ensuite il se servit de la velle, arme qu'il avait reçue de Chiven, et qui coupa le géant en deux : ces deux parties se changèrent l'une en paon et l'autre en coq. Soupramanier leur donna un meilleur cœur, et pour lors ils reconnurent Chiven. Il enjoignit au paon de lui servir de monture, et au coq de se tenir dans le pavillon de son char. Aussi dans les temples particuliers qui lui sont consacrés, et dans tous ceux de Chiven où il a toujours une petite chapelle, il est représenté monté sur un paon avec six têtes et douze bras, ayant à ses côtés ses deux femmes.

Vaïrevert, le troisième fils de Chiven, fut créé de sa respiration pour détruire l'orgueil des deverkels et des pénitens, et humilier Brouma, qui s'était dit le plus grand des trois dieux. Vaïrevert lui arracha l'une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut

tout le sang des deverkels et des pénitens ; mais il les ressuscita dans la suite et leur donna des cœurs plus purs.

Selon les indiens, c'est le dieu qui, par ordre de Chiven, viendra détruire le monde à la fin des siècles. On le représente de couleur bleue avec trois yeux et deux dents saillantes comme des croissans ; il porte des têtes en guise de colliers, qui tombent sur son estomac : des serpens lui servent de ceinture, ses cheveux sont couleur de feu ; ses pieds sont garnis de clochettes, et dans ses mains il tient un choulon, un tidi, une corde et le crâne de Brouma. On lui donne un chien pour monture. Vaïrevert a quelques temples ; mais on l'adore principalement à Cachi près du Gange.

Le quatrième est Virapatrin, que Chiven produisit de la sueur de son corps, afin d'empêcher l'effet d'un sacrifice que faisait Takin pour créer un nouveau dieu. Virapatrin naquit avec mille têtes et deux mille bras. Il tua Takin et tous ceux qui se trouvèrent présens au sacrifice. Mais Chiven dans la suite leur fit grace et les ressuscita. Virapatrin a quelques temples, mais moins fréquentés que ceux des autres dieux.

Les indiens adressent aussi leurs prières à Darmadévé, dieu de la vertu, qu'ils représentent sous la figure d'un bœuf. Ils lui bâtissent toujours une chapelle devant celle de Chiven, parce qu'il est la monture de ce dieu. Dans les petits temples, on le place devant la porte sur un piédestal informe, et dans les grands, sa chapelle est d'une construction différente de celle des autres dieux; elle est composée d'un piédestal carré, dont les quatre coins sont ornés de colonnes destinées à soutenir une couverture qui met l'idole à l'abri des injures de l'air. Dans les temples où Chiven est représenté sous une figure humaine, ce dieu est monté sur un taureau blanc qui est le dieu de la vertu. Dans quelques ouvrages on a nommé Darmadévé, *Baswa*, mot qui signifie seulement bœuf. Tous les auteurs, et même les indiens qui ne sont pas parfaitement instruits de la mythologie, le confondent avec Nandiguéssourer, portier du Caïlasson, qu'on représente avec la tête d'un bœuf; mais le culte de ce dernier est différent, de même que la chapelle qu'on lui dédie aussi dans les temples de Chiven.

Il est à présumer que le bœuf Apis, à qui

l'on éleva des temples superbes en Égypte, n'était autre chose que le Darmadévé des indiens. Le veau d'or érigé près du mont Sinaï par les israélites, fut une imitation d'Apis, culte qu'ils avaient reçu des égyptiens, et que le roi Jéroboam établit par la suite dans tout le royaume d'Israël.

Anoumar et Guéroudin ont aussi leur chapelle dans les temples de Vichenou, dont ils sont la monture.

Les indiens ont encore Manar-suami [1], qui est aujourd'hui un dieu inconnu; quelques-uns pensent que c'est Chiven; ses prêtres, ou Poutcharis, disent au contraire qu'il est une transformation de Soupramanier; mais ce dogme n'est pas reçu généralement, et les brames n'en conviennent point: ses temples, très-petits, sont dans les champs. Pour l'ordinaire, on construit auprès de la porte trois figures colossales de brique, représentant des Boudons assis, qu'on dit être les gardiens du temple; en-dedans, outre le Lingam, qui est la figure principale, on trouve celles des fils de Chiven et de douze jeunes vierges. Des

[1] On l'appelle aussi *Canier-Coil; Canier* veut dire *vierge*, et *Coil*, *temple*.

choutres y font les cérémonies journalières ; mais jamais des brames, parce qu'ils méprisent ce culte.

SECTION II.

Des demi-Dieux.

Les indiens ont aussi des demi-dieux ou deverkels [1] qui habitent le Sorgon [2] ; les plus connus sont Dévendren [3], Aguini,

[1] Deverkels est le pluriel de devin, qui signifie dieu ; quelques auteurs les ont nommés *Déwétas*.

[2] Le Sorgon est le paradis de Dévendren. Il est au-dessus de la terre : c'est le séjour de ceux qui n'ont pas assez bien mérité pour aller au Cailasson ou paradis de Chiven. Ceux qui s'y rendent, n'y demeurent pas éternellement ; après avoir joui pendant quelque tems de toute sorte de plaisirs, ils reviennent sur la terre recommencer une nouvelle vie. Quelques auteurs l'ont nommé *Chuarguam*, *Xoarcam*, *Amarabédi* et *Devélogon*.

[3] Dévendren est roi des demi-dieux. Il gouverne le Sorgon et soutient la partie de l'est de l'univers. On le représente couvert d'yeux, avec quatre bras, tenant en main un croc, un coulichon, et monté sur un éléphant blanc. Dévendren eut à soutenir contre les géans ennemis des dieux, beaucoup de guerres, qui sont détaillées dans les livres sacrés. Tantôt vainqueur et tantôt vaincu, il a été chassé plusieurs fois du Sorgon. Ce n'est que par la protection de Chiven, de Vichenou et de Brouma,

Yamen[1], Niroudi, Varounin, Vayou, Couberen et Isanien; ces êtres, au nombre de

qu'il est enfin venu à bout de détruire les géans, et qu'il est resté paisible possesseur du Sorgon.

Aguini, dieu du feu, est le second des dieux protecteurs des huit coins du monde. Il soutient la partie du sud-est de l'univers. On le représente avec quatre bras, tenant dans deux un crit, la tête entourée de flammes, et monté sur un bélier.

[1] Yamen, dieu de la mort, roi des enfers, est le troisième. Il gouverne la partie du sud de l'univers. On le représente avec une figure terrible, tenant un bâton à la main, et monté sur un buffle.

Niroudi, roi des démons et des génies mal-faisans, est le quatrième. Il soutient la partie du sud-ouest de l'univers. On le représente porté sur les épaules d'un géant, et tenant un sabre à la main.

Varounin, dieu de la mer, est le cinquième. Il gouverne la partie de l'ouest. On le représente monté sur un crocodile, et tenant un fouet à la main.

Vayou, dieu du vent, est le sixième. Il soutient la partie du nord-ouest. On le représente monté sur une gazelle, et tenant un sabre à la main.

Couberen, dieu des richesses, est le septième. Il gouverne la partie du nord. On le représente monté sur un cheval blanc, orné de panaches.

Isanien est le huitième : il protège la partie du nord-est. Il a obtenu de paraître sous la figure de Chiven. On le représente, comme lui, de couleur blanche,

huit, sont les protecteurs des huit coins du monde : on ne leur a point élevé de temples ; on place seulement leurs figures dans ceux de Chiven : on les invoque pour la progéniture.

Chourien [1], Sandrin, Anguaraguen, Bouda, Barassouadi, Choucrin et Sani, sont sept demi-

monté sur un bœuf, avec quatre bras, tenant en main un cerf et un toudi, qui sont les attributs de Chiven.

[1] Chourien est le soleil, auquel est consacré le dimanche ; Sandrin, la lune, qui préside au lundi ; Anguaraguen, Mars, qui préside au mardi ; le mercredi est consacré à Bouda ou Boudin, qui est Mercure ; Barassouadi ou Peressouadi est Jupiter ; il est le gourou des deverkels, et préside au jeudi : quelques auteurs l'ont nommé *Brashapeti* et *Brahaspadi*. Choucrin est Vénus ; il est le gourou des achourers, et préside au vendredi : on l'a nommé dans quelques ouvrages *Velly*, *Soucrabavagam*, *Soucrassari* et *Souru*. Sani est le dieu qui punit les hommes pendant leur vie : il n'approche d'eux que pour leur faire du mal ; le samedi lui est consacré. Les indiens le craignent beaucoup, et lui adressent des prières. Ils le représentent de couleur bleue, ayant quatre bras, monté sur un corbeau, et entouré de deux couleuvres qui forment un cercle autour de lui.

En faisant des planètes des demi-dieux, les indiens ne sont pas fort éloignés du sentiment de Zénon, de Platon, de Philon et d'autres, qui prétendent que le soleil, la lune et les étoiles sont des animaux doués de connaissance et de sentiment.

dieux ou sept planètes, à chacune desquelles on a consacré un jour de la semaine.

Outre ces principaux demi-dieux, les indiens reconnaissent trente-trois courous[1] de deverkels, qui sont de purs esprits, tous fils de Cassiber et d'Adidi, qui font leur demeure au Sorgon : ils les divisent en tribus.

La première comprend les Vassoukels, qu'on appelle *Achte-Vassoukels*[2], parce qu'ils sont au nombre de huit.

La seconde, les Maroutoukels, qui ne sont que deux.

La troisième, les Guinérers, dieux des instrumens de musique.

La quatrième, les Guimbourouders, dieux du chant.

La cinquième, les Chidders.

La sixième, les Vitiaders.

La septième, les Guérouders qui sont aîlés, et dont le nez ressemble au bec d'un aigle ; c'est un Guérouder qui est la monture de Vichenou.

La huitième, les Grandouvers, renommés par leur beauté ; ils ont aussi des aîles, et

[1] Un courou est cent lacs, et un lac est cent mille.

[2] Achte signifie huit, Vassoukels est le nom de la tribu.

voltigent dans les airs avec leurs femmes.

La neuvième, est celle des Pidourdévadégals, c'est-à-dire, protecteurs des morts; cette dernière tribu est la seule à qui les indiens adressent des prières : ils ne rendent aucun culte aux autres.

Ils adorent aussi Mariatale, décsse de la petite vérole [1].

Ils ont encore les Calis ou Poudaris; ce sont les protectrices des villes : chaque ville a la sienne : ils adressent des prières à ces divinités tutélaires, et leur bâtissent des temples hors des aldées; pour l'ordinaire, elles se plaisent aux sacrifices sanglans; il est même des lieux où elles exigent des victimes humaines. Elles ne sont point immortelles, et prennent leur nom de l'aldée, ou des formes sous lesquelles on les représente; on les peint ordinairement de taille gigantesque, ayant plusieurs bras et la tête entourée de flammes; on met aussi quelques animaux féroces à leurs pieds.

Quoiqu'ils aient la plus grande vénération pour les noms des pénitens qu'ils trouvent dans les livres sacrés, cependant ils ne les

[1] *Voyez* liv. III, chap. V, *des Fêtes des indiens.*

adorent point. Quant aux saints qui, par leurs vertus, ont obtenu le paradis, et dont la quantité est innombrable, ils placent les tableaux de quelques-uns dans les temples, et leur adressent des prières après avoir adoré Dieu.

Les indiens ont encore fait une division de géans[1] ou mauvais génies.

La première tribu comprend les Achourers, dont quelques-uns ont gouverné le monde; grace qu'ils ont obtenue par leurs pénitences.

La seconde, les Rachaders, qui plusieurs fois ont soumis le monde sous la conduite de quelques-uns de leurs rois; mais ces derniers, abusant du pouvoir que leur avaient donné les grands dieux, en furent punis par Chiven et Vichenou.

La troisième, est celle des Bouders ou Boudons; ce sont les serviteurs et les gardes de Chiven.

La quatrième, celle des Caléguéjers; cette race de géans est la plus terrible et la plus puissante : ils habitent le Padalon.

[1] Quelques auteurs les ont appelés indistinctement *Ratsjasjas*, nom qui se rapproche de *Rachader*, et qui ne conviendrait alors qu'à ceux de la seconde tribu.

La cinquième, celle des Guinguérers, doués d'une force extraordinaire; ils servaient les Achourers en qualité de soldats : ils habitent aussi le Padalon.

Plusieurs de ces génies mal-faisans condamnés à errer dans le monde après leur mort, à cause de leurs mauvaises actions, ne peuvent en sortir qu'en ramassant les prières que les indiens font aux dieux; de manière qu'ils s'approchent de ceux qui prient, et tâchent de leur causer des distractions, afin de leur faire omettre quelques-unes des cérémonies prescrites par leurs rits : ce n'est que par ce moyen, et non par eux-mêmes qu'ils peuvent mériter devant dieu. Quand ils ont ramassé la quantité suffisante de prières, il leur permet de changer de nature; pour lors de génies errans et malheureux, ils deviennent ames, passent dans le corps d'un homme, et par cette mutation, jouissent de la béatitude promise à ces derniers. C'est pour éviter cette surprise, que les indiens, en commençant le service divin, récitent une oraison, et jettent trois fois de l'eau par-dessus l'épaule, du côté gauche, seul endroit par lequel ces génies puissent les aborder.

Ils reconnaissent encore des esprits, dont

cependant aucun de leurs livres sacrés ne fait mention. Ils leur attribuent les qualités que nous donnons aux esprits folets. On les nomme *Mouni* ou *Catéri ;* on les désigne aussi sous le nom collectif de *Pichache*. Ils n'ont point de corps ; mais ils prennent la forme qui leur plaît : c'est sur-tout la nuit qu'ils rôdent pour nuire aux hommes : ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, en se transformant en lumière , maisons , hommes ou animaux, et cachant le péril où ils les conduisent. C'est pour se les rendre propices que les indiens élèvent en leur honneur des statues colossales, qu'ils vont prier.

Je n'ai donné qu'une légère esquisse de la mythologie indienne , me bornant à ce qui était nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage ; mais je me propose dans la suite d'en donner un plus complet sur cette matière, d'après les traductions du *Candon* , du *Bagavadam* et de quelques autres livres originaux, que je me suis procurés.

LIVRE III.

De la religion des Indiens.

CHAPITRE PREMIER.

Des Dogmes des Indiens.

La conformité des dogmes des indiens avec ceux de tous les peuples de l'Asie, avec ceux des chaldéens, des égyptiens, des phéniciens, des grecs et des romains, prouve assez que toutes ces religions, différentes en apparence, n'ont eu qu'une même origine. Si l'on en croit les monumens et les traditions indiennes, l'Inde fut le berceau de toutes les religions, et les anciens brachmanes en furent les inventeurs. Ils les établirent d'abord dans cette heureuse contrée, dont ils étaient les législateurs et les prêtres; mais bientôt la réputation de leur sagesse s'étendit sur toute la terre, les philosophes de toutes les nations voulurent être leurs disciples : sacrifiant tout au desir de s'instruire, ils se rendirent en

foule chez les indiens, et quand ils se furent appropriés les principes et la morale des brachmanes, ils les rapportèrent dans leur pays où ils les naturalisèrent [1].

Ne cherchons point d'autre origine au dogme ingénieux de la métempsycose, que Pythagore introduisit dans l'Italie : Vichenou l'avait établi dans l'Inde, et Pythagore l'adopta dans un voyage qu'il y fit. Les égyptiens, les grecs et plusieurs autres peuples, les juifs même, au commencement de l'Église, en firent la base de leur religion [2].

[1] L'histoire nous apprend que les égyptiens commercèrent avec les indiens; que les grecs et les romains tirèrent leurs fables et leurs principaux cultes des égyptiens, et que les juifs eux-mêmes reçurent une partie de leurs dogmes de cet ancien peuple.

Voyez la *Dissertation* de M. Schmit *sur une colonie égyptienne établie aux Indes*, couronnée par l'Académie des Inscriptions. *Voyez aussi l'Histoire du commerce et de la navigation des égyptiens*, par M. Ameilhon; les *Recherches philosophiques sur les égyptiens*, etc.

[2] Il y a grande apparence que ce dogme est de la plus haute antiquité. Pour peu qu'on observe la nature, on voit en effet que rien ne s'anéantit, mais que tout change de forme; ce qui conduit naturellement à imaginer que les mêmes parties qui composent un homme, après avoir subi une infinité de formes différentes, se

La métempsycose est un dogme fondamental, qui n'a pu passer des indiens chez d'autres peuples sans que la plus grande partie de leur religion n'y passât avec elle; de manière que l'Europe, l'Asie et l'Afrique sont certainement redevables de leurs dogmes primitifs aux anciens brachmanes.

Quelques écrivains célèbres ont voulu que les brames soient les descendans des brachmanes : la ressemblance de nom a vraisemblablement produit cette erreur, mais si l'on consulte les livres sacrés des indiens, on verra que les brames ne se répandirent dans l'Inde que lorsque Vichenou, sous le nom de Rama,

trouveront un jour rassemblées comme elles l'étaient d'abord. La physique étant certainement la première science cultivée, les métamorphoses continuelles des êtres sont un objet frappant, qui a conduit à l'idée de la métempsycose.

Un ancien regarde ce système comme un mensonge *officieux, qui adoucit l'horreur que l'homme a naturellement de la mort*, par la pensée consolante qu'il ne cesse de vivre que pour recommencer une autre vie, et que son ame ne fait que changer de demeure. Pythagore disait se souvenir qu'il avait habité quatre corps différens, et c'est lui que Virgile désigne dans ces vers :

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram.

vint y prêcher sa doctrine : ainsi nous devons regarder les lamas, les bonzes de Foé, ceux de Siam, du Tonquin, de la Conchinchine, les talapoins du Pégu et d'Ava, les prêtres de Ceylan, ceux de l'Égypte et de la Grèce, comme les successeurs des anciens brames ou de leurs disciples ; et je crois qu'il n'y a que les saniassis, espèce de religieux indiens, qui soient les vrais descendans des brachmanes.

Aucun peuple n'est plus attaché à sa religion que les indiens ; elle n'a souffert aucune variation depuis cinq mille ans, c'est-à-dire, depuis l'institution de la secte de Vichenou, postérieure de plusieurs milliers d'années à celle de Chiven : ils ne sont pas moins attachés à leurs coutumes, qui leur paraissent autant de principes admirables de la loi naturelle, suivant lesquels les anciens de chaque caste jugent les différends qui surviennent entre ses membres. Leur aversion pour les coutumes des autres nations ne peut se concevoir ; quoiqu'ils soient vexés dans l'intérieur des terres par les mogols, ils préfèrent un joug tyrannique à la tranquillité dont ils jouissent dans les comptoirs européens ; rien ne peut les familiariser avec

leurs usages, et leur haine en vivant parmi eux ne fait qu'augmenter : quelques marchands seulement, plus par intérêt que par inclination, montrent moins d'éloignement pour les étrangers ; mais les brames, les pénitens et beaucoup d'autres ont une horreur invincible pour tout ce qui se ressent des mœurs de l'Europe ; ainsi je ne crois pas qu'on puisse jamais les faire changer de culte. A l'exemple des mogols, il sera possible de ravager leur pays, d'exercer sur eux toutes les cruautés imaginables, et de les plier au joug de la servitude ; mais on ne les forcera point à abandonner les dieux qu'ils révèrent. Si quelquefois on en a converti quelques-uns à la religion chrétienne, ce n'étaient que des malheureux de la lie du peuple, en qui le sentiment de la misère absorbait tous les autres, et pour qui toutes les religions étaient égales. D'ailleurs, ils ne furent jamais initiés, et conservèrent toujours les usages de leurs ancêtres. Toute l'éloquence des missionnaires est-elle parvenue à convertir un seul brame ? Ce dernier embrasserait-il la religion chrétienne pour devenir l'égal du paria, lui qui se croit au-dessus des rois, et se regarde comme faisant partie

de l'Être suprême ? Si Mahomet étendit sa nouvelle doctrine dans l'Inde, ce ne fut que chez les tartares et les persans ; il est vrai que les mogols, qui l'avaient adoptée, s'établirent dans l'Indostan, après en avoir fait la conquête ; mais les gentils devinrent leurs esclaves sans embrasser leur culte.

En comparant les dogmes anciens des brachmanes avec les fables absurdes et les pratiques superstitieuses qui dégradent les indiens de nos jours, on serait tenté de croire qu'ils ont dégénéré de leurs ancêtres, qui ne reconnaissaient qu'un Dieu parfait et immuable ; mais on sent que cette idée intellectuelle de la Divinité ne pouvait pas subsister long-tems chez une nation apathique. Il fallut recourir aux images sensibles. Les prêtres inventèrent des fables et des allégories, qu'ils substituèrent aux vérités simples; bientôt elles furent consacrées par l'ignorance et l'amour du merveilleux, et sans doute elles subsisteront long-tems, parce qu'il est fort rare de trouver chez eux quelqu'un qui par l'effort de son génie s'élève au-dessus du vulgaire : énervés par le climat, avilis par l'esclavage, toute leur existence se réduit à végéter dans l'incurie ; ne voulant pas même

avoir l'embarras de penser, ils se reposent sur les brames du choix de leurs idées et de leurs actions.

De tous les ouvrages écrits sur la mythologie indienne, le meilleur est sans doute celui de M. Dow; encore ne donne-t-il qu'une idée superficielle de la religion du Bengale : cependant, à quelques différences près, occasionnées par les sectes et sur-tout par le langage, on voit que les principes sont les mêmes que ceux des tamouls. Des gens qui parlaient la langue du Bengale, dictèrent à M. Dow des noms qu'il écrivit suivant la prononciation anglaise; tandis que ce sont des tamouls qui me les ont dictés dans leur idiôme : il doit en résulter une différence à ne pas se reconnaître; mais les noms ne seraient rien si les idées étaient les mêmes sur la création du monde et sur l'origine des dieux.

Les anciens peuples de l'Inde adoraient le soleil et la lune[1] : ce culte même subsiste

[1] Tous les peuples ont adoré le soleil : les juifs et les israélites lui rendirent des hommages; la secte des esséniens, chez les hébreux, saluait tous les jours le soleil levant, et l'invoquait le matin pour le prier de se montrer. Dieu défendit expressément cette idolâtrie, et

encore chez quelques indiens, qui, toujours éloignés des autres hommes, ont vécu sur les montagnes et dans les bois; puis ils devinrent adorateurs du feu, soit qu'ils regardassent cet élément comme faisant partie du soleil et de l'être qui vivifie tout, soit qu'ils trouvassent dans son extinction l'emblême de la vie et du dépérissement de la nature. Ce qui semble confirmer cette dernière idée, c'est l'hommage qu'ils rendent à Aguini, dieu du feu; ils ne l'adorent que parce que le feu est la figure de Chiven, dieu destructeur; ils en-

voulut qu'on lapidât ceux qui seraient trouvés coupables d'avoir adoré le soleil ou la lune (*Deuter.* 17, vers. 3). Dans le *Livre des Rois*, chap. 2, cette idolâtrie est rapportée comme la principale cause de la ruine du royaume des juifs, qui fut ravagé par des ennemis que Dieu suscitait pour servir sa vengeance. Plutarque cherche à détruire ce culte chez les grecs. Il dit, dans son livre *d'Isis* et *d'Osiris*, qu'il ne faut pas adorer les élémens, le soleil ni la lune, parce qu'ils ne sont que des miroirs dans lesquels on peut reconnaître quelque trait de la sagesse infinie du Créateur, qui les a faits si beaux et si brillans.

Les brames lui adressent encore tous les matins des prières, en faisant le sandivané; et l'on a vu dans des siècles modernes, tout un vaste continent n'avoir pas d'autre divinité.

tretiennent encore sur la montagne de Tirounamaley un feu pour lequel ils ont une grande vénération [1].

Les brachmanes, dont le dogme principal était l'unité de Dieu, devinrent leurs prêtres. L'étude de ces philosophes, comme celle des brames, était d'annoncer la pluie et le vent, dans une espèce d'almanach. Leur désintéressement, leur vie sobre et retirée, de même que leur morale austère, et les pénitences rigoureuses qu'ils s'imposaient, les firent regarder comme des sages, et leur doc-

[1] Tous les peuples ont eu des feux sacrés : les athéniens avaient un feu perpétuel gardé par des veuves, et chez les romains, il était entretenu par des vierges. Le Lévitique ordonne aux juifs d'avoir un feu sacré qui brûle continuellement. Les grecs en avaient un dans le temple d'Apollon; les parsis ou guèbres, descendans des anciens perses établis dans le Guzurate, tiennent d'eux un feu sacré qu'ils adorent encore, parce qu'ils le regardent comme l'image de Dieu. Les chaldéens l'adorèrent aussi, de même que les peuples de l'Amérique. Lorsqu'il s'éteignait, c'était un présage de toutes sortes de malheurs pour l'Etat. Tous les peuples, en un mot, ont regardé cet élément comme la cause de la vie, de la destruction et de la renaissance du monde. Les lampes de nos temples sont un reste de l'ancien culte du feu.

trine s'étendit dans toute l'Inde ; mais bientôt les brames détruisirent cette secte et changèrent l'objet du culte ; ils le firent adresser aux trois principaux attributs de Dieu, celui de créer, de conserver et de détruire. Ces trois êtres métaphysiques furent personnifiés dans la suite, et formèrent trois Dieux différens, désignés sous les noms de *Brouma*, de *Vichenou* et de *Chiven*.

Cette division forma trois sectes, qui, poussées par leurs prêtres, se liguèrent les unes contre les autres, et se firent une cruelle guerre, dans laquelle celle de Brouma fut entièrement détruite.

Toutes les incarnations de leurs dieux sont des monumens des contestations ou des guerres qu'eurent entre elles ces différentes sectes. Ils donnèrent dans leurs traditions le nom de *rachaders* ou géans, à ceux qui étaient d'une secte opposée, et de deverkels à ceux qui étaient leurs partisans.

Les sectateurs de Vichenou, afin de ne pas subir le même sort que ceux de Brouma, reconnurent les chivénistes pour les plus puissans, suivirent quelques points de leur doctrine, et égalèrent Chiven à Vichenou. Les chivénistes vainqueurs ne voulurent re-

connaître ni Vichenou, ni Brouma; mais bientôt les guerres qu'ils eurent à soutenir contre des brigands qui venaient du bout du monde pour ravager leur pays, les forcèrent à suspendre leurs querelles religieuses, sans toutefois les concilier; les deux sectes qui subsistent encore, ont tant de mépris l'une pour l'autre, qu'un sectateur de Chiven, qui entend prononcer le nom de Vichenou, court aussitôt se purifier dans le bain.

Cependant aujourd'hui ce sont les seules qui divisent les indiens; leurs usages et leurs fêtes sont les mêmes. Ils ne diffèrent entr'eux que par les cérémonies journalières, les prières et les signes extérieurs qu'ils mettent sur leur corps : ils s'accordent sur le dogme fondamental de l'unité d'un Dieu. Tous le reconnaissent pour un Etre éternel, incréé, tout-puissant, impassible, juste et miséricordieux.

Créateur de l'univers il est par-tout, il entend et voit toutes choses, rien n'échappe à sa divine prévoyance; après la mort, il distribue les peines et les récompenses avec une égale justice. Souvent il prit des formes visibles pour suivre les mouvemens de sa miséricorde ou de sa vengeance : et il arrive

encore tous les jours qu'il se manifeste sur la terre, lorsqu'il en est prié par un cœur vertueux. A la fin du quatrième âge, dans les tems fixés par ses décrets éternels, il détruira le monde, comme il l'a détruit dans les trois âges précédens. Pour se prêter à la faiblesse de nos organes, il a permis qu'on l'adorât sous des formes et des figures diverses. Ces formes et ces figures deviennent Dieu même, lorsqu'elles lui sont consacrées avec toutes les cérémonies prescrites. Ils reconnaissent encore des divinités subalternes, à qui l'Être suprême a donné une partie de sa toute-puissance; ministres de ses volontés, elles ont chacune leur district, et remplissent une fonction particulière qu'il leur a confiée: il veut qu'on leur rende des hommages divins, mais différens de ceux qu'on lui rend à lui-même. Ces divinités secondaires répandues dans toute la nature, président à tout ce qu'elle renferme; le ciel, les étoiles, les régions aériennes, la terre, les enfers, les montagnes, les bois et les rivières, tout a sa divinité tutélaire; les villes et les bourgades en ont également qu'on nomme *Calli* [1], et

[1] C'était l'opinion des grecs et des romains; et chez nous les provinces et les villes ont un patron.

malgré leur nombre prodigieux, le monde est encore rempli de génies, les uns bons, les autres méchans.

Quant au systême des indiens sur l'ame, ils sont partagés sur son origine : quelques-uns prétendent qu'elle est de toute éternité; d'autres, qu'elle a été créée avec le monde, et qu'elle est une émanation de Dieu [1]; mais tous pensent qu'elle est mortelle; elle doit périr avec le monde [2]. Tout ce qui respire a une ame qui ne développe ses facultés qu'à proportion de la bonté des organes du

[1] Platon dit aussi : *Animæ nostræ sunt priusquàm nascamur* [nos ames existent avant que nous naissions et que nous soyons conçus]. S. Augustin paraît avoir donné dans cette opinion; Origène et les priscillianistes ont pensé qu'elles étaient créées avant les corps.

Platon et les stoïciens disaient que les ames n'étaient pas seulement émanées de Dieu, mais de sa propre essence, non par aucune diminution de sa substance divine, mais comme une émission, ainsi que la lumière du soleil se répand sans le diminuer en aucune sorte.

[2] Les stoïciens pensaient que les ames vivraient jusqu'à ce que le ciel et la terre fussent brûlés, mais non pas éternellement; car ils croyaient que les ames retourneraient à leur origine, et que par conséquent elles se réuniraient à Dieu, de qui elles étaient sorties. Les juifs pensaient que les ames des païens et de ceux qui ont péri par le déluge, ne ressusciteraient point.

corps qu'elle habite ; toutes sont destinées à jouir de la béatitude auprès de Dieu ; mais pour parvenir à cette félicité suprême, il faut qu'elles soient exemptes de la moindre souillure, et ce n'est que par les épreuves et les pénitences les plus austères, qu'elles peuvent être purifiées. A la mort de chaque individu, son ame est portée au tribunal du grand Être ; il la juge, la récompense ou la punit dans les enfers, suivant le nombre et l'énormité de ses crimes : après cette dernière expiation, elle revient sur la terre où elle anime un corps quelconque, d'autant plus vil et plus abject, qu'elle aura été plus coupable dans sa première vie. Si elle a été assez malheureuse pour être attachée au corps d'un animal, elle passera successivement dans différentes enveloppes de cette espèce, à moins que des circonstances heureuses ne la délivrent de cet état déplorable, parce qu'un animal ne peut faire aucun acte méritoire. Ces circonstances sont la vue d'un Dieu, soit dans les temples, soit dans les rues, lorsqu'on l'y promène processionnellement. La seule vue d'un lieu très-saint suffit quelquefois pour opérer sa délivrance.

A cette époque elle passe dans le corps

d'un homme ; et c'est ainsi qu'elle erre de corps en corps jusqu'à ce que parfaitement épurée par l'abandon et le renoncement total des biens et des plaisirs de la terre, de même que par les austérités et les pénitences les plus rigoureuses, elle soit digne de pénétrer au séjour où la divinité réside. A l'exception de ceux qui meurent dans une guerre juste, pour la défense de leurs dieux et de leur patrie, les ames de tous ceux qu'une mort violente précipite au tombeau, restent sur la terre errantes et vagabondes, autant de tems qu'elles étaient destinées à vivre dans les corps qu'elles animaient. Ce n'est qu'après cet intervalle qu'elles peuvent être jugées. Tels sont les principes communs aux indiens : ils ont tous les mêmes livres sacrés, et l'on ne peut pas les regarder comme idolâtres, puisqu'ils ne reconnaissent qu'un Être suprême. Les autres objets de leur culte furent déifiés par les brames, qui ne virent que ce moyen d'étendre et d'assurer leur puissance ; de là les fables absurdes dont ils remplirent l'imagination du peuple, et qui dans la suite devinrent des articles de foi. Quelque méprisables qu'elles nous paraissent, il est essentiel de les connaître. Les religions de tous les

peuples, même les plus sauvages, offrent toujours un mélange de folie et de sagesse; et la philosophie, qui les analyse, recueille quelquefois des vérités utiles sur les débris du mensonge et de l'allégorie.

On peut être surpris que les indiens, ayant les mêmes livres sacrés, ne s'accordent pas toujours dans leur croyance; mais il paraît qu'il faut en chercher la cause dans ces mêmes livres, mal traduits ou mal interprétés dans les différens idiômes; les tamouls n'en possèdent que quatre; encore ne sont-ils pas originaux: ce ne sont que des traductions des pouranons. Ils ne connaissent leur religion que sur la foi de ces copies informes, ou d'après ce que les brames leur disent être contenu dans ceux qui ne sont pas traduits; et quand tout le monde pourrait lire les livres sacrés dans la langue originale, on ne laisserait pas d'y voir des différences dans les dogmes et le culte, parce que tous ne les entendraient pas de même. Combien de catholiques et de protestans ont lu l'Écriture sainte en hébreu et en grec, et l'interprétant chacun à leur manière, n'en sont devenus que plus attachés aux opinions qui les divisent? Il est probable que les traducteurs altérèrent le

texte des pouranons, qu'ils y mêlèrent les fables reçues dans le pays où ils écrivaient, de même que les rêveries de leur imagination, et que pour les rendre plus authentiques, ils ajoutèrent qu'ils étaient tirés du védam; ce qui n'était pas facile à vérifier, puisque depuis très-long-tems les védams ne sont plus connus. Voilà l'origine des différentes sectes.

Les pouranons sont partagés et contiennent tour-à-tour les louanges de Chiven, de Vichenou et de Brouma. Les indiens pouvaient choisir, puisque tous ces livres sont regardés comme canoniques: dès-lors il se forma trois sectes, qui se firent des guerres sanglantes, et furent bientôt réduites à deux, par l'extinction totale de celle de Brouma.

Pour connaître la véritable religion des gentils, il faudrait avoir une traduction fidèle des védams; ce que je regarde comme impossible; encore n'aurait-on que l'ancienne religion des premiers brames; on n'aurait pas celle de nos jours, qui n'est plus fondée que sur les traductions vraies ou fausses de leurs premiers livres sacrés.

Dès que les indiens eurent fait choix de leur Dieu suprême, ils lui donnèrent tous les

noms par lesquels l'Être tout-puissant était désigné dans les livres canoniques, de manière que les chivapatis disent que ce sont les attributs de Chiven, et les vichenoupatis ceux de Vichenou ; avec la différence que les chivapatis ne regardent Vichenou que comme une créature première et principale, créée par Chiven ; tandis que les autres croient que Chiven et Vichenou ne sont qu'un même dieu sous deux attributs différens. C'est, je crois, l'idée qu'on doit avoir de la religion des gentils : le fond en est le même, mais les accessoires sont très-différens, et cela doit être, parce qu'elle n'a plus pour base les livres originaux, mais seulement quelques commentaires ou d'autres livres prétendus tirés du védam.

Le bavagadam, qu'on trouve à la bibliothéque du roi, n'est qu'un extrait et non pas une traduction de ce pouranon ; il n'est fait que pour honorer Vichenou : aussi est-il en contradiction avec le candon [1] et les autres livres en l'honneur de Chiven. Cette différence a fait répéter à toute l'Europe, que la religion des gentils était pleine de contra-

[1] Livre sacré, l'un des pouranons en l'honneur de Chiven. *Voyez* chap. III, *des Livres sacrés des indiens.*

dictions ; mais les indiens pourraient en dire autant de la nôtre, s'ils s'avisaient de lire tout ce qu'en ont écrit les différentes sectes des chrétiens.

Dans les premiers tems, l'Inde n'était divisée qu'en deux sectes, celle de Chiven et celle de Brouma. Celle de Vichenou ne date que de cinq mille ans, et même elle ne fut considérée que lorsque ses sectateurs, unis aux chivénistes, eurent massacré les partisans de Brouma. D'après les livres sacrés tamouls, il est impossible de remonter à l'origine des deux premières : la secte de Chiven paraît être de tems immémorial ; quant à celle de Vichenou, l'histoire de sa sixième incarnation semblerait attester qu'elle prit naissance au royaume de Siam : on y voit Rama quitter son trône pour se faire pénitent ou gymnosophiste des anciens. Il traverse le Gange et la montagne *Sitrécondon*, à la côté d'Orixa : sa doctrine qu'il *répand dans toute cette contrée*, lui attire une foule de prosélytes. Enorgueilli par ces premiers succès, il parcourt l'Inde entière, et veut s'y faire adorer le glaive à la main. Après avoir enseigné, de cette manière, ses opinions dans le royaume d'Endagarénion, il passe au désert de Pan-

giravadi, qui paraît être le Maduré de nos jours, et traverse le bras de mer qu'on appelle encore le *Pont aux Singes*; de là, cet ambitieux sectaire se rend à Ceylan. Ravanen, roi de cette île, ne voulut point adopter ses dogmes; ils se firent une cruelle guerre, et ce ne fut qu'après la mort de Ravanen qu'il parvînt à s'y faire adorer. Il plaça sur le trône Vibouchanen, frère de ce géant, qui lui avait résisté pendant quatre ans; enfin après avoir employé quatorze années à fonder sa religion dans l'Inde et dans les pays circonvoisins, il retourna triomphant dans ses Etats.

C'est vraisemblablement alors que la métempsycose s'introduisit chez les indiens, et Kœmpfer a cru mal-à-propos qu'elle y fut apportée par les prêtres de Memphis. Il est vrai que ces derniers s'y réfugièrent lorsque Cambyse détruisit leurs temples en Égypte, et massacra la plupart d'entr'eux; mais Pythagore voyageant dans l'Inde, long-tems avant cette époque, y trouva les mêmes dogmes; ce qui désigne assez que Rama ou Vichenou est le même que Foë, Sommonacodon, le Xaca des japonais, et le Boudda des chingulais.

On lit dans l'*Histoire de la Chine*, que Foë

gouvernait un petit pays à l'ouest de ce royaume; qu'il épousa une reine, qu'il eut une concubine d'une grande beauté, et qu'il en fit deux divinités, comme Vichenou fit deux déesses de Latchimi et de Boumidévi; qu'après avoir souffert plusieurs irruptions des peuples voisins, il quitta son royaume pour embrasser la vie solitaire, et prêcha la métempsycose qu'il avait inventée.

Pendant douze ans qu'il répandit sa doctrine dans les États circonvoisins, il attira nombre de disciples, qui lui aidèrent à remonter sur le trône, et à étendre les limites de son royaume; il est dit encore qu'il devint très-puissant, et qu'il eut une nombreuse postérité.

Cette histoire ne diffère en rien de celle de Rama. Pour avoir une connaissance parfaite de la religion des indiens, il faudrait faire à Surate, au Bengale et chez les marates, ce que j'ai fait à la côte de Coromandel, entrer dans les mêmes détails. En écartant alors tout ce qui tient au local, on parviendrait à se faire une idée juste des principes et du culte des nations indiennes.

CHAPITRE II.

Du Culte des Indiens.

Le culte d'un peuple simple et bon ne sera jamais féroce, parce qu'il choisira des dieux bienfaisans, et le sang ne coulera point sur leurs autels. S'il est gouverné par des sages, ils ne voudront point l'accoutumer à ce barbare spectacle. Celui qui, sans frémir, entend le mugissement du taureau qu'il immole, ou qui de sang-froid plonge le fer dans le cœur palpitant de l'agneau, osera bientôt, dans sa fureur religieuse, sacrifier des hommes.

Une nation douce aura beaucoup de prêtres, mais peu de sacrificateurs; s'il faut des offrandes pour attester la dépendance des hommes envers les dieux, elle ne les cherchera que parmi les végétaux; tel est le culte actuel des indiens : autrefois, dans des tems fort reculés, ils sacrifièrent des animaux et même des hommes; mais dans leur cruauté ils avaient horreur du sang : les souverains

pontifes n'osaient égorger les victimes, et ne craignaient pas de les étouffer [1].

Le dogme de la métempsycose, établi par Vichenou dans l'Inde, abolit tous les sacrifices; on n'offre plus maintenant à la divinité que de l'argent, du riz, de l'encens, des fruits, des cocos, du laitage, des grains et des fleurs [2]. Les pratiques de dévotion sont

[1] Ce scrupule revient à celui de l'évêque de Beauvais à la bataille de Bouvines. Armé d'une lourde massue, ce vigoureux prélat parcourait l'armée ennemie, et donnait la mort sans effusion de sang. Il avait cru ce moyen très-ingénieux pour accorder l'esprit pacifique de la religion avec son ardeur pour la guerre.

[2] Leurs livres sacrés enseignent cependant la manière de faire le sacrifice du cheval, et même celui de l'homme; mais comme les cérémonies qu'ils exigent, obligent à des dépenses considérables, il n'y a que les rois qui puissent les accomplir; ce qui arrive très-rarement.

La fête de Vigiadéchémi et celle du second jour du Pongol ou de la Chasse des dieux, sont aussi des espèces de sacrifices, puisqu'on y tue des animaux pour tirer les augures. *Voyez* chap. V, *des Fêtes des Indiens*.

Abraham Roger dit que c'est une ancienne tradition dans le pays, qu'autrefois on sacrifiait tous les ans un homme au diable Ganga [c'est Marialale, déesse de la petite vérole]; mais que par la suite on réduisit cette divinité à se contenter d'un buffle ou d'un bœuf sauvage. Cet usage a subsisté long-tems chez d'autres na-

aussi simples que les offrandes ; elles consistent dans le jeûne, les prières, les pénitences, et sur-tout à prononcer mille fois le jour, s'il est possible, le nom du Dieu qu'ils adorent. Mais un des principaux points pour être heu-

tions : les carthaginois sacrifièrent au diable deux cents enfans de la première noblesse ; Pausanias dit qu'Aristomène fit immoler cinq cents hommes en l'honneur des dieux. Les danois et d'autres peuples septentrionaux avaient coutume de sacrifier au diable, tous les ans au mois de janvier, quatre-vingt-dix-neuf hommes, avec autant de chevaux et de coqs. Les druides, lorsque quelque personnage considérable tombait malade ou était dans un danger imminent, faisaient vœu de sacrifier à leurs dieux un homme, afin d'en obtenir la guérison, persuadés qu'on ne pouvait écarter le danger que par la mort d'un autre homme.

Les anciens germains, les suédois, les goths faisaient de semblables sacrifices. Ce culte effroyable s'était répandu par toute la terre, comme si c'était honorer la divinité que de détruire son ouvrage.

Les latins sacrifiaient à Saturne des hommes, qu'ils égorgeaient devant ses autels ou qu'ils jetaient dans le Tibre. Hercule, à son retour d'Espagne, leur conseilla de ne plus sacrifier que des effigies d'hommes faites de paille ; et ils suivirent dans la suite ce conseil.

Les sacrifices ont été de tout tems ; ils ont pris naissance avec la religion même, dès la création du monde, comme il parait par l'histoire de Caïn et d'Abel.

reux dans une autre vie, est de faire l'aumône aux brames.

Les bains dans la mer et dans les rivières sacrées, sont aussi très-essentiels. Les indiens sont encore tenus à des pélerinages dans les temples les plus fameux, à aller chercher de l'eau du Gange et la rapporter à Ramèssourin, pour baigner le Lingam du temple de cette aldée. Ils croient encore se rendre les dieux très-favorables, en construisant sur les chemins des étangs, des temples et des chauderies, où les voyageurs puissent trouver un abri contre les injures de l'air. Cette manière d'honorer Dieu n'est-elle pas la meilleure, puisqu'elle contribue au bonheur physique de ses créatures?

CHAPITRE III.

Des Livres sacrés des Indiens.

Les védams sont les livres sacrés les plus anciens et les plus révérés des indiens ; ils les adorent comme la Divinité même, dont ils les croient une émanation et une partie tout ensemble. Ils craindraient d'en profaner le nom, s'ils le prononçaient autrement que dans leur prière.

Ces ouvrages, selon eux, étaient immenses et innombrables ; la vie des hommes n'était pas assez longue pour les apprendre, et l'ignorance naissant de cette difficulté, le vrai Dieu restait sans adorateurs. Vichenou eut pitié des peuples victimes des ténèbres dans lesquelles ils étaient plongés, il fit naître d'une partie de lui-même Viasser [1], qui disposa les védams par ordre, et les mit en abrégé, ce qui le fit

[1] Cette incarnation de Vichenou n'est regardée que comme accidentelle : on ne lui érige point de temple à cet égard ; on se contente de placer dans les pagodes qui lui sont dédiées, le tableau de Viasser sous la figure d'un pénitent.

surnommer *Védé-Viasser*; il réduisit le tout en quatre livres, qu'on nomme aujourd'hui, *Iroukou*, *Issourou*, *Saman*, *Adrénam*[1]; ce dernier se subdivisait en quatre parties, et traitait de la magie : il est perdu, à ce que disent les brames; mais on verra bientôt que les trois autres védams n'existent peut-être pas davantage.

Viasser les enseigna aux quatre pénitens Vaïsambacner, Païlaver, Sayémouni et Soumandou, pour les divulguer dans le monde, et y propager la croyance indienne.

Quelques historiens ont prétendu que les indiens ont puisé leur religion dans l'ancien Testament, et que les védams ont beaucoup de rapport avec le Pentatheuque de Moyse. Selon eux, l'Iroukouvédam donne l'histoire de la création du monde comme la Genèse; l'Ézourvédam règle le culte, les cérémonies, les offrandes et la manière de bâtir les temples, comme le Lévitique; mais de plus, le Chamavédam apprend la science des augures et des divinations, et l'Adernavédam traite de la manière de se servir des armes, soit par

[1] On les connaît aussi sous les noms de *Roukouvédam*, *Isrou* ou *Ezourvédam*, *Sama* ou *Chamavédam*, et *Andérnam* ou *Andernavédam*.

les moyens naturels, soit par les secrets de la magie, ou par des enchantemens; il enseigne aussi les règles de l'astrologie judiciaire, ainsi que l'art de faire des sortilèges : tout cela, comme on le voit évidemment, n'a aucun rapport avec les livres de Moyse; et quoique dans le culte indien il entre plusieurs rits judaïques, comme les bains, les purifications des souillures légales, ces cérémonies se pratiquaient par les anciens avant la loi de Moyse: ainsi les indiens ont dû puiser dans une source plus ancienne.

Les védams, selon les indiens, traitent ou plutôt traitaient de toutes les sciences. Ils diffèrent en cela des livres sacrés des autres nations, qui ne sont à proprement parler qu'historiques, et où il n'est question de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle et d'autres connaissances, qu'autant qu'elles ont un rapport nécessaire avec la religion.

Ces livres étaient écrits d'un style si relevé, la vérité y parlait d'un ton si imposant, ou le fanatisme d'une manière si obscure, que peu de personnes les pouvaient comprendre. Les brames les plus instruits en firent donc des commentaires, que les indiens ont mis par la suite au nombre des livres sacrés; les pre-

miers furent les shastas ou chastrons [1] : ils sont au nombre de six, et traitent de l'astronomie, de l'astrologie, des pronostics, de la morale, des rits, de la médecine et de la jurisprudence. On sent combien les erreurs en physique y doivent être fréquentes; mais une fois consacrées par la religion, elles sont chères aux indiens et marquées pour eux au sceau de la vérité. On en doit tirer la triste conséquence que ce peuple est pour toujours condamné à peser inutilement sur le globe, et qu'il n'existera jamais pour les sciences.

C'est d'après les chastrons que les brames astronomes calculent le cours de la lune et des planètes, et qu'ils fabriquent les paudjangans ou almanachs; ils parviennent aussi à calculer promptement et avec exactitude les éclipses, au moyen de formules qui y sont renfermées

[1] Ou bien Saster, Chaster et Sastram. Ces mots ne diffèrent que dans la prononciation, et tous signifient *science*.

Le peuple ne donne pas la même signification, ni la même étendue à ce terme : il n'entend par-là que la science de l'avenir, et les brames, qui trouvent leur profit à le repaître de ces visions, s'appliquent en général à l'astrologie judiciaire, parce que cette science leur rapporte plus que les autres, et que l'étude en est moins longue et moins pénible pour eux.

en vers énigmatiques. C'est encore ce livre que les brames astrologues consultent pour prédire l'avenir, tirer le sort des hommes et des enfans, annoncer les jours et même les instans bons et mauvais. La crainte d'être malheureux rend les indiens si superstitieux, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté l'astrologue; et si les pronostics ne leur sont pas favorables, quelque assurance qu'ils aient d'ailleurs de la réussite, ils n'exécutent pas ce qu'ils avaient projeté.

M. de Voltaire, d'après M. Holwel, affirme avec trop de confiance que le shasta est antérieur de quinze cents ans au védam. Ce n'est pas l'opinion des indiens de la côte de Coromandel; les tamouls sont persuadés que les plus anciens livres sont les védams, et qu'ils ont été faits à une époque si éloignée, qu'elle se perd dans la plus haute antiquité.[1]

Les yagamons, qui sont au nombre de

[1] Selon M. Dow, qui a écrit dans le Bengale, les deux principaux Sâsters datent de plus de 4800 ans, et ne sont que la réformation et des abrégés de la doctrine contenue dans les védams, les vrais livres originaux de la religion des indiens, auxquels on assigne pour époque la création du monde. Les bengalis seraient alors d'accord avec les tamouls.

vingt-huit, ont été aussi composés d'après les védams. Ces livres traitent de diverses espèces de sacrifices, des circonstances où il faut les offrir, des prières qui conviennent aux différentes divinités, et des présens dont on doit parer leurs autels.

Les dix-huit pouranons [1] sont encore des commentaires des védams : ils comprennent toute l'histoire des dieux du pays, à-peu-près comme celle des divinités grecques est contenue dans les métamorphoses d'Ovide. Dix sont consacrés à chanter les louanges de Chiven, sa suprématie sur les autres dieux, la création du monde par sa volonté, ses miracles et ses guerres. Ils ont trois cents mille strophes ou versets.

Quatre sont en l'honneur de Vichénou ; mais ils donnent des louanges à ce dieu conservateur, sans rabaisser Chiven qu'ils lui comparent.

Le quinzième et le seizième sont à la louange de Brouma, qu'ils rendent égal à Chiven et à Vichenou. On ne peut en donner

[1] Ou poemes. Les indiens attribuent la composition des Pouranons à Viasser seul ; mais il n'est pas possible que la vie d'un seul homme ait suffi à composer ces livres sacrés, puisqu'il la faut pour les transcrire.

une plus juste idée, qu'en disant qu'ils ressemblent assez à une paraphrase qu'on ferait de la dernière strophe de nos hymnes, de la doxologie, en termes liturgiques. Les deux derniers pouranons célèbrent le soleil et le feu, sous le nom d'Aguini, l'un comme dieu qui vivifie, et l'autre comme dieu destructeur.

Leurs noms sont *sayvon*, *paoudigon*, *maharcandon*, *ilingon*, *candon*, *varagon*, *vamanon*, *matchion*, *courmon* et *péramandon*. Ces dix sont consacrés à Chiven; les quatre à la louange de Vichenou, sont le *caroudon*, le *naradion*; le *vaïchenavon* et le *bagavadon*. Le *padoumon* et le *péramon* sont en l'honneur de Brouma; enfin le *péramacahivaton* et l'*aguineon* chantent le soleil et le dieu du feu.

Quoique les pouranons ne soient pas d'une si grande autorité que les védams, néanmoins ils font règle de foi, et quand on les cite sur quelque difficulté relative à des points de religion, tout doute est levé, et la question est résolue.

Tous ces livres ont été composés en samscroutam, ou grandon, langue qui est tombée en désuétude, et qui n'est plus entendue que par un petit nombre d'indiens, lesquels même

n'en ont qu'une connaissance très-imparfaite.

Il n'y a que quatre pouranons traduits en langue tamoule, le sayvon, le candon, le courmon et le bagavadon ; ainsi ce sont les seuls que les européens aient pu consulter, avec quelques ouvrages anciens et modernes, où sont détaillées la vie et les guerres de plusieurs rois, qui chéris de leurs sujets, ont été divinisés. Le peuple a la permission de les lire.

Les védams célébraient l'Etre suprême sous différens attributs ; les brames, pour tenir le peuple dans la sujétion, firent rendre un culte différent à chaque attribut ; mais le dogme des brachmanes étant l'unité de Dieu, et leur croyance étant opposée à celle qu'enseignaient les védams, ces sages dérobèrent ces livres sacrés aux brames, ce qui occasionna une guerre où périt la moitié des indiens, et où les védams disparurent. Les brames vainqueurs substituèrent à leur place le shasta ; mais comme les védams leur donnaient une puissance illimitée, et les mettaient au-dessus des lois et des princes, ils répandirent qu'il n'y avait de perdu que celui qui traitait de la magie. Le moyen le plus sûr d'accréditer cette fraude était d'en faire un article de foi. Ils n'y

manquèrent pas, et c'est à ce sujet qu'ils inventèrent la fable de la première incarnation de Vichenou. Un géant qui représente les brachmanes, s'était emparé des védams; Vichenou se change en poisson [1] pour le combattre; il l'extermine; mais comme ce géant avait avalé les livres dérobés, le quatrième se trouva digéré quand le dieu lui ouvrit le ventre pour le recouvrer.

Les brames, pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres, en interdirent la connaissance au peuple, le déclarèrent indigne de les lire, et s'en attribuèrent seuls le droit comme descendans de la Divinité. Quand on les interroge aujourd'hui sur les védams, ils disent qu'ils sont renfermés dans un caveau à Bénarès. Jamais personne n'a pu les voir; on n'en connait ni copie, ni traduction; ainsi leur existence est au moins douteuse : il est difficile de croire, d'après les tentatives qu'on a faites auprès d'eux, que leur avarice ait pu résister aux attraits de l'or, qu'on leur a si souvent offert pour les livrer.

Il faut bien se garder de mettre au nombre

[1] *Voyez* la première Incarnation de Vichenou, t. I, liv. II, p. 276.

des livres canoniques indiens l'ézourvédam, dont nous avons la prétendue traduction à la bibliothèque du roi, et qui a été imprimé en 1778. Ce n'est bien certainement pas l'un des quatre védams, quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverse écrit à Masulipatam par un missionnaire. C'est une réfutation de quelques pouranons à la louange de Vichenou, qui sont de bien des siècles postérieurs aux védams. On voit que l'auteur a voulu tout ramener à la religion chrétienne, en y laissant cependant quelques erreurs, afin qu'on ne reconnût pas le missionnaire sous le manteau du bramé. C'est donc à tort que M. de Voltaire, et quelques autres, donnent à ce livre une importance qu'il ne mérite pas, et le regardent comme canonique.

Dans le nombre de leurs ouvrages modernes, il s'en trouve qui sont écrits d'un style sentencieux, composés avec beaucoup de méthode, et remplis de pensées nobles et de traits d'éloquence. Dans les uns, la morale est ornée de fictions; dans d'autres, elle est enveloppée d'allégories; quelques-uns renferment simplement des sentences et des maximes; mais ils sont tous infectés plus ou moins de l'histoire fabuleuse de leurs divinités: en

général, ils ont été faits pour exhorter les hommes à pratiquer la vertu et à fuir le vice. Le baradam, ou la vie de Darma-Raja, est un des plus estimés. C'est l'histoire d'un roi malheureux, qui parvint à fléchir les dieux par ses vertus; il obtint d'eux les richesses, la victoire sur ses ennemis, et enfin l'apothéose.

Il paraît qu'anciennement les indiens avaient des écoles considérables, où des maîtres enseignaient un corps de philosophie, d'après les idées reçues parmi eux, dont il existe encore quelques morceaux épars çà et là, mais très-défigurés. Aujourd'hui il ne reste presque plus rien de ces académies ou colléges. Les mogols les ont détruits par politique, afin de tenir les indiens dans l'ignorance, et de les mieux asservir. Cependant les écoles pour les enfans, sont encore assez communes; elles se tiennent dans les chauderies des pagodes : ils y sont assis par terre, et tracent sur le sable des caractères qu'ils effacent sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient en état de les former avec le poinçon sur les feuilles de palmier. Dans les villes européennes, ils ont la liberté de s'instruire : leur principal étude, à cause

du commerce, se borne à l'arithmétique; dans laquelle ils surpassent toutes les autres nations [1].

[1] C'est peut-être d'eux que Pythagore avait appris la doctrine des nombres, et les anciens géomètres l'usage de tracer leurs figures sur le sable.

CHAPITRE IV.

Des Temples.

Les temples indiens sont des monumens qui prouvent l'antiquité, les richesses, la patience et la superstition du peuple qui les a construits. Ceux de la côte de Coromandel, bâtis sur le même modèle, ne diffèrent entre eux que par la grandeur, la quantité des pyramides et des petites chapelles qu'ils renferment. Au Bengale, ils sont moins considérables. L'architecture de ceux du Malabar est très-variée : quelques-uns cependant portent l'empreinte des tems les plus reculés.

Les temples les plus fameux de la côte de Coromandel pour les sectateurs de Chiven, sont *Tirounamaley*, *Chalembron* et *Tirvalour*. Les indiens ont pour eux une si grande vénération, qu'ils en ont fait le sujet du proverbe suivant. « Il faut, disent-ils, pour être « sauvé, naître à Tirvalour, ou voir Cha- « lembron en mourant, ou penser à Tirou- « namaley, ou expirer à Cachi sur les bords « du Gange. » Chez les sectateurs de Viche-

nou, les temples les plus renommés sont ceux de *Tiroupadi*, de *Chirangam* et de *Cangivaron*; mais tous en général ont des histoires ou des miracles qui les rendent plus ou moins célèbres.

Le temple appelé *les sept Pagodes*, qu'on voit entre Sadras et Pondichéry, doit être un des plus anciens de la côte de Coromandel, parce que bâti sur les bords de la mer, les flots montent aujourd'hui jusqu'à son premier étage : c'est un phénomène que nous abandonnons aux recherches des physiciens.

La pagode de Chalembron offre aussi des marques d'une grande antiquité ; mais les inscriptions qui pourraient en fixer l'origine, sont pour la plupart effacées ; les caractères qu'on y lit encore sont devenus inutiles, en survivant à la langue dont ils peignaient les sons.

On n'est pas mieux instruit sur l'époque de la construction de la pagode de Chirangam. Les révolutions qui rendirent tour-à-tour différens peuples maîtres de l'Inde, ont jeté des voiles impénétrables sur les tems qui les ont précédées.

Si l'on en croyait les annales du pays et les livres sacrés, la pagode de Jagrenat [1]

[1] On prononce aussi *Jaggernat* et *Janeaguen*.

serait incontestablement la plus ancienne : les calculs des brames font remonter son antiquité au tems de Paritchitou, premier roi de la côte d'Orixa, dont ils placent le règne au commencement du quatrième âge du monde ; ce qui donne à cet édifice une durée de 4883 ans.

Les pyramides tant vantées de l'Égypte sont de bien faibles monumens auprès des pagodes de Salcette et d'Illoura ; les figures, les bas-reliefs et les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le même rocher, indiquent au moins mille années d'un travail consécutif, et les dégradations du tems en désignent au moins trois mille d'existence. D'après cela on ne sera point surpris que l'ignorance indienne attribue le premier de ces ouvrages aux dieux, et le second aux génies.

Des murailles épaisses et très-élevées, forment autour des temples qui ont quelque renommée, plusieurs enceintes carrées, dont les angles sont ordinairement flanqués de bastions [1]. Chaque face offre communément une

[1] Ces bastions n'ont été construits que depuis l'établissement des européens dans l'Inde. La plupart sont leur ouvrage ; par ce moyen le temple leur servait de forteresse, et quelques-uns ont soutenu de longs siéges.

porte surmontée d'une tour pyramidale appelée *cobrom*, qui couronne une masse arrondie et d'une grosseur prodigieuse. Ces tours plus ou moins hautes, sont chargées de figures, pour la plupart très-obscènes, qui représentent la vie, les victoires et les infortunes des dieux. A chaque étage et sur les quatre faces, est une espèce de fenêtre. Tous les soirs on place une lumière dans la plus élevée : les jours de fêtes, on en garnit toutes ces ouvertures ; au milieu de l'enceinte intérieure est le sanctuaire ou la chapelle du Dieu.

Si elle est consacrée à Chiven, le Lingam en est la figure principale : à l'entour sont répandues une multitude de petites chapelles dédiées à ses fils et à quelques principaux dieux de sa secte. Darmadévé, dieu de la vertu, représenté sous la figure d'un bœuf, y a toujours la sienne devant celle de Chiven, parce qu'il en est la monture. Vichenou, comme gardien du temple, a sa chapelle auprès de la porte. Les voûtes de ces édifices sont, comme les tours, chargées de figures indécentes.

Dans les temples de Vichenou, la dernière enceinte ne renferme que le sanctuaire

de ce Dieu, qui l'habite avec Latchimi son épouse; le long des murs, Anoumar et Guéroudin ont leurs chapelles, qui, comme les autres, ne reçoivent la lumière que par une porte extrêmement basse; ce qui les rend fort obscures. Pendant les cérémonies, quantité de lampions les éclairent: la vapeur des huiles et des graisses ne trouvant d'issue que par cette porte, y séjourne long-tems, et les remplit d'une odeur désagréable.

Les temples renommés ont un étang sacré déifié par les brames, qui lui attribuent la vertu de purifier ceux qui s'y baignent, et de les exempter de la métempsycose. Cette supercherie attire les étrangers et les offrandes. Les autres enceintes contiennent des chauderies ou péristyles quelquefois immenses, sous lesquels se mettent à l'abri le peuple et les voyageurs. Il y a aussi de petits réduits où l'on place les tableaux de quelques saints et des rois qui, par leurs vertus, méritèrent les honneurs de l'apothéose. Les brames y ont aussi leur logement.

Souvent la renommée d'un temple attire les princes des pays les plus éloignés. Ces illustres pélerins, chargés de riches présens, viennent y solliciter des graces particulières;

Les temples les plus fameux sont érigés à Chiven, Vichenou et Soupramanier fils de Chiven : ceux des enfans de Chiven et de quelques rois saints, tels que Darma-Raja, sont beaucoup plus petits. Polléar, quoiqu'un des dieux les plus puissans, n'a point de temples ; mais seulement une chapelle dans ceux de Chiven. Ses statues sont exposées en plein air, sur tous les chemins. Quelquefois elles sont renfermées dans un petit sanctuaire isolé dans les rues et les campagnes.

Les images des dieux doivent être de pierre, de cuivre ou d'or, et jamais d'argent ni d'autres métaux ; celle de Polléar doit toujours être de pierre.

Chaque pagode a deux statues de la même idole : l'une extérieure, à qui le peuple présente lui-même ses offrandes ; l'autre intérieure, à laquelle il les fait parvenir par le ministère des brames, qui seuls ont le droit d'en approcher.

Ce sont eux qui la lavent avec du lait, de l'huile de cocos ou de gengely, qui l'ornent de fleurs, et lui font les onctions et toutes les cérémonies journalières. Le peuple reste en-dehors sous un vestibule soutenu par plu-

sieurs rangs de colonnes. Il assiste les mains jointes, et avec beaucoup de respect aux cérémonies, pendant lesquelles les bayadères dansent au son des instrumens, et chantent les louanges du Dieu : quand elles sont finies, les bramos distribuent aux assistans les fleurs qui ornaient l'idole.

L'inauguration d'un temple est très-dispendieuse. Quelquefois on attend plusieurs années avant de trouver un jour propre à cette fête solemnelle, qui dure quarante jours : pendant ce tems, on nourrit les brames qu'on a rassemblés en plus grand nombre possible.

Aussitôt que le temple est bâti, on choisit pour patriarche ou grand-prêtre, un brame qui ne peut se marier ni sortir de la pagode. Il ne se montre qu'une fois l'année, assis au milieu du sanctuaire, et appuyé sur des coussins. Le peuple reste prosterné devant lui, jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards.

La dignité du grand-prêtre est héréditaire dans sa famille ; le chef en est toujours pourvu : il se donne pour assistans tous les brames qu'il peut nourrir. A cette fin, le souverain lui accorde des terrains, appelés *manions*, exempts de toute espèce d'impôts ; en outre, il perçoit le droit *magamé* sur les marchan-

dises et autres effets appartenans à ceux de sa religion, et qui paient entrée et sortie.

Les indiens semblent le rendre responsable des fléaux qui les affligent; lorsque les jeûnes, les mortifications et les prières ne font pas cesser les calamités publiques, il est *obligé de se* précipiter la tête la première du haut de la pagode, afin d'appaiser les dieux par ce sacrifice.

Après l'inauguration du temple, on célèbre une fête en l'honneur du principal Dieu qu'on y adore; elle s'appelle *Tirounal*, et se renouvelle tous les ans à pareil jour : nous la décrirons dans le chapitre suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

LIVRE PREMIER. *De l'Inde.*

Fin de la Table des Chapitres du premier volume.